



SANG D'AFRIQUE Tome 1

L'AFRICAIN

L'INTEGRALE DE

18 Guy DES  
Cars

# Sang d'Afrique

L'Africain

# Avertissement

*Je tiens à remercier tout particulièrement Monsieur A. M. VERGIAT pour l'amabilité et la compréhension dont il a fait preuve à mon égard, en m'autorisant à utiliser, pour écrire ce roman, l'excellente documentation qu'il a su réunir sur les mœurs et coutumes pratiquées chez les populations du centre de l'Afrique, dans son ouvrage intitulé Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui (Éditions Payot).*

*Et je ne saurais trop conseiller aux lecteurs, désireux de s'évader de l'affabulation romanesque nécessaire pour mon récit, de lire l'ouvrage strictement technique et documentaire de mon confrère.*

## L'INVITÉ

Le déjeuner dominical aurait été d'un ennui certain si les Hervieu n'avaient pas attendu un invité. Ils étaient trois, les Hervieu: le père, la mère, la fille. Etienne, le père, accusait une vigoureuse cinquantaine: les traits du visage, ravinés et burinés par des séjours prolongés sous des soleils lointains, donnaient une réelle expression de dureté au personnage. Tout le monde, à Asnières, avait pris l'habitude de ne le nommer que par son titre de gloire passée: « le Colonel ». La mère, Léonie, n'était qu'une créature sans grande envergure à qui il arrivait parfois d'oublier ses origines des plus modestes pour éclabousser les voisines ou les amies de l'appellation qu'elle croyait enviable: « la Colonelle ». La fille, elle, avait la chance d'allier l'intelligence au charme: élancée, blonde aux yeux clairs, mieux que jolie, presque belle, ayant une élégance naturelle, Yolande pouvait plaire.

Le domicile avait toute l'impersonnalité de ces pavillons qui foisonnent dans la banlieue parisienne et dont l'apparence cossue est tempérée par un style inexistant ou un ameublement d'une banalité déconcertante. L'antenne biscornue, dominant la toiture, indiquait sans qu'il fût nécessaire de pénétrer dans la maison que les soirées familiales devaient se passer inmanquablement devant le poste de télévision. Entourant la demeure, il n'y avait qu'un jardinet sans âme.

Plusieurs fois déjà le colonel avait regardé la pendule du salon en disant et redisant:

— J'espère que ce garçon aura au moins la politesse d'être exact !

A chaque fois, Yolande avait répondu:

— Ne vous inquiétez pas, père ! Jacques est de loin l'homme le mieux éduqué que j'aie rencontré. S'il n'était pas ainsi, je ne vous aurais pas demandé de le recevoir. Je lui ai fait comprendre également que vous étiez très strict sur l'heure.

— Nous voulons bien te croire, mais je te préviens que s'il n'est pas là à 12 h 30, nous commencerons à déjeuner sans lui. D'ailleurs, ta mère vient de m'avertir que le rôti ne pourrait pas attendre.

À travers une porte entrouverte, donnant sur la salle à manger voisine, on entendait « la Colonelle » s'affairer dans son domaine privé: la cuisine. Il n'était pas question qu'il y eût une servante: la maigre retraite de l'officier ne le permettait pas.

Enfin un coup de sonnette retentit à l'entrée. Yolande courut ouvrir: « il » apparut.

Il était immense, athlétique, mais harmonieusement proportionné; le sourire qui semblait ne jamais vouloir quitter les lèvres était ouvert, sympathique; les yeux et le front exprimaient l'intelligence. Il tenait dans ses mains, assez maladroitement d'ailleurs, une demi-douzaine de roses destinées à déjà marquer sa reconnaissance pour l'invitation.

Son sourire se figea quand le colonel prononça, comme mot d'accueil, un énergique:

— Jamais !

Cela avait été dit dans un mélange de stupeur et de mépris.

— Mais enfin, père ? murmura Yolande affolée.

— Jamais, reprit le colonel, je ne recevrai chez moi, et à plus forte raison à ma table, un homme de couleur ! Pourquoi ne nous as-tu pas dit que ton invité était noir ?

— Parce que j'ai pensé que vous ne deviez pas y attacher plus d'importance que moi !

— T'imaginerais-tu par hasard que mes vingt-cinq années d'Afrique passées au milieu de ces gens-là m'incitent à les accueillir avec plaisir ? Tu es folle ! Même plus: ce que tu as fait là est indigne de la confiance que ta mère et moi t'avons toujours accordée.

Le ton de la voix, d'abord sec et rauque, avait monté puis s'était enflé jusqu'à la colère, obligeant l'épouse à sortir de sa cuisine. Quand elle vit l'invité, elle aussi eut un mouvement de recul, mais, très vite, son premier réflexe fit place à l'inquiétude. Son regard allait du jeune homme noir à son époux et elle comprit que, avant tout, il fallait éviter le scandale. Aussi dit-elle sur un ton qu'elle s'efforça de rendre le plus conciliant possible:

— Voyons, Etienne, sois raisonnable... Monsieur est notre invité...

Puis s'adressant au visiteur qui était resté immobile, comme pétrifié, dans le vestibule:

— Vous venez de vous apercevoir, monsieur, que mon mari est d'une humeur assez vive mais croyez bien qu'il est le meilleur homme de la terre ! Je suis persuadée que, très rapidement, vous et lui parviendrez à vous entendre puisque vous êtes un ami et un camarade d'études de notre fille.

Le Noir resta muet, ne trouvant qu'un geste pour toute réponse, offrir le bouquet à la maîtresse de maison qui le prit en disant:

— Ces roses sont ravissantes... Mon mari et moi sommes très sensibles à une pareille attention... Vraiment, vous n'auriez pas dû... Voulez-vous nous faire le plaisir d'entrer dans le salon ? Nous y serons tout de même plus à l'aise que dans ce vestibule ! Et, pendant que Yolande vous servira un apéritif, je jetterai un dernier coup d'œil sur mon rôti.

— Viens ! dit la jeune fille en prenant son invité par le bras.

Ce dernier eut une courte hésitation mais, finalement, se laissa entraîner pendant que le colonel demandait à Yolande:

— Tu le tutoies ?

— C'est normal, père ! Depuis le temps que nous faisons notre droit ensemble ! Voilà six années que nous nous connaissons... Quatre de licence et deux de doctorat: ça compte ! D'ailleurs, parmi les camarades de la Faculté, tout le monde se tutoie. C'est plus gentil... N'est-ce pas, Jacques ?

— Et il s'appelle Jacques ? C'est votre vrai prénom ?

— C'est celui de mon baptême, monsieur.

— Parce que vous êtes catholique ? C'est déjà quelque chose... Je vous signale que j'ai horreur d'être appelé « monsieur »... Dites « mon colonel » comme tout le monde ! Jacques qui ?

— Jacques Yero.

— Puisque vous n'êtes pas musulman, vous ne pouvez être de race Peuhl... D'après votre taille, vous seriez plutôt un Mossi.

— En effet...

— La race de ceux qui se croient des Seigneurs, parce qu'ils sont très grands, et des guerriers !

— J'ignore si nous sommes des seigneurs, mais je sais qu'un jour, beaucoup plus proche que les Blancs ne le pensent, l'unité de la race noire deviendra une réalité.

— Mon garçon, je connais trop votre continent pour ne pas vous affirmer qu'il faudra attendre des siècles de vraie civilisation avant qu'un habitant du Cameroun ne s'entende avec un homme du Gabon ou un Sénégalais avec un Mauritanien ! D'où êtes-vous exactement ?

— D'Oubangui-Chari.

— Né sur les rives de Foubangui ?

— Non: à l'intérieur des terres, à l'est de Yalinga.

— En pleine brousse ?

— S'il vous plaît de dénommer ainsi mon village natal, ça ne me vexe nullement. Je suis fier d'être venu de la brousse.

— Pour faire vos études de droit à Paris ? Auriez-vous, par hasard, l'intention d'être avocat ?

— Pourquoi pas ?

— Et d'exercer dans votre pays ?

— J'y retournerai certainement dès que j'aurai terminé mon doctorat, c'est-à-dire dans deux mois, j'espère...

Les petits yeux perçants du colonel eurent une lueur de scepticisme.

— Un porto, Jacques ? demanda vivement la jeune fille. Et vous, père que prendrez-vous ?

— Aujourd'hui, rien !

— Deviendriez-vous raisonnable, père, et écouteriez-vous enfin votre médecin ? Cela ne nous empêchera pas, Jacques et moi, de déguster quand même le verre de notre déjà vieille amitié.

Le colonel restait debout, planté devant la porte de la salle à manger comme s'il voulait en interdire l'accès, ne quittant pas du regard l'invité, le dévisageant froidement. On sentait qu'il hésitait encore entre deux décisions. Il finit par dire:

— Puisque Mme Hervieu en a manifesté le désir, il m'est difficile de m'opposer à votre présence ici, monsieur. Nous vous recevons donc selon les lois de l'hospitalité mais, en ce qui me concerne, sans aucun plaisir, soyez-en sûr ! Et sachez dès maintenant que nos rapports n'iront jamais plus loin que ce repas.

Le Noir répondit d'une voix douce:

— Si cela peut vous satisfaire, mon colonel, croyez bien que je suis tout prêt à me retirer.

— Maintenant, c'est trop tard. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— Bien que vous soyez dans la même année d'études qu'elle, vous avez donc deux ans de plus que Yolande ?

— Mademoiselle votre fille est très intelligente. N'est-elle pas de loin la plus brillante élève de notre promotion ?

— Je le sais.

La colonelle venait de ressortir de la cuisine, disant:

— Si nous passions à table ?

Le repas fut ce qu'il promettait d'être: trop copieux comme tous les déjeuners d'un dimanche bourgeois, trop silencieux aussi. En vain Yolande avait-elle tenté d'animer la conversation: son père n'avait voulu que manger et l'invité ne s'était guère montré enclin aux confidences. De temps en temps, la mère avait posé une question plus ou moins sottise, de ce genre:

— Que pensez-vous de la France, monsieur ?

— Mais je suis français, madame !

— C'est exact... Et vous aimez Paris ?

— Qui n'aimerait pas Paris, madame ?

Ce fut la seule fois où le Noir s'arracha à son silence voulu. Pendant qu'il parla, son visage apparut comme transfiguré, illuminé même par les visions qu'il décrivait:

— De Paris, j'ai d'abord connu les rues, comme un touriste. Mais j'ai tout de suite préféré le Paris du jour au Paris de la nuit. Nous autres Noirs n'aimons pas tellement la nuit: que ce soit celle de notre brousse ou celle de vos grandes villes ! Elle nous inquiète... Nous avons l'impression que, pendant la nuit, tout — les hommes, la nature et les choses — cherche à se rapprocher de notre couleur pour nous encercler plus facilement et nous nuire... Le jour, c'est différent ! Et vous avez la chance d'avoir à Paris une lumière du jour qui n'est qu'à vous ! Selon les saisons elle peut être blonde, bleutée ou grise mais elle sait toujours rester fine et nuancée, éclairant les arbres et les pierres comme si elle voulait animer toutes choses de son esprit. Pour découvrir cet esprit de Paris, qui est pour moi la synthèse de l'esprit français, j'ai dû faire preuve d'une passion tout africaine, presque barbare, mais sincère...

— Jacques est poète, confia Yolande.

— Je ne suis que rêveur... Mais on peut tellement bien rêver à Paris ! L'un de nos poètes — un vrai poète celui-là — n'a-t-il pas écrit un jour: « *La plus grande leçon que j'aie reçue de Paris est moins la découverte des autres que de moi-même* »... Comme lui, je crois qu'en m'ouvrant aux autres, la capitale de la métropole m'a ouvert à la connaissance de moi-même... Si Paris n'est pas le plus grand musée d'art négro-africain, nulle part au monde *l'art nègre*, dans ce qu'il a de plus pur, n'a été à ce point compris, commenté, exalté, assimilé. Véritablement, en me révélant peu à peu les valeurs de ma civilisation ancestrale, Paris m'a obligé à les assumer et à les faire fructifier en moi. Et cela s'est produit pour toute la nouvelle génération d'étudiants noirs: qu'ils soient antillais ou africains. Tous, nous devons tout à Paris.

Il s'était tu brusquement comme s'il avait honte d'avoir tant parlé, baissant les yeux, retrouvant l'impassibilité polie de son visage d'ébène. Les Hervieu le regardaient différemment: le père avec stupeur, la mère avec un commencement d'attendrissement, la fille avec admiration.

Après le repas, le café fut servi au salon, puis, très vite, l'invité demanda la permission de se retirer. Quand il tendit la main à son hôte, il sentit que celui-ci marquait une nette répulsion avant de répondre au geste: il le fit

pendant, mais à contrecœur. La mère se montra plus aimable, disant à mi-voix, comme si elle craignait que son époux ne l'entendît :

— Merci encore pour les roses.

Yolande, elle, accompagna son camarade jusqu'à la porte en murmurant :

— A demain...

La porte s'était refermée. La famille se retrouvait livrée à elle-même. Redoutant le pire, la mère s'était déjà réfugiée dans la cuisine. Son époux avait attendu, dans le salon, que la jeune fille fût revenue du vestibule pour dire :

— J'ai à te parler.

— Croyez-vous, père, que ce soit nécessaire ? Qu'avons-nous à nous dire ? Ne serait-ce pas mieux que j'aille dans ma chambre ?

— Tu vas rester ici pour m'écouter !

— J'ai très bien compris que vous me désapprouviez d'avoir invité cet ami. Si vous pouviez vous rendre compte à quel point vous vous êtes montré odieux à son égard ! Lui a su rester correct.

— Il n'aurait plus manqué qu'il ne le fût pas ! Je l'aurais immédiatement flanqué à la porte !

— Mais, père, il n'est resté qu'à cause de moi !

— Il était surtout très flatté d'être reçu chez nous ! On voit bien que tu ne connais pas les Noirs ! Pourtant tu n'aurais pas dû oublier ce que tu as vu d'eux pendant ton enfance.

— Tous ceux que j'ai connus et au milieu desquels j'ai grandi jusqu'à ma douzième année ont été très gentils. J'ai conservé un excellent souvenir de mes petites camarades de l'École des Sœurs de Libreville.

— Elles étaient blanches comme toi, filles d'officiers, de fonctionnaires ou de commerçants français.

— Il y avait aussi quelques Noires et je m'entendais très bien avec elles. Souvenez-vous de ma plus grande amie, avec qui j'ai fait ma première communion ; c'était Assiata, la fille du commissaire de police qui était noir et que vous estimiez.

— Celui-là était une exception, mais je te ferai remarquer que je ne l'ai jamais reçu à ma table, ni personne de sa famille ! La seule attitude à prendre avec ces gens-là est de maintenir ses distances. Si tu leur fais grâce de la moindre amabilité, ils s'imaginent qu'elle leur est due ! Ils deviennent très rapidement arrogants et se croient tout permis : c'est l'invasion ! N'oublie jamais ce principe : les Noirs ne respectent que ceux qu'ils craignent et à partir du moment où ils te considèrent comme leur égal, ils te méprisent

— Ce n'est pas mon avis, père.

— Ton avis m'importe peu. Puisque tu es majeure, tu es libre de faire ce que tu veux et de fréquenter qui bon te semble. Si tu trouves une délectation, assez incompréhensible, à frayer avec des Noirs tels que cet étudiant, je ne puis pas m'y opposer, mais je te prie, à l'avenir, de ne pas nous imposer la présence de ces gens-là chez nous.

— Mais qu'est-ce qui vous déplaît tant que cela dans les Noirs, père ?

— Tout !

— C'est la première fois où je vous entends parler d'eux avec cette haine et ce mépris.

— Je n'avais aucune raison de parler d'eux tant que nous n'en fréquentions pas, mais j'ai bien peur que, grâce à toi, ça ne change ! Pour ta mère et moi, les Noirs n'appartiennent qu'à la faune d'un continent que nous avons connu, mais ils n'offrent pas plus d'intérêt que les grands fauves : ce sont de ces curiosités que l'on oublie vite et dont on se passe aisément dès que l'on a retrouvé la vieille Europe ! Tu veux absolument savoir ce qui me déplaît en eux ? D'abord la couleur de leur peau qui me donne toujours l'impression d'être huilée, de suinter... Leurs plantes des pieds et des mains qui sont trop claires... Leur odeur que j'exècre ! Et toute leur façon d'être : ils ont beau te regarder avec leurs yeux en bille, qui semblent déborder de bonté et d'incompréhension... Tu sais très bien qu'ils ignorent la bonté et qu'ils ont tout de suite compris la façon de tromper. C'est peut-être là ce que je leur reproche le plus : le manque de franchise !

— Mais, père, si tous les Blancs parlaient comme vous, on ne pourrait jamais s'entendre avec le monde noir !

— Si : à condition de le mener à la cravache ! Et tout irait bien ! Oh, je sais : je dois passer, à tes yeux et à ceux de beaucoup de gens, pour un rétrograde, pour un vieux colonial endurci, pour un homme d'une autre époque !

C'est possible, mais j'estime que ma méthode est la seule bonne. Plus tôt que tu ne le crois, tu y viendras comme moi. La grande fraternité des peuples, dont on nous rebat les oreilles aujourd'hui, est peut-être vraie mais à condition que ce soient des peuples de même race. Laisse les Noirs avec les Noirs: ils sont bien assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes... Je ne sais si c'est la soi-disant « poésie » de ton ami qui t'a séduite, mais je te garantis que tu m'as déçu. Toi, la fille du colonel Hervieu, inviter un nègre à partager le repas dominical chez tes parents, c'est à peine croyable ! Est-ce que tu te rends compte de ce que doivent penser nos voisins s'ils ont vu cet homme entrer chez nous ?

— Vous vous occupez des voisins, maintenant, vous qui refusez de frayer avec eux parce que vous les trouvez indignes de nous ?

— Je ne m'occupe pas d'eux mais eux nous observent parce qu'ils savent qui nous sommes et ce que nous représentons.

— Croyez-vous ? Il y a beaucoup de colonels en retraite, même à Asnières...

— C'est possible mais en connais-tu seulement un autre, retraité comme moi dans les parages, qui ait régné — au temps où il était dans l'active — sur des territoires plus grands que nos départements ? Et il ne s'agit pas de moi, mais de toi ! Je te mets en garde, c'est tout ! Tu sais très bien que si nous avons quitté l'Afrique alors que tu entrais dans ta douzième année, c'est uniquement pour te permettre de poursuivre des études sérieuses en France. Tu les as faites, c'est bien. Dans deux mois, tu auras sans doute ton doctorat: il t'ouvrira beaucoup de portes. Tu trouveras une situation digne de toi et du nom que tu portes. Tu n'auras pas de mal, non plus, à te marier — je dirai même, à faire le beau mariage — parce que tu es jolie fille, instruite et intelligente.

« Seulement ce jour-là, quand ta réussite sera complète, tu n'auras pas le droit d'oublier que tes parents se sont sacrifiés pour toi il y a douze ans... Parfaitement ! Quand j'ai demandé à être muté du Gabon en France parce que je ne pensais qu'à ton avenir, je savais ce que je perdais: non seulement un commandement où j'étais pratiquement mon seul maître, mais aussi la certitude d'un avancement rapide. Il y a douze ans, j'ai quitté l'Afrique avec le grade de lieutenant-colonel. On m'a affecté à la direction du recrutement des cadres subalternes au ministère de la Défense nationale: autrement dit, une vraie sinécure où je n'ai rien pu faire parce qu'il n'y avait rien à faire d'autre que de contrôler des fichiers et d'envoyer des circulaires ! Jamais je n'ai pu obtenir le commandement effectif d'un régiment métropolitain. Je sentais très bien que l'on me reprochait ce départ du Gabon, que l'on considérait presque comme une désertion de poste !

« Le jour où j'ai enfin eu mes cinq galons pleins, il ne me restait plus qu'une solution pour m'arracher à cet engourdissement voulu: faire valoir mes droits à la retraite. Je savais que je n'avais plus aucune chance de passer général. Voici déjà sept années que j'ai quitté l'armée: exactement quand tu as terminé tes études secondaires pour entrer à la Faculté de Droit. Depuis, je végète misérablement avec pour seule ressource une retraite dérisoire. Voilà ce qu'a été la carrière de ton père, Yolande: brisée parce qu'il a pensé à toi avant de penser à lui.

« Ta mère aussi s'est sacrifiée: tu n'as jamais pu oublier cette magnifique résidence que nous avons à Libreville. Nous y avons donné de brillantes réceptions au cours desquelles ta maman a pu montrer ses remarquables qualités de maîtresse de maison. Là-bas, elle était vraiment la « Colonelle Hervieu » avec tous les avantages pratiques que ce titre lui apportait: six serviteurs noirs, deux voitures à sa disposition et tous les honneurs. Aujourd'hui, elle est contrainte de faire son marché, son ménage, la cuisine ! Malgré cela, elle et moi devons continuer à parader dans la mesure de nos faibles possibilités. Nous devons maintenir très haut le nom des Hervieu, le tien ! Tu m'accuses de ne guère fréquenter nos voisins d'Asnières: je n'en ai pas les moyens ! Aussi m'a-t-il paru préférable de rester enfermés dans une tour d'ivoire qui n'est plus qu'un pavillon de banlieue. Nous ne pourrions même pas supporter le train de vie d'un appartement parisien !

« Nous n'avons qu'une vieille voiture, ridicule et démodée, alors que l'épicier du coin ou le sous-ingénieur de l'E.D.F. en change tous les deux ans et s'achète le dernier modèle. Notre vie ? C'est toi. Nos distractions ? Toi encore avec, de temps en temps, des soirées insipides passées devant un poste de télévision acheté à crédit.

« Estimes-tu que ta mère et moi, après ce que nous avons connu là-bas, nous avons mérité cela ? Et tout ce que tu trouves, pour nous remercier, c'est de nous amener un dimanche comme invité l'un de ces nègres auquel j'aurais certainement botté les fesses s'il avait été l'un de nos serviteurs à Libreville ! Que sais-tu de ce Yero, qui se croit un homme civilisé parce qu'il porte un prénom chrétien ? Je suis sûr que son véritable prénom nègre est dans le genre de *Mourar-Adama*, *Soqui-Ada*, *Bagta-Sidigui* ou *Dialagui-Sabidou*... Ça te plaît ? Et son nom,

*Yero*, indique qu'il n'est que le quatrième de sa famille. S'il s'appelait *Mamadou*, cela signifierait qu'il est l'aîné, *Samba* qu'il est le deuxième, *Demba* le troisième... S'il s'appelait *Aïassan*, cela prouverait qu'il est « le brave », ou *Karim* qu'il est « le grand ». Mais il n'est rien de tout cela, il n'est que *Yero*, le quatrième... Tu le savais ? Tu me regardes avec étonnement: ce n'est pas parce que tu ne m'as jamais entendu utiliser devant ta mère et toi leur dialecte de sauvages que je l'ignore. Crois-moi, Yolande: je connais tout des Noirs, absolument tout ! Si je ne t'ai pas parlé d'eux davantage pendant tant d'années, c'est parce que j'estime que c'est leur faire trop d'honneur que de leur donner de l'importance. Toi et moi, nous n'avons plus rien à nous dire sur eux !

La jeune fille l'avait écouté en le regardant sans le voir, les yeux perdus dans la vague, comme si le flot de paroles, destiné cependant à la submerger, ne la concernait pas... Sans répondre cette fois, sans faire le moindre geste d'approbation ou de désapprobation, sans que son beau visage perdît de sa sérénité, elle sortit du salon et commença à monter lentement le petit escalier intérieur. Quelques secondes plus tard, son père entendit le bruit d'une porte qui se refermait, mais ce n'était pas un claquement de colère: c'était plutôt la séparation que l'on met volontairement, et sans heurt, entre soi-même et ceux que l'on ne parvient plus à comprendre.

Yolande n'avait même pas verrouillé sa porte: elle savait très bien que son isolement, dans cette demeure, était complet et que personne ne monterait pour la consoler. Aussi pleura-t-elle doucement, très doucement, comme le font tous ceux qui attendent d'être seuls pour s'abandonner au chagrin.

Elle s'était jetée sur son lit, regardant, à travers ses larmes, cette chambre de jeune fille dont die avait pris horreur depuis longtemps...

Depuis le jour où elle avait compris que cette existence étriquée dans un pavillon de banlieue n'était pas pour elle. Son père venait de se plaindre, mais pouvait-il être aussi malheureux qu'elle ? N'avait-il pas reconnu lui-même avoir vécu une existence prodigieuse pendant un quart de siècle en Afrique ? Un quart de siècle, c'est souvent beaucoup plus qu'un quart de vie... Tandis qu'elle, Yolande, en était encore à attendre fiévreusement l'aventure... À vingt-trois ans; on n'a pas le droit d'être 'désespérée, mais c'est quand même très long quand on rêve depuis l'âge de seize ans !

Il y avait des mois aussi, des années sans doute, qu'elle ne pouvait plus supporter la vue de ce mobilier disparate et sans goût, de l'étagère où restaient affalées — sous une poussière dont elle ne se souciait même plus — ses anciennes poupées toutes un peu désuètes et ridicules dans leurs larges robes de taffetas défraîchi, de ce papier peint sur lesquels se répétait indéfiniment le même dessin champêtre que sa mère avait choisi six années plus tôt en s'extasiant et en disant: « Tu verras comme c'est rafraîchissant pour les yeux d'avoir des motifs de ce genre dans une chambre », même de ses livres serrés les uns contre les autres dans la petite bibliothèque qu'elle s'était constituée avec ses économies et en accomplissant chaque mois des prodiges budgétaires... Elle ne retrouvait même plus le plaisir délicat d'une seconde lecture quand on a laissé à un ouvrage le temps d'acquérir la première patine qui permet un peu plus tard, de le redécouvrir.

Et cependant ! Quand ses parents avaient acheté ce pavillon, Yolande avait pensé sincèrement que c'était la plus jolie maison de la terre et que sa chambre était la plus merveilleuse de toutes les chambres ! À cette époque, qui était encore toute proche et qui lui paraissait pourtant lointaine, la jeune fille venait de terminer victorieusement ses études secondaires grâce à une mention « Bien » obtenue à la seconde partie du baccalauréat. Sans orgueil, et parce qu'elle était ainsi, Yolande Hervieu avait la conviction que toutes les portes essentielles — celles de la réussite, des honneurs, de la gloire — s'ouvriraient rapidement devant elle. Elle crut aussi que la Faculté l'attendait, ne comptait plus que sur elle... Elle y entra, à l'automne suivant, en première année de droit, avec une parfaite désinvolture: acquérir des diplômes ne serait pour elle qu'un jeu charmant. Elle n'avait pas tout à fait tort puisqu'elle était intelligente. Après six années, normalement et sans avoir fait trop d'efforts, elle allait avoir son doctorat.

Quand cette vie d'étudiante avait commencé, elle était persuadée que lorsqu'elle s'évaderait de la Faculté tentaculaire, ce serait pour retrouver le petit nid douillet de sa chambre au premier étage du pavillon... Mais très vite, elle avait pris en horreur son domicile alors que sa passion pour la vie du Quartier Latin n'avait fait que progresser. Ce qu'il y avait de plus odieux pour elle étaient ces sempiternels, ces mornes, ces sinistres retours en banlieue dans des trains bondés. À l'ombre de la Faculté de Droit tous les espoirs, tous les rêves étaient permis... Dans le pavillon d'Asnières, c'était l'enlèvement à l'aube d'une vie.

Au fur et à mesure que le fil magique de la mémoire lui faisait revivre les six dernières années écoulées, son chagrin commençait à s'estomper...

Avant ces années, il semblait que rien de bien extraordinaire ne se fût passé, ni qu'aucun événement

marquant ne se fût produit dans son existence. La seule exception était peut-être ce voyage sur le grand bateau qui l'avait ramenée, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, de l'estuaire du Gabon en France. Depuis, à intervalles réguliers — un peu comme si c'était une hantise — elle s'était laissée envahir par la nostalgie du départ: dix fois, cent fois, mille fois elle avait refait, d'abord dans son imagination de fillette, puis dans ses songes d'adolescente, le merveilleux voyage, mais en sens inverse. Inlassablement elle retournait en pensée vers ce qui avait été pour elle la terre d'une enfance heureuse...

Mais comme elle était loin de n'être qu'une imaginative, elle revenait très vite à la réalité de la vie quotidienne, à ses études dans le lycée de la métropole. Elle avait soif de connaissances nouvelles, elle était avide d'apprendre... Jamais d'ailleurs — ce qui l'avait toujours étonnée — elle n'entendait ses parents parler de l'Afrique: c'était comme si ce continent leur était étranger, comme s'ils n'y avaient pas vécu. Aussi Yolande avait-elle été contrainte de conserver ses rêves pour elle seule, de les cacher surtout.

Secret qui avait duré jusqu'au jour où elle avait rencontré Jacques à la Faculté.

Ça n'avait pas été dans les premiers jours, ni même au cours des premières semaines que la vraie rencontre — celle qui permet de se connaître — s'était produite. Yolande avait bien remarqué, et sans y attacher la moindre importance, l'étudiant de couleur: il était le seul Noir de l'amphithéâtre. Par contre il y avait plusieurs Jaunes: Vietnamiens pour la plupart et deux Cambodgiens. On voyait aussi beaucoup d'étudiants venus du Moyen-Orient, surtout des Libanais. Au fur et à mesure que la première année estudiantine s'était avancée, les rangs des élèves s'étaient clairsemés. Seuls étaient restés ceux qui étaient vraiment décidés à travailler. Ceux-là se retrouvaient aux séances de travaux pratiques et, parmi eux, il y avait toujours le Noir...

La jeune fille se sentait presque encerclée par tous ces garçons venus d'Outre-Mer avec le désir ardent de devenir le plus vite possible des chefs dans leurs pays respectifs lorsqu'ils y retourneraient. Elle était contrainte aussi de constater avec regret que c'était ceux de sa race, les Français et spécialement les Parisiens, qui se montraient les moins assidus. Ils ne venaient à la Faculté que lorsqu'ils y étaient contraints et qu'ils craignaient d'en être exclus: ils étaient loin d'être dévorés par le feu sacré qui animait l'âme et la volonté des Asiatiques, des Libanais et du Noir.

Celui-ci était peut-être le plus sérieux, le plus consciencieux, le plus silencieux de tous. Plusieurs fois, pendant des cours, Yolande l'avait eu pour voisin, assis à sa droite ou à sa gauche, et elle n'avait pas été sans remarquer la façon méticuleuse dont il prenait ses notes, ainsi que l'extraordinaire tenue de ses cahiers. Un jour — elle ne se souvenait plus exactement quand, tellement tout cela lui paraissait maintenant naturel avec le recul du temps — elle était arrivée en retard au cours d'Économie politique, et elle avait demandé au voisin noir de lui prêter ses notes pour qu'elle pût en profiter. Il avait répondu:

— Dès que le cours sera terminé, je vous les recopierai car j'ai une très mauvaise écriture. Pour aller plus vite, je prends tout dans des mots abrégés que je crois être le seul à pouvoir déchiffrer !

Il avait tenu sa promesse. Cela s'était passé à la terrasse d'un petit café du boulevard Saint-Michel. Avant d'écrire, il avait demandé:

— Que puis-je vous offrir ?

— Rien... Ce serait plutôt à moi, qui vous ai retardé, de le faire.

— Ce fut pour moi un plaisir...

Plaisir qui avait été ponctué d'un large sourire. Il avait payé les demis et ils s'étaient quittés après qu'elle eut dit:

— Je ne sais comment vous remercier...

... et qu'il eut répondu:

— S'U vous arrivait un jour de ne pouvoir assister à un cours, je serais à votre entière disposition pour recommencer.

Elle n'avait même pas eu l'idée de lui demander son nom, ni de lui dire le sien. Elle était partie très vite, comme si elle avait honte de, s'être attablée à une terrasse de café, en compagnie d'un homme de couleur. Pendant qu'elle était dans le train la ramenant vers Asnières, elle s'était demandée avec une sorte d'inquiétude si ses camarades de la Faculté — les Blancs — ne l'avaient pas vue et ne lui en feraient pas le reproche ?

Le lendemain vint et il n'y eut aucun reproche: elle en conclut que ceux qui la connaissaient, ceux qu'elle considérait déjà comme des amis, n'étaient pas passés sur le boulevard quand elle s'y trouvait.

Ses amis ? Qui étaient-ils ? Il y en avait deux: André, le fils d'un avocat illustre, et Georges, l'héritier d'un industriel du Nord. Les autres, et spécialement les quelques « filles » de sa promotion, ne l'intéressaient guère. Les filles — Yolande les avait tout de suite jugées — ne pouvaient qu'être jalouses d'elle: c'était du moins ce qu'elle croyait. La fille du colonel Hervieu avait un défaut, un seul, mais terrible: elle était persuadée, ses parents le lui avaient sans doute trop répété, de n'avoir que des qualités, toutes les qualités: beauté, charme, élégance, race, intelligence. Qu'elle les eût à un degré assez rare pour une jeune personne de son âge, c'était certain, mais qu'elle les possédât à un niveau tel qu'aucune autre jeune fille ne pût rivaliser avec elle, c'était plus douteux.

La dernière de ces qualités, l'intelligence, aurait dû cependant la ramener à plus de modestie. Mais il y avait l'ambition, une ambition féroce, absolue, impitoyable qui n'était au fond que le résidu normal de toutes les rancœurs cachées de ses parents qui, eux, n'avaient pas connu la grande réussite et ne pouvaient supporter de finir leurs jours dans la petite médiocrité bourgeoise. Leur seul espoir, le but des mille et un sacrifices consentis depuis le retour en France, c'était Yolande, cette fille unique dont le triomphe serait un jour pour eux la plus douce des revanches. Aussi avaient-ils tout fait, selon leurs moyens évidemment, pour développer chez « l'enfant parfaite » l'ambition qui seule peut conduire à la gloire...

Forte de cet appui, Yolande ne s'était intéressée, dès les premiers moments de sa vie d'étudiante, qu'aux camarades qu'elle estimait susceptibles de lui apporter quelque chose dont elle saurait tirer profit. Elle ne leur demandait pas tellement d'intelligence, estimant que la sienne était amplement suffisante, mais plutôt ce qu'elle n'avait pas: une situation aisée, des relations aussi, beaucoup de relations... Le fils du grand avocat et celui du gros industriel répondaient exactement à ce qu'elle recherchait. Le premier avait une Alfa-Romeo, le second une Jaguar: n'étaient-ce pas des signes extérieurs de richesse ? Tous deux dépensaient sans compter, invitant tout le monde, sortant beaucoup et partout, menant une vie aisée. De plus — ce qui ne gâtait rien — ils étaient plutôt d'un physique agréable. André, blond, Georges, brun. Très rapidement, Yolande sut se rendre la camarade indispensable pour les deux « fils à papa » qui rivalisaient de gentillesse à son égard. Elle ne leur demandait pas d'être -amoureux — ils en auraient été; l'un et l'autre, bien incapables ayant trop de facilités et trop de choix autour d'eux — mais seulement de se montrer utiles.

Cela commença par de menus services: alternativement, ils venaient l'attendre avec leurs belles voitures à la gare Saint-Lazare. On se retrouvait au snack-bar de l'hôtel Terminus. De là on filait au Quartier Latin où Yolande faisait des arrivées tapageuses: elle avait toujours rêvé d'être remarquée.

Elle se fiait entièrement à son instinct de femme pour leur tenir, à tour de rôle, la dragée haute quand elle estimait qu'ils allaient trop loin. Jouant les coquettes averties avec ses soupirants d'occasion, elle était certaine de pouvoir toujours se faire respecter... Comment, dans ces conditions, aurait-elle même pu remarquer un modeste étudiant noir ? Pour cela il avait fallu les notes recopiées hâtivement, devant deux demis, à une terrasse de café.

Ce qui la rassura, le lendemain, fut que ni André, dans sa voiture italienne, ni Georges, dans son bolide anglais, n'étaient passés sur le boulevard à ce moment-là. Les autres — ce qu'elle appelait avec mépris « le fretin de Faculté » — n'avaient aucune importance. Leur opinion sur son comportement était négligeable.

Très tôt, Yolande avait jugé préférable de faire comprendre à ses parents qu'elle avait su choisir et établir une discrimination entre ses camarades d'études. Il l'avait bien fallu: un matin de semaine, l'un de ses soupirants était venu l'attendre à Asnières devant l'entrée du pavillon. Le colonel, qui avait vu partir sa fille dans l'Alfa-Romeo, n'avait pas manqué de demander le soir même, pendant le dîner familial:

— Qui est ce monsieur qui est venu te chercher en voiture ?

Elle avait expliqué que le « monsieur » était l'un de ses bons camarades, fils d'un maître du barreau: ce qui avait aussitôt apaisé les scrupules paternels. Quelques jours plus tard, c'était la Jaguar du rival qui l'avait ramenée devant la porte avant de disparaître dans un démarrage foudroyant. Madame Mère, qui avait vu derrière les rideaux de dentelle de son salon, avait demandé à son tour:

— Et celui-ci, qui est-ce ?

— Un autre camarade de Faculté. C'est le fils d'un très grand industriel du Nord...

Cela avait suffi.

Le soir, quand le colonel et son épouse s'étaient retrouvés dans l'intimité du lit conjugal, ils avaient eu une petite conversation:

— Ne trouves-tu pas, avait commencé le père, que Yolande a des amis bien élégants ?

— Tu ne vas tout de même pas le lui reprocher, Etienne ! Nous ne pouvons que l'approuver de fréquenter des jeunes gens de très bonne famille, et riches ! N'oublie pas qu'elle a tout pour plaire et qu'elle saura rester sérieuse tant que ce sera nécessaire...

— Et après ?

— Après ? De deux choses l'une: ou ça finira par un très beau mariage, ce que nous souhaitons de tout notre cœur, ou Yolande trouvera encore mieux...

Il ne pouvait même pas venir à l'idée de ces chers parents que leur fille pût trouver plus mal...

Aussi bien le fils de l'avocat que celui de l'industriel avaient estimé que les études de droit seraient celles qui leur laisseraient le plus de loisirs. Ils n'étaient pas comme Yolande qui, elle, prenait ses études au sérieux; comme tout ce qu'elle faisait. Ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'accepter les invitations que ne cessaient de lui prodiguer ses admirateurs. Ce fut au cours de ces sorties que l'héritière des Hervieu commença à mesurer l'abîme existant entre la vie calfeutrée du pavillon d'Asnières et une autre façon de vivre qui, sans être encore « la grande vie », en apportait l'avant-goût.

Peu à peu ses parents s'étaient familiarisés avec l'idée qu'elle ne pouvait pas faire de conquêtes intéressantes si elle restait enfermée, mais insensiblement aussi — sans que ni le colonel ni son épouse aient même pu s'en rendre compte — Yolande avait fini par prendre en horreur le pavillon d'Asnières ! À chaque fois qu'elle y revenait — soit par le train, soit dans la voiture de l'un de ses camarades —, franchir le seuil, retrouver les parents installés devant le poste de télévision, gravir le petit escalier, pousser la porte de sa chambre, lui semblaient des actes aussi déprimants qu'inutiles.

Et pourtant, elle n'était amoureuse ni de Georges, ni d'André, ni de personne ! Elle ne pensait qu'à elle-même... Au bout de quelques semaines, ses chevaliers servants commencèrent à le lui reprocher. Et comme leur patience de garçons trop gâtés, ayant ce qu'ils voulaient à leur disposition, était assez limitée, tous deux finirent par espacer les invitations, les attentes à la gare Saint-Lazare ou devant la maison d'Asnières, les retours en voiture. Yolande n'avait pas compris ce changement d'attitude jusqu'au jour où l'un des garçons lui dit:

— Tu es enchantée de te faire voiturier et de te faire inviter partout mais dès qu'on essaie de t'approcher d'un peu près, tu t'esquives ! Sais-tu qu'il y a une foule de filles qui seraient rudement contentes d'être à ta place et qui sauraient se montrer plus gentilles ? Je finis par croire que tu n'es qu'une petite-bourgeoise mijaurée et prétentieuse.

Il avait claqué la portière de sa voiture, la laissant seule sur le trottoir. L'affront avait fait l'effet d'une gifle. Puis la phrase de reproche avait résonné un nombre incalculable de fois, bourdonnant dans le cerveau de la jeune fille. Le premier moment de stupeur passé, Yolande avait fini par acquérir la conviction qu'un garçon qui osait prononcer de telles paroles ne pouvait qu'être un voyou. Son orgueil incommensurable l'empêchait de trouver toute autre explication... L'ennui fut que, quelques jours plus tard, le deuxième soupirant se montra peut-être encore plus cinglant. Le résultat fut que, au moment où sa première année de faculté se terminait, Yolande Hervieu, la jeune fille prodige, se retrouvait complètement seule. Elle ne tenta même pas de se rapprocher des camarades moins fortunés, auxquels elle n'avait jamais prêté la moindre attention.

Les grandes vacances suivirent, passées entre père et mère dans une modeste pension de famille d'une petite plage de Vendée où, depuis des années, la famille avait l'habitude de se rendre « parce que les prix étaient raisonnables ». Vacances de cauchemar pendant lesquelles Yolande attendit avec une impatience fébrile la rentrée de deuxième année. L'éloignement et la non-fréquentation, pendant les mois d'été, de la Faculté de Droit et surtout du Quartier Latin lui faisaient apparaître ces lieux comme les seuls où elle pourrait s'évader de la tutelle familiale. Mais, cette fois, elle avait pris la ferme décision de ne plus limiter ses relations estudiantines aux propriétaires de belles voitures. Dès la rentrée, elle s'aperçut que la résolution était sage: ses deux anciens admirateurs avaient déserté les bancs de la Faculté, estimant sans doute qu'il existait, de par le monde, d'autres endroits infiniment plus agréables où l'on devait pouvoir tramer son oisiveté.

Yolande cherchait à s'arracher à son isolement. De longues heures de méditation sur la plage vendéenne lui avaient enseigné qu'il fallait, si elle voulait devenir une femme de son époque, savoir se montrer plus conciliante. Après tout, ses parents ne lui avaient guère inculqué comme principe essentiel que celui de tout tenter pour réussir. « Qui veut la fin, veut les moyens », n'avait cessé de lui répéter depuis des années le colonel, friand de vérités toutes faites. Aussi la jeune fille se sentait-elle prête à réserver le meilleur accueil au premier

soupirant de cette nouvelle année qui voudrait bien tenter sa chance...

Il se présenta, non pas sous l'apparence d'un étudiant en droit, mais sous les traits d'un élève de troisième année de la licence ès lettres. Il se prénomma André, il avait vingt ans, il était bien bâti, il était sympathique et ne possédait pas de voiture. Comme la majorité de ses camarades, il roulait en métro ou en autobus. Il ne se vantait pas d'être le fils d'un homme illustre et ne craignait pas d'avouer qu'il n'avait aucune fortune personnelle. Il se destinait à l'enseignement... André Farjot: un nom simple, net, français. Ses parents tenaient un modeste commerce de bonneterie dans une petite ville de province et, comme il était le troisième d'une lignée de six frères et sœurs, il n'avait aucun espoir de recevoir le moindre capital ! La toute première impression qu'il donnait était celle d'être un garçon optimiste et courageux.

Peut-être avait-il le défaut d'être trop loquace ? Mais Yolande ne détestait pas cela. Au moins celui-ci avait-il quelque chose à dire. Il avait aussi beaucoup de projets, de vastes projets allant jusqu'à celui d'une réforme complète de l'enseignement qu'il ne manquerait pas de faire, affirmait-il, avec assurance et conviction, quand il aurait passé son agrégation.

Au fond, il était exactement de la même race que Yolande: alors qu'elle restait toujours persuadée que la Faculté de Droit fondait sur elle ses plus grands espoirs, lui ne doutait pas un seul instant que le ministre de l'Éducation nationale ne tarderait pas à faire appel à sa compétence de jeune pédagogue.

André habitait la Cité universitaire. Il ne pouvait d'ailleurs concevoir la vie autrement que sous un jour universitaire. Là était et là serait « son » univers. Il n'était affligé d'aucun complexe et savait se montrer persuasif. À force de l'entendre dire « quand j'aurai accompli la réforme générale de l'Enseignement, être professeur ne sera plus un apostolat, mais une situation enviée de tous », Yolande finissait par le croire.

Elle l'avait rencontré à l'un des restaurants universitaires où il lui arrivait de déjeuner beaucoup plus souvent qu'elle n'y était contrainte par les horaires de cours ou de travaux pratiques. A chaque fois qu'elle pouvait éviter de rentrer à Asnières pour le repas de midi, elle le faisait. N'était-ce pas suffisant d'avoir à subir les repas du soir ? Au moins, dans les cantines universitaires, il y avait du monde, du bruit de la jeunesse, de la vie...

De ce nouveau camarade, elle n'avait jamais dit un mot à ses parents. Elle craignait qu'on ne le trouvât d'assez piètre envergure en comparaison des fils de famille de l'année précédente.

« Un futur professeur ? aurait dit le colonel. Mais ce n'est pas un métier, cela ! Ce garçon se destine à la misère ! »

S'il avait appris en plus que les Farjot n'avaient pas la moindre fortune, il se serait fâché. Mieux valait le laisser dans la complète ignorance de l'existence du jeune André.

Plusieurs fois d'ailleurs, le colonel ou son épouse avait demandé:

— Que deviennent ces deux garçons charmants qui te raccompagnaient souvent en voiture l'année dernière ?

— Ils vont bien...

— Mais... Tu continues à les voir ?

— Bien sûr !

— Ce sont toujours pour toi de grands amis ?

— Toujours !

— Pourquoi, ajoutait alors le père, ne pas les inviter un dimanche à déjeuner ?

Yolande n'avait jamais osé répondre: « Il vaut mieux pas ! Ce serait catastrophique si le fils du grand avocat ou celui du gros industriel faisait votre connaissance et découvrirait surtout l'ameublement ! » Réponse qui, d'ailleurs, aurait été superflue puisqu'il y avait longtemps déjà que les fils à papa l'avaient délaissée. Ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir soigneusement ses parents dans l'idée que les deux soupirante volatilisés continuaient à s'intéresser à sa gracieuse personne. Idée qui produisait l'effet d'un baume souverain sur les pensées de la colonelle. Celle-ci ne manquait pas de confier ensuite à son mari, quand la conversation revenait sur ce sujet:

— Je ne serais pas étonnée si Yolande nous annonçait prochainement ses fiançailles avec l'un ou l'autre. Pour ma part, je souhaite que ce soit avec le fils de l'avocat: c'est un homme remarquable, le père ! Il a un cabinet très important. Te souviens-tu du soir où nous l'avons vu, interviewé à la télévision ?

— Sa tête ne me revient pas: un vrai cabotin !

— Il faut l'être dans son métier, Etienne !

— Je préférerais de beaucoup que notre fille épousât le fils de l'industriel. Ça, c'est du solide ! La grande industrie du Nord, ça paie toujours !

Pendant que ces projets matrimoniaux s'échafaudaient, la belle, l'intelligente, l'ambitieuse Yolande écoutait avec ravissement les idées scolaires du futur Grand Maître de l'Enseignement. Projets qui s'agrémentaient, de plus en plus fréquemment, de quelques entractes où il n'était plus question de pédagogie mais d'agréables travaux pratiques d'approche. Résignée à tout depuis les sinistres vacances, Yolande savait ne plus se montrer farouche.

Elle le fut si peu qu'après trois mois d'idylle, elle se trouva enceinte. Ce fut d'abord de l'affolement mais très vite, son jeune initiateur déclara :

— Ne t'inquiète pas ! Ce sont de ces choses qui arrivent... Ce n'est pas la peine d'en faire une histoire !

— Que vont dire mes parents ?

— Tes parents ? Comme si cela les regardait !

— Je ne suis pas majeure, André ! Toi non plus...

— C'est une raison de plus pour te taire et pour ne rien leur dire. Tu ne veux pas garder cet enfant ?

— Tu es fou !... À moins que tu ne le veuilles, chéri ? Mais alors il faut m'épouser.

— Tu sais bien, ma petite Yolande, que ce serait mon plus cher désir... Malheureusement, ça m'est interdit avant que je n'aie terminé mon agrégation et que je sois nommé professeur. Ce n'est que partie remise, d'ailleurs: je t'ai promis de t'épouser... Je le ferai... Toi aussi, tu dois terminer ton droit.

— Tout cela nous recule à cinq années, si toi et moi nous ne ratons aucun examen.

— Tu ne nous vois pas avec un moutard de quatre ans sur les bras au moment où nous pourrions enfin faire de grandes choses ? Et j'aurai le service militaire en plus ! Crois-moi: il faut faire passer cet enfant quand il en est encore temps... et surtout ne rien dire à ta famille. Elle ne comprendrait pas ! Les bourgeois n'aiment pas ces situations... Maintenant écoute-moi bien: j'ai un ami qui termine sa sixième année de médecine. Il est interne à Laennec. C'est un type épatant et, ce qui est mieux, un chic type. On va lui demander d'arranger cela... Il ne peut rien me refuser. Ce sera fait impeccablement et, dans quelques jours, tu n'y penseras plus ! Viens, ma chérie, nous allons essayer de le joindre...

L'interne se laissa attendrir. Il y a des services que l'on se rend, comme ça, entre vieux amis... Tout se passa le mieux du monde. L'héritière des Hervieu était d'une solide constitution. Le colonel ne se douta de rien. Seule la colonelle dit un jour à son époux :

— Tu ne trouves pas que Yolande n'a pas très bonne mine depuis quelques jours ?

— Je n'ai rien remarqué... Mais peut-être as-tu raison. Elle se surmène, cette petite. Elle prend trop à cœur ses études: c'est très bien, mais il ne faut pas exagérer. Je lui en dirai deux mots ce soir.

Les mots, ou plutôt les conseils de modération destinés à éviter l'excès de travail, furent dits: après les avoir écoutés, la jeune fille répondit en exprimant toute la candeur du monde dans son regard :

— Je vous assure, père, que je n'en fais pas trop...

Tout rentra dans l'ordre.

La deuxième année de droit se termina par un examen réussi qui n'apporta à l'étudiante, qu'une joie relative... Son âme était blessée. Après l'avortement encouragé par le premier amant, il aurait fallu que celui-ci sût se montrer un homme de cœur: il n'en fut rien. Le futur pédagogue jugea plus prudent d'espacer les rencontres: le chemin de la Faculté de Lettres ne croise pas obligatoirement celui de la Faculté de Droit. La vérité était que le garçon avait eu très peur, craignant que l'aventure ne se terminât mal. Si les choses s'étaient bien passées grâce à l'ami interne, c'était une véritable chance ! Il ne fallait pas tenter le diable ! Certes, cette belle fille était charmante, mais infiniment moins désirable depuis qu'elle avait été enceinte. Après tout elle n'était qu'une fille de bourgeois, ignorante des pratiques élémentaires et capable d'apporter les pires ennuis ! Enfin, elle n'était pas majeure: ce qui compliquait les choses...

De son côté, Yolande commença à comprendre que, entre elle et ce garçon, au cou duquel elle ne s'était jetée que par orgueil et pour avoir la satisfaction de plaire, il resterait toujours un souvenir amer. Enfin, la conduite d'André après l'avortement prouvait qu'il n'était qu'un parfait mufle. Il ne parlait plus du tout de mariage...

Yolande s'en félicitait presque: comment pourrait-elle associer son existence à celle d'un obscur professeur qui prendrait toujours ses rêves pour des réalités ?

De nouvelles vacances, sur la même plage vendéenne, entre père et mère, commencèrent, encore plus mornes, encore plus désespérantes que celles de l'année précédente. Il y avait quelques soupirants, certes, sur la plage, mais aucun ne semblait à Yolande digne d'elle: les uns lui rappelaient les fils de famille qui l'avaient délaissée, les autres l'étudiant minable qui l'avait engrossée. Elle se sentait envahie par le dégoût, la rancœur, la honte surtout.

Ce fut sans enthousiasme, cette fois, qu'elle aborda sa troisième année de Faculté. Ce fut aussi à cette époque qu'elle commença à s'apercevoir réellement de la présence de Jacques, l'étudiant noir... Il y avait eu, bien sûr, longtemps avant, l'incident insignifiant des notes, copiées à la terrasse du café, boulevard Saint-Michel. Mais, dès le lendemain, la jeune fille avait évité de rencontrer le Noir qui, lui, ne la quittait cependant pas des yeux, l'observant sans cesse pendant les cours. Ce qui agaçait prodigieusement Yolande: de quel droit ce nègre se permettait-il de l'épier ainsi, de la surveiller même ? Le jour où elle avait rencontré André, elle avait éprouvé la sensation d'être enfin libérée de l'emprise muette du Noir qui se permettait de lui adresser des sourires et de lui faire, au hasard des couloirs de la Faculté, de petits signes d'amitié auxquels elle ne répondait jamais.

Devenue la maîtresse du futur professeur, elle se crut définitivement débarrassée de l'ombre noire, ou tout au moins protégée d'elle. Illusion très courte qui s'était terminée par un avortement. Pendant le peu de temps où elle avait été enceinte, elle avait eu la désagréable impression, que le Noir se doutait de ce qui lui arrivait, qu'il subodorait sa détresse intime, qu'il la regardent même avec une compassion exaspérante. C'était stupide, elle le savait, d'avoir de telles pensées: comment cet homme aurait-il pu savoir ? Personne, à l'exception d'André et de l'interne, n'avait été dans le secret, personne ne saurait jamais rien !

Mais tout arrive... En ce début de troisième année, où elle se retrouvait encore plus seule qu'elle ne l'avait jamais été, son regard croisa une nouvelle fois celui du Noir, à la sortie d'un amphithéâtre. Le regard de l'homme était doux. L'orgueilleuse Yolande eut alors un réflexe qu'elle ne put jamais s'expliquer par la suite. Elle eut, pour celui qui la regardait depuis si longtemps, une ébauche de sourire qui devait vouloir dire:

« Je vous reconnais. C'est vous qui, un jour, avez su vous montrer gentil à mon égard. Beaucoup plus gentil que tous ces Blancs, fils de famille ou autres, qui m'entourent. »

Ce premier encouragement fut décisif. Le lendemain, il y eut un deuxième sourire; le surlendemain, ils étaient attablés à nouveau à la terrasse du café. Mais, cette fois, ce n'était plus pour recopier des notes de cours: c'était pour se découvrir réciproquement. Et il l'étonna par des poèmes qu'il avait composés et qu'il récitait tout naturellement, comme si seule la poésie pouvait exprimer ce que son cœur ressentait à l'égard d'une femme de race blanche qui le fascinait. Parmi ces premiers poèmes, il y en eut un qu'elle lui demanda souvent de redire par la suite parce qu'il lui sembla avoir marqué leur première véritable rencontre. Était-ce même un poème ou simplement une supplique ?

La voix douce du Noir avait dit:

*Voici que meurt l'Afrique des Empires... Cest Yagonie d'une princesse pitoyable.*

*Et aussi l'Europe à qui nous sommes liés par le nombril.*

*Fixez vos yeux immuables sur vos enfants que l'on commande.*

*Qui donnent leur vie comme le pauvre son dernier vêtement.*

*Que nous répondions présents à la renaissance du monde.*

*Ainsi le levain qui est nécessaire à la farine blanche...*

*Car qui apprendrait le rythme au monde défunt des machines et des canons ?*

*Qui pousserait le cri de joie pour réveiller morts et orphelins à l'aurore ?*

*Dites, qui rendrait la mémoire de vie à l'homme aux espoirs éventrés ?*

Quand elle reprit, ce soir-là, son train de banlieue, ce qui se passa en elle fut incroyable: déjà elle ne se sentait plus seule. Elle avait envie de le crier à tout le monde, à tous ceux qui l'entouraient, aux voyageurs, aux passants, aux indifférents... A qui d'autre d'ailleurs aurait-elle pu se confier ? A des camarades de Faculté ? Elle n'en avait plus... À ses parents ? Comment auraient-ils pu comprendre, eux qui ne rêvaient pour elle que du mariage riche et brillant, qu'elle ait pu trouver en quelques minutes de conversation avec un Noir inconnu les trois choses qui lui manquaient: la compagnie, l'apaisement, l'équilibre ?

C'était assez fou mais c'était ainsi.

Toute la soirée, dans sa chambre, elle ne pensa plus qu'à l'homme de couleur dont elle savait maintenant le prénom, Jacques, et auquel elle avait révélé le sien... Dans ce Jacques, il y avait d'abord le poète, mais plus elle se le remémorait dans le silence de la nuit, plus elle voyait se dresser l'homme: il était beau, athlétique, musclé, avec ces attaches que seuls possèdent ceux de sa race. La peau même commençait à la fasciner: elle se laissait envahir par une immense curiosité de femme, celle de la Blanche qui est prise de l'envie irraisonnée de connaître autre chose, d'autres émois, d'autres sensations...

Avait-elle seulement été la maîtresse de l'étudiant ès lettres ? Avait-il vraiment été l'amant ? Maintenant que tout était fini, elle n'en était plus certaine. Ils avaient couché, mais ni pour lui ni pour elle, ce n'avait été la révélation. L'homme l'avait désirée comme on en désire beaucoup d'autres et très vite il s'était rassasié: les belles paroles, les promesses, les projets d'avenir s'étaient effondrés devant la réalité brutale d'un enfantement prématuré. Pendant les jours qui avaient suivi, c'était tout juste s'il ne lui avait pas reproché de s'être montrée aussi niaise !

De son côté, elle n'avait connu à aucun moment, dans ces premiers contacts, la prodigieuse sensation d'abandon total de soi-même, suivie du brutal épanouissement de la jeune fille devenue femme. Dès la première étreinte, l'acte d'amour — qui aurait dû être divin — n'avait été pour elle qu'une blessure, suivie d'une désillusion qui n'avait fait que s'accroître jusqu'au dégoût final après la rupture. Si c'était cela, l'homme, mieux valait, avait-elle pensé à ce moment douloureux, ne plus jamais le rencontrer ! Et puis, peu à peu, le sentiment de désespoir s'était atténué pour faire place à une nouvelle curiosité: connaître d'autres hommes... Il n'était pas possible qu'ils fussent tous comme cet André... égoïstes et lâches.

Mais les expériences qu'elle avait tentées, au mépris des risques, avaient été décevantes: un jeune homme, rencontré sur la plage vendéenne et qu'elle avait trouvé joli garçon, avait disparu après avoir obtenu satisfaction. Un autre, sensiblement plus âgé, aux tempes argentées qui donnent du charme, et avec qui elle avait lié connaissance dans le train d'Asnières, lui avait paru incarner l'homme sérieux, celui dont rêve toute jeune fille romanesque... Il avait une conversation agréable, des manières polies. Il s'était présenté sous l'étiquette d'ingénieur. Plusieurs fois, pendant la période qui avait suivi le retour des vacances et la rentrée de troisième année, ils s'étaient revus: d'abord dans un bar proche de la gare Saint-Lazare, puis dans une maison de rendez-vous où elle s'était laissée entraîner. Une fois de plus, elle avait couché, mais quand cela avait été fait, l'homme avait avoué être marié.

« Cela n'a aucune importance ! » avait-elle répondu, pensant que le véritable amant devait sans doute se trouver dans cette catégorie d'hommes. Elle l'avait retrouvé les jours suivants, prenant au plaisir de la chair un goût de plus en plus grand. Avec ce quadragénaire, elle découvrait les sensations que les deux prédécesseurs, trop jeunes et trop pressés, n'avaient même pas cherché à lui faire connaître.

Mais l'homme marié s'était esquivé à son tour. La nouvelle déception de Yolande avait été surtout marquée par la crainte de ne pas pouvoir retrouver les moments d'extase qu'elle venait de connaître. L'attrait du plaisir s'était solidement ancré en elle... Il tournait même à l'obsession. Et elle s'était offerte à d'autres hommes, rencontrés au hasard... Mais aucun ne lui avait fait revivre les sensations déjà éprouvées. Si son enthousiasme était tombé, au moment où elle commençait sa troisième année de Faculté, c'était surtout parce que son bilan de charme avait été catastrophique: deux riches héritiers qui l'avaient délaissée à la suite du refus de céder à leurs désirs, un étudiant qui s'était enfui après un avortement, un garçon en vacances qui ne l'avait considérée que comme une rencontre de plage, un homme marié qui avait dû craindre les scènes de ménage, tous les autres enfin qui s'étaient amusés à ses dépens. Il ne lui restait que le sentiment d'avoir tout gâché seins être parvenue, pour autant, à satisfaire sa sensualité grandissante.

Sensualité qu'elle devait assouvir à tout prix...

C'était le moment qu'avait dû attendre — guidé par son instinct infallible de fauve — l'homme de couleur pour rôder de plus en plus autour d'elle avec ses appétits de mâle primitif qui n'a plus qu'un désir: se repaître de blondeur lumineuse...

Le lendemain de la première nuit de fièvre, passée dans sa chambre et pendant laquelle, pour la première fois, Yolande n'avait fait que penser à l'étudiant noir, elle n'avait plus qu'une idée en tête en retournant à la Faculté: le revoir. Talonnée par les sens, le besoin sexuel avait repris chez elle le pas sur la raison et sur les principes inculqués depuis l'enfance... Quand elle retrouva Jacques ce matin-là, au cours de droit civil, elle comprit qu'elle ne pourrait plus lutter. Très vite elle céderait...

Au désir physique s'était ajoutée une étrange certitude: ce ne serait que dans cet homme de couleur qu'existerait pour elle le salut ! Lui seul serait capable de lui faire tout oublier, de la laver — grâce à un amour sauvage — des erreurs passées. À lui seul, l'amant noir saurait se substituer à tous ces Blancs qu'elle méprisait...

Et pourtant, il ne lui demandait rien ! Il ne semblait pas être possédé par la hâte facile qui avilit tout. Il ne posait aucune condition charnelle pour que leur amitié continuât. Il était toujours doux, serviable, respectueux...

Une semaine, puis beaucoup d'autres s'écoulèrent pendant lesquelles il n'y eut pas de jour — à l'exception des dimanches et des fêtes qu'elle exérait parce qu'elle devait les passer en famille dans le pavillon d'Asnières — où elle n'eût une conversation, parfois très courte mais toujours riche d'enseignements et de joie, avec celui qui était devenu plus que l'ami: le confident. Quand elle lui révélait sa détresse de femme, il lui répondait par de nouveaux poèmes, qu'il semblait inventer, pendant leurs heures de séparation, dans le seul but de lui redonner espoir et confiance en elle-même.

Un soir où il l'avait accompagnée jusqu'au train, il demanda avec timidité:

— Demain, c'est la Toussaint... Contrairement aux pratiques de la plupart des gens, c'est un jour gai puisque c'est la fête de tous les Saints: tous ceux que le calendrier chrétien nous a donnés comme Patrons. Donc c'est aussi bien votre fête que la mienne... Laissons aux morts le jour suivant ! Si le temps n'était pas trop maussade, accepteriez-vous de faire avec moi une promenade à la campagne ?

— La campagne ? Où cela ?

— Je suis sûr que vous ne connaissez pas aussi bien que moi les environs de Paris.

— Je ne connais qu'une certaine banlieue que je déteste !

— Vous savez combien j'aime Paris mais cette ville merveilleuse ne se limite pas aux boulevards extérieurs. L'Île-de-France, c'est encore Paris. Les collines célèbres, qui ceignent la capitale, à distance, comme une couronne, les bois de Chevreuse et d'Ermenonville, les forêts de Chantilly et de Montmorency, les vallées de l'Oise, tous ces paysages qui baignent dans la même lumière immortalisée par les plus grands peintres et où, successivement, le sourire de mai, la splendeur de septembre et la mélancolie de novembre chantent la douceur de vivre... Tout cela, pour moi, c'est Paris, ville faite d'une symphonie de pierre et ouverte sur un paysage harmonieux d'eau, de fleurs, de forêts, de collines... Paysage qui est paysage de l'âme, à la mesure de l'homme... Le tout ne s'éclaire-t-il pas à la lumière de l'Esprit ?

Après l'avoir écouté, une fois de plus, avec ravissement, elle ne put que répondre:

— J'accepte de passer ce jour de la Toussaint avec vous, Jacques... Venez m'attendre ici demain matin à l'arrivée du train de 10 heures. Nous irons où vous voudrez, dans l'un de ces décors que vous aimez et que vous souhaitez me voir chérir autant que vous... Car c'est vous qui avez raison: je connais très mal ma ville !

Elle expliqua à ses parents qu'elle devait assister le lendemain à une réunion amicale d'étudiants de la Faculté de Droit, suivie d'un déjeuner, et à laquelle il lui était difficile de ne pas se rendre si elle ne voulait pas passer pour une indifférente ou une snob.

— Je t'approuve de ne pas négliger tes camarades d'études, déclara le colonel qui pensait secrètement: « Pourvu qu'elle nous mente ! Ce serait tellement mieux si cette prétendue réunion n'était qu'une escapade d'amoureux dans la belle voiture d'un garçon aisé ! »

La colonelle se contenta de sourire: elle aussi espérait...

Le lendemain, sans belle voiture, les deux jeunes gens traversèrent Paris en métro et se retrouvèrent à Denfert-Rochereau où ils changèrent de rame pour sauter dans celle qui avait son terminus à Massy-Palaiseau... Ensuite ce fut pour eux la douceur de la vallée de Chevreuse, un jour où il n'y avait pas l'invasion des voitures, ni des autocars. Après un déjeuner de soleil très rare à cette saison, ils firent- une longue marche.

Ils allèrent, silencieux, dans ce coin du Jardin de France, comme s'ils redoutaient que des paroles ne vissent troubler l'harmonie... Yolande avait cependant l'impression d'entendre les battements discrets d'un cœur ami, qui auraient été rythmés par un poème secret, que l'auteur garderait jalousement pour lui seul:

*Calme jardin, grave jardin,*

*Jardin aux yeux baissés...*

*Mains blanches, gestes délicats, gestes*

[apaisants...]

*Par monts et par continents...*

*Qui Vapaisera, mon cœur,*

*À l'appel du tam-tam,*

*Bondissant, véhément, lancinant ?*

Leur amitié n'était scellée que depuis quelques mois, mais la jeune femme n'avait plus aucune honte à se montrer en compagnie de l'homme de couleur. Que ce fût en ce jour de Toussaint sur une route des environs de Paris ou, pendant la semaine, en plein Quartier Latin, l'héritière des Hervieu commençait même à ressentir une étrange volupté à s'afficher avec un Noir. L'opinion des autres — les Blancs dont les regards indiquaient tour à tour l'étonnement et la réprobation — lui indifférait. Yolande était heureuse comme elle ne l'avait encore jamais été, comme elle ne le serait peut-être jamais davantage.

Était-ce l'amour ? Elle n'osait se poser la question.

En la raccompagnant le soir à Saint-Lazare sur le quai du train de banlieue, il lui confia :

— Grâce à vous, je viens de passer l'une des plus belles journées de ma vie...

— Moi aussi, Jacques... Demain, 2 novembre, sera le jour triste...

— Comme vous, je penserai à mes morts qui tous avaient refusé de mourir...

Le lendemain, ils ne firent que s'entrevoir à la Faculté. Elle eut l'impression que, en cette journée du souvenir, il cherchait à l'éviter, pour se concentrer dans l'évocation silencieuse des disparus. Ses morts à lui ne pouvaient être qu'en Afrique. Qui étaient-ils ? Des parents ? Des amis ? Jamais il ne lui avait parlé de sa famille africaine. Jamais non plus elle ne l'avait questionné à ce sujet.

Vingt-quatre heures plus tard, en sortant d'un cours, ils se retrouvèrent, à nouveau joyeux. Ce fut elle qui dit aussitôt :

— J'aimerais visiter cette chambre mansardée que vous avez louée à un sixième étage et où vous vivez...

— J'y vis le moins possible ! Elle n'a rien d'un palais !

— Vous rêvez donc d'un palais ?

— Dans mon pays, oui... Un jour j'en habiterai un où je vous recevrai.

— En attendant montrez-moi votre grenier parisien !

— Je n'ai rien à vous y offrir.

— Je m'en moque éperdument ! Ce que je veux, c'est connaître cette chambre pour pouvoir ensuite vous imaginer y vivant... Si vous saviez comme j'ai envie, moi aussi, d'avoir une chambre d'étudiant sur la rive gauche dans un immeuble vétuste ! Je n'en puis plus de vivre chez mes parents !

— Ne dites pas des paroles que vous regretterez le jour où vous les aurez quittés...

— Souffririez-vous d'être éloigné des vôtres, Jacques ?

— Je n'ai pas de parents, répondit-il avec une réelle tristesse.

— Qui alors vous a élevé dans votre pays ?

— Quelqu'un que j'aimerais vous faire connaître un jour... '

— À quel âge êtes-vous venu en France ?

— Il y a trois ans, après avoir terminé mes études secondaires.

— Vous les avez faites entièrement là-bas ?

— Cela vous étonne, n'est-ce pas, que l'on puisse faire des études secondaires en Oubangui-Chari ? C'est cependant la vérité.

Ce jour-là, elle ne chercha pas à en savoir plus. La seule envie qui la tenaillait était de découvrir la petite chambre du sixième. Ce n'était nullement, chez elle, un prétexte cachant d'autres désirs, mais plutôt une curiosité de femme qui — souhaitant tout savoir de l'homme qui la fascine — veut d'abord découvrir l'intimité de sa vie quotidienne. Elle répéta :

— Emmenez-moi chez vous !...

Un quart d'heure plus tard, elle pénétrait dans la chambre après avoir gravi un escalier de service très raide,

suivi d'un couloir obscur sur lequel donnaient beaucoup de portes numérotées, toutes semblables, derrière lesquelles devait vivre tant bien que mal une jeunesse venue d'un peu partout pour tenter la grande aventure de la capitale et qui devait être fière d'avoir enfin réussi — après d'innombrables difficultés — à trouver un gîte, même si celui-ci était misérable.

La pièce où elle venait d'entrer ne dérogeait pas à cette loi. Par la fenêtre mansardée on ne pouvait apercevoir que des toits, et, découpé par l'encadrement de cheminées, un morceau de ciel: le vrai ciel de Paris, fait de grisaille et de reflets doux...

Le mobilier était sommaire: à gauche, un lit en fer, étroit. C'était à se demander comment un être aussi grand pouvait même s'y allonger. À droite, une table en bois, portant une cuvette et un pot à eau, surmontée d'une planchette que le locataire avait dû poser lui-même pour y placer les objets de toilette indispensables. Ceux-ci étaient propres, alignés en ordre. Au pied de la lucarne, il y avait une table de travail et une chaise en paille. Une lampe à abat-jour, achetée dans un monoprix, apportait la seule lumière des veillées de labeur. Le reste de la table était encombré de livres de droit et de cours polycopiés. Des livres, il y en avait d'ailleurs partout, dans chaque recoin de la pièce... Une penderie, masquée par un rideau aux teintes fanées, abritait les vêtements: quelques costumes bien repassés et nets. On sentait que l'homme prenait soin de ses affaires. Sur le sol, il n'y avait que le parquet, sans carpeste, mais certainement balayé tous les matins.

— Vous êtes satisfaite ? demanda-t-il un peu gêné, comme s'il avait honte d'habiter en pareil lieu.

— Ravie... Maintenant, je pourrai plus facilement vous imaginer, travaillant à votre table... Est-ce là que vous écrivez vos poèmes ?

— Oui.

— J'aime cette table...

Le regard de Yolande venait d'être attiré par une étagère fixée au mur, au-dessus du lit, et sur laquelle étaient placés d'étranges objets.

— Vous contemplez mes fétiches ? demanda l'homme.

— Ce sont vraiment « vos fétiches » ? Vous croyez donc à leur pouvoir ?

— J'y crois...

— Vous êtes cependant baptisé, Jacques. Comment un chrétien peut-il dire des choses pareilles ?

— Je suis chrétien mais je connais aussi la puissance de certains dieux païens...

— Qu'est-ce que c'est que cette hache bizarre ? dit-elle en saisissant l'un des objets.

Mais il le lui reprit aussitôt, l'arrachant presque de ses mains pour le reposer sur l'étagère. Dans le même moment, son visage était devenu grave, marquant une sorte de terreur comme si la jeune femme venait de commettre un sacrilège en touchant l'objet.

— Vous ne devez pas effleurer la hache d'Heviesso !

— Qui est Heviesso ?

— Le dieu de la foudre. On le représente toujours par cette hache appelée sofio, dont l'extrémité se termine en un morceau de fer tordu qui a la forme d'un serpent appelé Ebi. C'est une divinité très puissante et très redoutée ! Quand la foudre tombe sur une maison, cela indique que le propriétaire de la maison a commis un crime et lorsqu'un homme est tué par la foudre, son corps est indigne de sépulture; les honneurs funèbres ne peuvent lui être accordés qu'après le paiement d'une forte rançon par les parents ou les amis, afin d'apaiser les dieux irrités.

Après l'avoir observé pendant un long moment, elle demanda à nouveau, désignant un autre objet:

— Et ce crochet de fer ?

— C'est la griffe dont se sert l'homme-panthère.

— L'homme-panthère ?

— Chacun de nous possède dans la brousse, son double, qu'il ne peut rencontrer sans perdre la vue ou mourir. Les maladies, les blessures, la mort frappent l'homme et son double. Ce double est un animal protecteur. Pour certains, c'est une panthère. L'un de mes amis d'enfance, qui avait une panthère pour frère, mourut le jour où le fauve fut abattu: tous les méfaits accomplis par l'homme ou par le fauve sont imputables aussi bien à l'un qu'à l'autre. Si l'homme se sent envahir par des désirs de meurtre qu'il ne peut assouvir à cause des lois, il transmet

ceux-ci à la panthère qui exécute le crime à sa place: l'homme, pendant ce temps, tombe en état d'hypnose et assiste, par la pensée, à l'acte qu'il aurait voulu commettre. La vision qu'il reçoit alors est si nette, parfois si précise, que l'homme-panthère peut croire qu'il a commis ce crime lui-même, que c'est sa propre main qui a tué !

— Cela vous est arrivé ?

— Non, parce que je n'ai jamais connu le désir de tuer...

— Alors pourquoi cette griffe en fer si le fauve se charge de l'exécution ?

— Tous les hommes ne sont pas justes, ni bons pour leur prochain... Ceci est aussi vrai pour l'Europe que pour l'Afrique et pour le monde entier ! Il arrive fréquemment, chez nous, que les hommes-panthères, profitant de la terreur qu'ils inspirent, marchent à quatre pattes en se dissimulant sous la peau de ce fauve. Après avoir fixé à chacune de leurs mains une quintuple griffe de fer comme celle-ci, il leur est facile, à la nuit tombée, de bondir sur leur victime et de la tuer en la lacérant ! Les marques laissées par les griffes de fer feront croire à l'assaut d'une véritable panthère.

— Quelle horreur, Jacques !

— Est-ce pire que les raffinements de cruauté inventés par vous autres, Blancs, dans les camps de la mort lente ?

— Peut-être pas... Mais ce qui m'étonne, c'est que vous puissiez raconter tout cela avec un tel calme.

— Vous me posez des questions sur mes fétiches ou sur mes totems: je vous réponds... N'avez-vous donc pas envie de connaître la véritable âme noire ?

— Elle m'inquiète...

— Quand vous l'aurez découverte, vous l'aimerez... Elle vous passionnera !

— Qu'a-t-elle de tellement différent de la nôtre ? Vous qui êtes converti au catholicisme, vous savez très bien que toutes les âmes se ressemblent.

— Pas toutes ! Chez mes frères de race, il y a d'abord l'enthousiasme qui vous manque tant à vous, Européens ! Un enthousiasme qui prend feu brusquement pendant que mille et un projets magnificents s'élaborent... Mais brusquement, à l'apparition du moindre obstacle, de la plus légère désillusion, la flamme brûlante s'éteint, l'élan se brise... L'attention du Noir d'Afrique se fixe avec peine: aussi évite-t-il le plus possible le raisonnement et l'abstraction pour aligner, comme il le peut, ses idées simples... Notre crédulité et notre confiance vous paraissent souvent enfantines mais nous avons pour nous la force de la sincérité.

— Je m'en suis aperçue à votre contact. Et cela me plaît !

— Merci pour cette gentillesse... Sachez cependant que mon souhait le plus cher est qu'une femme telle que vous — qui incarne pour moi la Française avec toutes ses admirables qualités de charme et de bon sens — cesse enfin de se montrer sceptique quand j'affirme que notre fétichisme a sa raison d'être. Pour que vous parveniez à bien nous comprendre, il vous faudrait vivre longtemps, entourée de Noirs, en Afrique, et loin des Blancs dont la civilisation trop poussée finit par tout détruire ! Il vous faudrait passer des mois dans nos forêts, dans nos rocailles, dans nos savanes... Ce ne serait que quand vous connaîtriez nos « longs jours » et nos « lentes nuits » que vous seriez en état pour recevoir la grâce: sentir une nature tour à tour gonflée de forces inconnues prêtes à se déchaîner ou à s'adoucir... Vous-même seriez saisie par le climat presque surnaturel dans lequel le Noir d'Afrique baigne constamment... Pendant cette enfance que vous avez passée au Gabon, vous n'avez donc pas senti ce climat ?

— Quand on est très jeune, on croit que tout est pareil dans le monde et on ne sait pas encore établir certaines différences. Oui, bien sûr, j'aurais dû deviner, mais, à l'exception de quelques camarades noires à l'école, je vivais dans un petit monde très fermé de Blancs.

— Qui nous étaient hostiles ?

— Peut-être pas... Mais ils ne faisaient aucun effort pour vous comprendre...

— Essayez cependant de vous souvenir, Yolande. N'aviez-vous pas déjà remarqué à l'époque que, sur le continent noir, un oiseau qui passe est un présage ? Que l'on peut trembler pendant une heure si l'on a frôlé une plante ? Qu'une racine arrachée peut devenir une médecine miraculeuse ? Qu'il suffit de prononcer un nom pour rejoindre, sans bouger, son ennemi à des lieues de là parce qu'on l'a touché « dans son cerveau » ?

Une fois de plus, oubliant les objets maléfiques ou bénéfiques placés sur l'étagère, Yolande l'écoutait, subjuguée:

— Vous parlez de votre race avec une passion !

— Je suis fier de lui appartenir !

— Je vois... Mais je crains de ne pas pouvoir toujours vous comprendre.

L'amitié était encore trop récente, les rencontres trop brèves pour qu'elle pût réaliser que le Noir n'existe pas en tant qu'individu, qu'il est, avant tout, membre d'un groupe et que ses actes ne prennent de valeur que par la répercussion qui en découle pour la collectivité: clan fidèle aux traditions aussi bien que société secrète aux rites cruels...

— Jacques, je dois rentrer à Asnières... Croyez bien que je pars à regret ! J'aimerais continuer à vous entendre parler des vôtres pendant des heures...

— Je vous raccompagne à Saint-Lazare.

— Pas ce soir... Si vous quittiez cette pièce maintenant, j'aurais l'impression de vous arracher à votre Afrique... Je n'exagère pas: ici, on se sent déjà sur votre continent... Est-ce l'effet magique de la hache d'Heviesso ou des griffes de l'homme-panthère ?

— Sûrement ! répondit-il en riant. Vous verrez que, bientôt, vous non plus vous ne pourrez plus vous passer de fétiches...

Quand elle se retrouva dans la rue — la rue banale de Paris —, elle eut l'impression d'être saoulée d'Afrique, d'être ivre de ces horizons nouveaux qu'elle venait de découvrir dans une mansarde. C'était comme si une odeur de forêt vierge ou de brousse l'enveloppait, la grisant doucement...

Le lendemain était un samedi, jour sans cours à la Faculté. Elle ne devait pas revoir Jacques avant le lundi suivant. N'était-ce pas nécessaire pour reprendre souffle, pour essayer de mettre de l'ordre dans ses pensées qui étaient faites d'un curieux mélange de rêves insensés et de réalités brutales depuis qu'elle avait rencontré l'homme de couleur ? Mais avait-elle réellement la volonté de marquer un temps d'arrêt ou n'était-elle pas déjà prête, au contraire, à se laisser entraîner, emporter par le tourbillon sauvage ?

Alors qu'elle se le demandait encore, sa mère l'appela du bas de l'escalier, criant:

— Yolande, l'un de tes amis est au téléphone.

C'était lui. C'était la première fois qu'il avait cette audace. Jamais encore, il n'avait osé... Elle en fut presque heureuse et courut à l'appareil où la voix douce lui dit:

— Pardonnez-moi si je vous dérange mais j'ai pensé que, peut-être, si vous n'aviez rien de mieux à faire, nous pourrions sortir ce soir, tous les deux, et aller danser ? Car j'ai omis de vous demander si vous aimiez la danse, Yolande.

La danse ? Elle en raffolait ! Malheureusement, ses sorties nocturnes, à l'exception de celles qu'elle avait faites en compagnie des fils de famille pendant sa première année de Faculté, avaient été assez rares. Et ce n'était pas dans le pavillon d'Asnières qu'elle pouvait danser ! Cependant c'était arrivé quelquefois, quand ses parents étaient absents, fait encore plus rare ! Profitant de ces occasions, elle avait branché la radio et esquissé, seule, devant le poste, tous les pas de danse. Elle s'était alors imaginée être la reine d'une soirée, la jeune femme la plus remarquée et la plus adulée, celle pour qui tous les hommes se disputaient... Mais, à chaque fois, le bal solitaire s'était transformé en ce désastre qui se nomme mélancolie.

Ce que le Noir lui demandait par téléphone était merveilleux: sortir une nuit pour danser ! Elle répondit:

— Attendez quelques instants, je vais en parler à mes parents...

Mais à ceux-ci, elle annonça:

— C'est Georges, le fils de l'industriel du Nord, qui demande si vous m'autorisez à assister ce soir à une surprise-party qu'il organise dans l'hôtel particulier de sa famille ?

« L'industriel du Nord », « l'hôtel particulier »... Les meilleurs titres de garantie.

— Si ta mère n'y voit pas d'inconvénient, dit le colonel, je ne sais pas pourquoi je m'y opposerais.

Madame Mère n'avait aucune objection à faire. L'autorisation fut donnée. Yolande revînt à l'appareil:

— Mes parents sont d'accord. J'arriverai ce soir par le train de 21 heures. Venez m'attendre à la gare. A tout à

l'heure.

Elle avait déjà raccroché, après s'être bien gardée de prononcer le prénom de Jacques.

Au moment de son départ, après le dîner, sa mère avait fait une remarque:

— Ne crois-tu pas que tu aurais dû mettre ta belle robe du soir ? Ce sera sûrement très habillé, cette soirée ?

— Oh non, maman, Georges a horreur des robes compliquées ! Je connais ses goûts...

Et elle était partie avec une jupe simple, surmontée d'un pull-over au col montant. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu s'affubler de ce déguisement suranné que sa mère appelait « la belle robe du soir » et qui était tout juste bonne pour un bal à la Résidence de Libreville ou, à la rigueur au Cercle militaire de la place Saint-Augustin ! Une robe insensée, rose bonbon, évasée, alourdie d'un nœud gigantesque sur le côté droit, et de volants, de couleur tendre eux aussi... Robe qu'elle haïssait et dans laquelle elle se sentait ridicule, tandis qu'en pull et en jupe, elle serait exactement dans la note pour la boîte du Quartier Latin où Jacques ne manquerait pas de l'entraîner. Une robe de couleur claire, cela peut être charmant pour une Noire qui danse avec un Blanc, mais c'est catastrophique pour une Blanche évoluée qui a été invitée par un Noir.

— Ne rentre pas trop tard ! avait été le dernier conseil maternel lancé sans trop de conviction.

Dès que la porte s'était refermée sur la jeune fille enfuie, la colonelle n'avait pu s'empêcher de confier à son époux:

— Peut-être as-tu raison ? En y réfléchissant, un fils de gros industriel ne me déplairait pas pour gendre...

Le couple se replongea dans la contemplation béate de la télévision.

L'héritière ne rentra qu'à 6 heures du matin: elle était radieuse. Son visage marqua cependant une légère contrariété quand elle trouva son père en pyjama et sa mère en robe de chambre qui l'attendaient dans le salon. Elle avait espéré pouvoir rejoindre sa chambre alors qu'ils seraient encore endormis.

— Vous ne vous êtes donc pas couchés ? de-manda-t-elle sur un ton qu'elle s'efforça de rendre désinvolte.

— Nous nous sommes relevés, ton père et moi, quand nous nous sommes aperçus que tu n'étais pas encore rentrée à 2 heures du matin ! Nous étions très inquiets...

— Il n'y avait vraiment pas de quoi ! Quand j'ai vu que je manquerais le dernier train de minuit 30, je n'avais plus qu'une solution: attendre le premier de ce matin à 5 heures.

— Ton camarade aurait pu te reconduire en voiture comme il l'a déjà fait plusieurs fois ?

— Je ne pouvais pas lui demander d'abandonner tous ses invités pour moi seule, maman ! D'autant plus que sa soirée a été une complète réussite... C'était merveilleux !

Dans l'exclamation il y avait plus que de l'émerveillement.

— Tu t'es bien amusée, au moins ?

— Follement, père.

— Tant mieux !

— Tu dois tomber de sommeil ?

— J'avoue, mère...

— Monte vite te coucher, chérie. Demain tu nous raconteras tout au déjeuner.

— C'est cela, tout !

Elle s'engouffra dans l'escalier. D'ici demain, après avoir dormi, elle parviendrait bien à forger un récit de la soirée vertigineuse... Récit qui n'aurait que d'assez lointains rapports avec la nuit qu'elle venait de connaître. Mais n'était-elle pas contrainte de continuer à mentir puisqu'elle avait commencé au moment de l'appel téléphonique ? Le mensonge qui cache un secret de cœur n'est qu'une habitude à prendre. Comment avouer à ses parents que, plus jamais de sa vie, elle ne pourrait oublier semblable nuit ?

Comme convenu, il l'avait attendue à l'arrivée du train et, de là, il l'avait emmenée directement vers une boîte de Montparnasse, disant:

— Je suis sûr que ça vous plaira ! Beaucoup de mes camarades y vont. L'orchestre est exclusivement composé d'étudiants noirs qui font leurs études comme moi et qui gagnent ainsi un peu d'argent pour les payer.

Prodigieux, l'orchestre noir... Et la clientèle ! À l'exception de Yolande, il n'y avait pas une seule danseuse

blanche. Au début, elle s'était sentie très dépaysée. Mais heureusement, il y avait eu la danse qui l'avait empêchée de réfléchir à sa condition de femme blonde. Comme tous ceux de sa race, Jacques était un extraordinaire partenaire. Yolande ne dansa qu'avec lui, bien qu'elle sentît rôder, autour du couple à contraste qu'ils formaient, le désir de tous les hommes et la jalousie aiguë de toutes les filles de couleur: pour elle ce fut une volupté rare.

Jacques rayonnait: il éprouvait une fierté presque enfantine à s'exhiber ainsi au milieu de ceux de sa race en compagnie d'une séduisante créature blanche. Pour lui, c'était déjà le commencement de la conquête. Son orgueil de mâle avait même un côté attendrissant. Il ne cessait de répéter à sa cavalière:

— Ne trouvez-vous pas que nous faisons un vrai couple ? Regardez tous les autres: Ils nous envient...

Elle sentait tout cela, bien sûr, mais qu'était-ce en comparaison de la griserie du rythme ? Jamais, avant ce moment, elle ne s'était vraiment rendu compte de ce que pouvait être la véritable danse. Jacques semblait possédé, habité par le rythme... Un fluide magique — ou un sortilège — émanait de toute sa personne en transe et se communiquait à sa partenaire. Peu à peu, Yolande s'était laissé empoigner, elle aussi, par la frénésie de vie et de mouvement. Tous et toutes obéissaient à l'hystérie collective. L'orchestre semblait ne plus pouvoir jamais s'arrêter de jouer. Les couples ne cesseraient de danser que pour tomber exténués, comme ces sorciers d'Afrique qui vont jusqu'à la limite des forces humaines... .

Pour la première fois aussi, Yolande comprenait que quand les Blancs dansent, ce n'est, la plupart du temps, que pour s'exhiber ou pour flirter: ils ne sont guidés que par une excitation cérébrale, n'ayant que de très lointains rapports avec la musique. Au contraire, Jacques et tous les Noirs n'étaient là que pour la joie du rythme, qui est presque pour eux un plaisir sacré. A l'inverse des Blancs, ils dansaient avec tout leur corps, sans se trémousser inutilement, sans se déhancher, sans mouvement d'épaules.

Yolande se sentait emportée par la folie communicative. Gagnée par l'envoûtement magique, elle était devenue — sans même s'en rendre compte — la proie facile d'un partenaire qui n'était plus l'homme calme qu'elle croyait connaître. Il y avait dans ce Jacques une fantastique dualité: le poète et le sauvage... Cette nuit, c'était le sauvage qui attirait la jeune femme: il l'étreignait avec force pour lui faire comprendre son désir. Ce n'était pas là chez lui un geste déplacé: n'était-ce pas normal puisque sa partenaire éprouvait la même excitation ? Elle se sentit prise par l'envie irraisonnée de s'abandonner, de s'offrir à celui qui la voulait...

Presque suppliante, elle murmura:

— Emmenez-moi...

Les yeux du Noir eurent une lueur de feu. Sans dire un mot, il l'entraîna.

Ils marchèrent vite dans la rue. Il la tenait avec fermeté par le bras. Elle savait qu'il ne la lâcherait plus jusqu'à ce qu'elle fût devenue sienne. Quand elle eut gravi à nouveau, haletante, l'escalier du vieil immeuble, elle n'était plus maîtresse de ses sens. La porte s'était refermée derrière elle; le clef avait tourné dans la serrure.

Pendant quelques secondes, il la regarda sans bouger, puis, brusquement, il l'attira contre lui avec cette même force qu'il avait eue pour l'étreindre dans la boîte de nuit: c'était la danse qui continuait, la danse qui menait inéluctablement à l'amour...

Pour la première fois, la bouche de l'homme accomplit le geste qu'elle n'avait pas encore osé faire: les lèvres furent scellées. Celles du Noir étaient charnues, sensuelles, désirables... L'acte d'amour était commencé: il ne s'arrêterait que quand leurs sens seraient rassasiés.

Dans un geste d'une douceur infinie, il la souleva de terre pour la déposer sur le lit où il commença à la déshabiller avec adoration. Ensuite il se dévêtit à son tour. Ce fut pour elle une prodigieuse impression que de voir, debout devant le lit, ce grand corps noir, lisse, nu. Ce fût affolant aussi. Quand il s'approcha, le désir de la femme se transforma presque en répulsion, mais il ne lui laissa pas le temps de se reprendre: il la fit sienne. Au début, ce fut une souffrance: elle le subissait... Mais très vite, elle éprouva la sensation que la danse interrompue reprenait et que leur accouplement n'en était que le prolongement. Il se montra insatiable: elle fut maîtrisée. Quand il la libéra, après une dernière étreinte, il n'avait plus, allongée à ses côtés, qu'une femme repue.

Longtemps ils restèrent ainsi. Celui à qui elle savait qu'elle appartiendrait désormais la contemplait avec une tendresse attentive, à laquelle.

Rajoutait un autre sentiment assez indéfinissable qu'elle était encore incapable de déceler. Comment aurait-

elle pu comprendre qu'à partir de l'instant où elle était devenue sa proie, le Noir s'estimait le maître absolu ? Le sentiment caché en lui était celui de la supériorité. Chez elle au contraire, il y avait l'étonnement, le bonheur, un peu de honte aussi... Ne s'était-elle pas laissée dominer par un être qu'elle croyait, malgré tout, de race inférieure à la sienne ?... Honte aussi que cet état d'esclavage charnel lui ait plu.

Ce ne fut que quand il abandonna le lit qu'elle commença à deviner le sentiment d'orgueil de son nouvel amant. À la satisfaction du mâle, qui ne croit pas encore tout à fait à la chance qui lui arrive, se mêlait l'arrogance de celui qui possède le pouvoir de satisfaire les femmes.

— Chéri, murmura-t-elle, je ne peux pas passer toute la nuit ici... Je dois rentrer à Asnières. L'ennui, c'est que, à cette heure-ci, il n'y a plus de train.

— Je te reconduirai au premier train du matin... Aimerais-tu retourner danser ?

— Je le voudrais, mais tu m'as brisée !

Il la ramena quand même dans la boîte de nuit où l'orchestre et les couples semblaient n'avoir même pas pris le temps de faire une pause pendant leur absence. Le rythme et l'hystérie étaient toujours sur la piste, envahissant tout, imprégnant les êtres et le décor, à peine éclairé, où la danse semblait devoir être éternelle.

Amoureuse, Yolande n'avait plus ni réserve ni pudeur. Que lui importait maintenant que l'on s'aperçût qu'elle était devenue l'amante ? Tous les autres Noirs, autour d'elle, l'avaient compris. Leur façon très particulière de la regarder voulait dire: « Nous savions, quand vous êtes entrée la première fois, tout à l'heure, dans cette boîte qui n'est qu'un reflet de notre Afrique, que vous étiez intriguée et inquiète... Maintenant vous nous revenez après avoir fait l'amour avec l'un de nous... Désormais, parce qu'il vous a prise, que vous le vouliez ou non, vous ferez partie de notre collectivité noire. Vous nous appartenez à tous puisque vous êtes à lui. Plus jamais vous n'oserez regarder un homme de couleur sans que vos yeux n'expriment le secret de cette soumission. Maintenant vous êtes l'égale de nos compagnes noires et, comme elles, vous nous obéirez... »

Ce sentiment secret d'obéissance lui apportait une joie étrange. Ce n'était pourtant pas du masochisme, ni même le besoin d'être esclave, mais plutôt la conviction que la race de son amant était faite pour elle: n'était-elle pas moins frelatée que la race blanche, moins usée aussi, plus près de la nature, donc de la vie ?

Telle avait été sa nuit, la vraie...

Le lendemain, au déjeuner, elle sut inventer une autre nuit, passée à la réception imaginaire du fils du grand industriel. Comment aurait-elle pu avouer à ses parents — qui étaient toujours restés dans l'ignorance complète de ses aventures précédentes — qu'elle avait maintenant un véritable amant, et qu'il était noir ?

Elle sut conserver son secret. Il n'y eût cependant pas de jour où elle ne retrouvât Jacques.

Il lui était devenu indispensable, se mêlant à ses joies, à ses peines, à ses études, appartenant surtout à ses rêves... Personne d'autre ne l'intéressait. Leurs rares séparations n'avaient lieu que les dimanches exécrés mais, même ces jours-là, elle parvenait à s'enfuir d'Asnières, sous prétexte de se rendre à d'autres réceptions données par des fils de riches familles. Il y eut aussi le calvaire des grandes vacances que le colonel et son épouse s'obstinaient à passer sur la plage vendéenne. La dernière saison, alors que Jacques et elle venaient de terminer leur première année de doctorat il vint la rejoindre en s'installant dans une pension de famille toute proche de celle où habitaient les Hervieu. Les amants se retrouvaient en cachette pendant la journée, mais ils devaient faire preuve d'une extrême prudence.

Après le retour à Paris, il déclara:

— Il va tout de même falloir que tu dises la vérité à tes parents. Dans quelques mois, tous deux nous aurons notre doctorat et nous devons prendre une décision.

— La mienne est déjà définitive, mon amour: comme je ne puis plus me passer de toi, je reste avec toi.

— Tu connais cependant mes projets ?

— Oui... Je les accepte.

— Tu m'accompagnerais dans mon pays ?

— Je te suivrai au bout du monde. N'en ai-je pas le droit puisque je suis majeure ?

— Il serait quand même préférable d'obtenir le consentement de tes parents... Pourquoi te reprocheraient-ils de m'aimer ?

— Ils n'ont aucune raison de le faire.

— Alors présente-moi officiellement à eux.

— Tu as raison: je vais le faire bientôt...

Mais elle hésitait, craignant le pire, redoutant l'affront toujours possible qui pourrait briser son bonheur. Depuis le temps que leur liaison durait, elle pensait avoir appris à connaître suffisamment son amant et elle savait qu'elle pouvait être sa fierté... Fierté presque malade, propre à la race noire, frisant souvent la susceptibilité. Aussi finissait-elle toujours par trouver un prétexte ou une raison pour reculer le moment de la première rencontre familiale.

Lui s'impatientait:

— Tu prétends m'adorer au point de ne plus pouvoir te passer de moi mais tu te conduis comme si tu avais honte de notre amour !

— Tu sais bien que je t'adore...

— Moins que moi !

— Je te demande encore quelques jours de patience, et je finirai par trouver le moyen de te présenter à mes parents.

— Est-ce donc si difficile ? Pourquoi ne leur as-tu pas déjà parlé de moi ?

— Ils sont si intransigeants, tellement égoïstes aussi ! Quand ils prétendent s'occuper de mon avenir, ce n'est que pour assurer le leur ! Toi, qui n'as plus de famille, tu ne peux pas comprendre ! Mais rassure-toi: bientôt je parlerai...

Elle l'avait fait, disant qu'elle avait rencontré à la Faculté un camarade d'études véritablement exceptionnel: un garçon d'élite appelé au plus brillant avenir, possédant déjà sa licence et sur le point de terminer son doctorat comme elle...

— Que font ses parents ? avait aussitôt demandé le colonel.

— Il ne les a plus.

— Lui ont-ils laissé au moins de la fortune ?

— Je le pense... Seulement c'est un garçon très discret qui ne cherche pas à éblouir les autres...

— Qu'a-t-il l'intention de faire ?

— Ouvrir un cabinet d'avocat dès qu'il aura son doctorat. Il aimerait que je travaille avec lui: ce serait tellement pratique ! A nous deux, nous pourrions nous associer...

— Vous associer ? Mais te rends-tu compte de ce qu'il faut comme capitaux pour ouvrir un cabinet de ce genre ?

— Il saura les trouver...

— Et la clientèle ? Il faut la créer... À moins de succéder à un maître du Barreau qui se retire...

— C'est ce qui se passera.

— Tu n'es pas amoureuse de lui, au moins ?

— Amoureuse ?

Pour réponse elle n'avait eu qu'un éclat de rire.

— Tu es assez grande pour prendre maintenant tes décisions toute seule, mais ta mère et moi devons te mettre en garde sur deux points essentiels. D'abord, nous n'avons malheureusement pas les moyens de t'apporter la moindre aide financière dans une association de ce genre... Ensuite, en supposant qu'elle se réalise, prends pour principe absolu qu'il est toujours dangereux de mêler l'amour aux affaires ! Autrement dit, dès le début de cette collaboration — si elle se fait —, arrange-toi pour n'avoir avec ton associé que des rapports d'ordre strictement professionnel. Tu as compris ?

— Très bien.

— Maintenant, Yolande, il est de notre devoir de parents de te poser une autre question capitale... Que tu réussisses dans la profession que tu as choisie, nous n'en doutons pas un seul instant... Mais ta vie privée ? Y as-tu songé ?

— Comment, ma vie privée ?

— Ne jouons pas avec les mots: tes études touchent à leur fin, ta carrière va commencer, tu es jolie fille et majeure... Ne crois-tu pas que ce serait le moment de songer au mariage ?

— Il y a longtemps que j'y pense, père...

— L'un des deux garçons dont tu nous as si souvent parlé ?

— Je ne peux encore rien vous dire...

— Ta mère et moi, nous espérons que tu finiras quand même par te décider... Quant à ce jeune et brillant futur maître qui veut t'associer à son cabinet, quel jour nous le pré-sentes-tu ?

— Quand vous voudrez, père.

— Il me paraît assez normal que nous l'ayons -vu pour que nous puissions ensuite te donner notre impression... Pourquoi ne pas l'inviter dimanche prochain, à déjeuner ? Tu sais que ta mère a le secret de ces repas qui délient les langues et qui créent l'ambiance indispensable. Dis à ce jeune homme que nous l'attendrons à 12 h 30 précises.

— Il sera là, père.

Le seul détail que Yolande avait omis de préciser était la couleur de l'invité. Elle avait jugé préférable d'agir ainsi: même si la surprise de ses parents était grande au premier instant, les choses finiraient par s'arranger ! N'existe-t-il pas une Providence pour ceux qui s'aiment ? Et pourquoi ses parents en voudraient-ils aux Noirs ? Ce n'était pas parce qu'ils ne parlaient pas d'eux qu'ils les détestaient ! Au contraire, n'avaient-ils pas souvent regretté, en présence de leur fille, l'agréable vie menée dans la belle résidence de Libreville ?

À l'amant, elle avait simplement annoncé:

— Chéri, mes parents sont enchantés de faire ta connaissance. Ils t'invitent à déjeuner dimanche... Mais fais bien attention d'arriver à l'heure ! papa a avalé une pendule !

— Tu vois que j'avais raison: pourquoi avoir attendu si longtemps ?

— je voulais que tu restes d'abord pendant un certain temps « mon » secret... Maintenant je vais te livrer à ma famille... C'est toi qui l'auras voulu !

Il avait été à l'heure.

Mieux aurait valu qu'il se montrât mal élevé et qu'il ne vint jamais !

C'était à tout cela que Yolande avait pensé dans sa chambre, depuis l'instant où elle s'y était réfugiée, après avoir laissé s'exhaler la fureur paternelle. Maintenant que la mémoire venait de lui faire revivre les différentes étapes de sa vie cachée, les reproches et les avertissements du colonel lui semblaient presque risibles et, de toute manière, superflus. Il y avait longtemps que son opinion était faite sur les Noirs: elle ne pouvait que les aimer puisqu'ils étaient de la race de Jacques.

Elle n'avait même plus du tout envie de pleurer: demain, avec son amant, elle aviserait...

Son unique appréhension était la crainte de l'accueil que lui réserverait Jacques. Il était parti, après le déjeuner, en faisant preuve d'une réelle dignité et d'une complète maîtrise de ses nerfs. Seulement en serait-il de même le lendemain ? Sa colère justifiée n'allait-elle pas éclater, terrible ? Et ce serait elle seule, Yolande, qui en subirait les effets... Ne l'avait-elle pas méritée ? Mais est-on responsable quand on se sent tellement attachée à un homme que l'on ne sait plus ce que l'on fait, ni ce que l'on doit dire ? Quand on vit surtout dans la crainte que le préjugé racial ne vienne tout anéantir ?

\*

Deux mois avaient passé depuis le déjeuner. Dans le pavillon d'Asnières, on n'avait plus jamais reparlé du visiteur noir. Yolande avait terminé brillamment son doctorat: pour ses parents c'était l'euphorie... Une euphorie teintée cependant d'inquiétude. Leur fille allait-elle persister dans la décision insensée de s'associer avec un confrère de couleur, pour avoir un cabinet ? Le lendemain de son succès universitaire, son père lui avait demandé:

—Quels sont tes projets ?

— Avant quinze jours, vous les connaîtrez ! avait été la seule réponse.

Le matin du quatorzième jour, au moment où le colonel et son épouse se préparaient à déjeuner sans leur fille, qui avait annoncé la veille qu'elle ne rentrerait que le soir, on sonna: c'était un cycliste des P et T qui

apportait un pneumatique dont la teneur était aussi sèche que précise:

*Chers parents,*

*Ne m'en veuillez pas si j'utilise ce moyen pour vous faire part de la grave décision que je viens de prendre, mais j'ai pensé qu'il éviterait toute discussion stérile. A l'heure où ce message vous parviendra, je serai déjà loin de vous, dans l'avion qui m'emmène avec mon époux vers son pays: l'Afrique, d'où je ne sais quand je reviendrai si jamais j'en reviens ! Ceci n'a d'ailleurs aucune importance pour moi car je suis heureuse: à l'avenir, mon bonheur n'existera toujours que là où se trouvera Jacques. Nous nous sommes mariés hier à la mairie du XV<sup>e</sup> en toute intimité. C'était la seule solution possible mais, comme vous ne l'auriez pas approuvée, j'ai trouvé plus sage de vous placer devant le fait accompli. Ma majorité me donne tous tes droits. Croyez bien que j'ai longuement réfléchi depuis plus de trois années que Jacques est dans ma vie: il est le plus merveilleux des hommes !*

*Ce sera à vous, mes parents, maintenant, de réfléchir. Seuls le temps et les événements diront qui avait raison de vous ou de moi.*

*Comme je me doute que vous ne tenez pas à répandre cette nouvelle parmi nos voisins et connaissances d'Asnières, je comprends que vous inventiez n'importe quelle histoire. Si cela pouvait vous aider, je pense que vous pourriez annoncer que j'ai trouvé une très belle situation au Gabon. Je ne vais pas au Gabon, mais vous serez bien placés pour en parler puisque vous le connaissez mieux que personne... Ce sera même pour vous l'occasion d'en parler enfin !*

*Je ne vous dis ni a au revoir », ni » adieu »; ces deux expressions ont chacune un sens trop précis qui se vérifie rarement. Je préfère vous avouer que je ne regrette rien.*

*Votre fille qui vous aime malgré tout.*

*Yolande.*

Après avoir lu le pneumatique, le colonel, blême, le tendit à sa femme mais celle-ci ne voulut pas en prendre connaissance, demandant seulement:

— Elle est partie avec lui ?

— Elle l'a épousé.

— Souviens-toi que c'est le seul de ses camarades de Faculté qu'elle nous ait présenté: c'était lui qu'elle aimait...

— Ma fille aimant un Noir ! Mais qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il me réserve une telle humiliation ?

D'une voix douce, presque résignée, Mme Hervieu répondit:

— Etienne, le ciel ne permet pas que l'on méprise les autres. Tous les hommes sont frères...

\*

L'avion avait-décollé en fin d'après-midi. Après une courte escale à Marseille, il volait vers Bangui où il arriverait le lendemain matin à 9 heures.

Assis côte à côte dans les pullmans, les nouveaux mariés avaient toute une nuit devant eux avant de prendre contact avec le continent noir. Jacques s'était assoupi. Yolande, elle, ne dormait pas. De temps en temps, elle contemplait amoureusement le masque de son compagnon endormi et elle éprouvait aussitôt une sensation de bien-être. Par moments aussi, il lui arrivait de se demander si elle ne rêvait pas et s'il était bien vrai qu'elle fût devenue l'épouse de ce Noir qui l'emmenait dans son pays. Tout avait été si vite, les événements s'étaient succédé à une telle cadence qu'il y avait mille raisons de se demander s'ils s'étaient réellement produits. Aussi ce voyage en avion n'était-il pas inutile pour faire le point entre la France qui s'éloignait et l'Afrique qui se rapprochait.

Elle revécut d'abord cette matinée où elle avait retrouvé son amant dans sa mansarde, le lendemain du déjeuner d'Asnières. Tout de suite elle avait dit:

— Chéri, tu as été merveilleux de calme hier... J'ai eu tellement honte de l'attitude de mon père à ton égard !

— On ne doit pas avoir honte de ses parents, Yolande. Ton père a agi selon ses idées. Après tout, il est bien libre -de ne pas nous aimer, nous les Noirs ! Cela ne changera rien et n'empêchera pas le monde africain d'évoluer et de progresser vers l'indépendance à laquelle tous les peuples et toutes les races ont droit... Mais

trêve de considérations politiques ou sociales ! Il existe entre toi et moi une question que nous devons mettre définitivement au point: depuis le temps que nous sommes amants, je te considère comme étant mon épouse...

— Je t'appartiens en effet...

— J'ai donc décidé que nous allions nous marier le plus tôt possible. Es-tu du même avis ?

— Je t'aimé.

— Je te propose comme date la semaine qui suivra notre dernier examen. Quand nous aurons enfin tous les deux notre doctorat, nous pourrons prendre les décisions qui s'imposeront pour l'avenir... As-tu l'intention de mettre tes parents au courant de notre projet ?

Sans hésitation, elle répondit:

— Certainement pas ! Bien que je sois majeure, ils seraient capables de tout tenter pour nous contrecarrer ! Mieux vaut les mettre devant le fait accompli, quand je serai devenue ta femme légale. Ils le méritent d'ailleurs pour t'avoir accueilli d'une façon aussi indigne ! Je ne le leur pardonnerai jamais.

— Puisque nous sommes catholiques tous les deux, nous nous marierons aussi religieusement. Mais, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je souhaite que seul notre mariage civil ait lieu en France. J'aimerais tant que la cérémonie religieuse eût lieu à Bangui où notre union sera bénie par Mgr Thibaut à qui je dois d'être devenu l'homme que je suis et d'avoir pu faire des études. C'est de lui dont je te parlais quand je t'ai dit que quelqu'un m'avait élevé et avait remplacé mes parents disparus alors que je n'étais encore qu'un tout petit enfant. À cette époque-là, il était simple missionnaire dans la région de Yalinga où se trouve mon village natal. Maintenant il est devenu évêque et il réside dans notre plus grande ville: Bangui. Je ne l'ai pas revu depuis ces six années que je viens de passer en France, après avoir terminé là-bas mes études secondaires. C'est grâce à son intervention que j'ai pu obtenir la bourse qui m'a permis de vivre ici pendant la durée de mes études de droit. Je lui dois donc tout ! Lui seul peut consacrer notre bonheur... Je sais aussi que, en le lui demandant, nous lui ferons une immense joie ! Nous sommes toujours restés en correspondance et je lui ai souvent parlé de toi dans mes lettres... À chaque fois, il m'a répondu que ce ne pouvait être que le ciel qui t'avait mise sur ma route. Comme lui, je le crois sincèrement... Demain, je lui écrirai pour lui annoncer notre mariage civil ici en lui promettant de t'amener prochainement à lui pour l'autre cérémonie: la seule qui compte à ses yeux.

— Quels sont tes projets après notre mariage ?

— Je n'en ai qu'un immédiat: t'emmener en Afrique pour te faire connaître mon pays.

— Nous y resterons ?

— Cela t'ennuierait ?

— Nullement ! Je suis sûre que, avec toi à mes côtés, j'arriverai à très bien m'y acclimater.

— Tu es déjà un peu d'Afrique, Yolande... N'es-tu pas née à Libreville ? Tes parents sont blancs mais, que tu le veuilles ou non, tu appartiens au sol sur lequel tu es venue au monde. Après tout, pour toi aussi ce sera une sorte de retour à la terre natale...

— Et dire que j'avais souvent rêvé de faire ce voyage ! Si j'avais pu m'imaginer que ce serait en compagnie de mon époux et que celui-ci serait authentiquement de là-bas ! C'est prodigieux, Jacques ! Mgr Thibaut a raison: le ciel nous aide... Que ferons-nous en Oubangui-Ghari ?

— Tout y est encore à faire alors qu'en France tout a déjà été fait ! Toi et moi, nous allons appartenir à l'équipe de ceux qui construiront l'Afrique de demain... Le continent noir, dont le sol possède toutes les richesses, est d'une pauvreté extrême en hommes évolués qui soient capables de lui faire prendre enfin conscience de sa grandeur et de ses possibilités infinies... Cependant j'ignore si nous exercerons cette profession d'avocat pour laquelle nous avons travaillé. Peut-être l'un de nous seulement aura-t-il un cabinet, alors que l'autre se consacrera au progrès social ou même à la politique sans laquelle il est impossible d'imposer des vues nouvelles.

— Si l'un de nous devait être politicien, ce ne pourrait être que toi, Jacques. J'ai l'impression que cette carrière t'attire.

— Je préférerais de beaucoup pouvoir continuer à écrire des poèmes ! Malheureusement, la poésie, quelle que soit la latitude où elle s'exprime, ne tient que rarement compte de la réalité... Mais je suis persuadé que l'on doit quand même pouvoir saupoudrer une vie publique d'un souffle poétique: les rapports avec les autres hommes en seraient facilités... Quoi qu'il arrive, je continuerai toujours à croire au pouvoir de la poésie dans le monde !

— Moi aussi: n'est-ce pas elle qui nous a rapprochés ?

Le mariage civil avait eu lieu, dans le plus grand secret, à la mairie du XV<sup>e</sup> arrondissement, quartier où Jacques avait son domicile: la mansarde. Il leur avait fallu faire beaucoup de démarches pour obtenir que cette cérémonie n'eût pas lieu à la mairie du domicile légal de la jeune fille. Ainsi les parents ne s'étaient doutés de rien.

Mariage modeste auquel n'avaient assisté que les deux témoins indispensables: des étudiants noirs, amis de Jacques. Ensuite les nouveaux «poux s'étaient rendus au *Baobab*, un restaurant typiquement africain de la rive gauche, dont le patron était également un ami. Ne l'avait-il pas prouvé en interdisant ce jour-là l'accès de son établissement à la clientèle pour réserver entièrement la salle au repas de noces ? Repas dont le menu n'était composé que de spécialités africaines, allant des boulettes de poisson Keur Thiacre au Bassi Cayorien à la semoule de mil.

Il n'y avait pas que le menu à être africain dans ce restaurant, dont la façade typique tranchait curieusement dans l'une des plus vieilles rues de la capitale. Les serveurs étaient aussi d'Afrique, Sénégalais pour la plupart. Les convives, qui fêtaient les jeunes mariés, semblaient être venus, pour cette seule journée, du continent noir. Hommes ou femmes, ils arrivaient de tous les horizons d'Afrique: de la côte de Guinée, du Congo, de l'Afrique australe, du Haut-Nil, du Soudan, du Zambèze... Mais tous ne se comprenaient pas dans leurs dialectes très différents et ils devaient utiliser cette langue française pour laquelle ils avaient franchi des distances infinies, avec l'ardent désir de mieux la connaître. Une langue dont la clarté et la finesse étaient pour eux le plus sûr des traits d'union. Confusément, ils pressentaient aussi qu'un jour viendrait — beaucoup moins lointain que ne le pensaient les diplomates — où ce serait grâce à eux, grâce à leur immense apport de masses humaines nouvelles, que le français redeviendrait la langue universelle: les jeunes États d'Afrique sauraient la réimposer au monde...

Tous étaient étudiants, ayant terminé, ou se trouvant sur le point de finir leurs études dans la métropole. Comme Jacques, beaucoup d'entre eux s'apprêtaient à repartir dans leurs pays respectifs pour y apporter leur savoir tout frais et s'y tailler la place à laquelle leur donnaient droit les diplômes d'avocat, de médecin, d'ingénieur... Parce qu'ils étaient déjà l'Afrique future, le repas de noces prenait presque l'apparence d'un repas d'adieux... Dans leurs pensées à tous, demain serait une vie nouvelle dans des cités tentaculaires qui se construiraient en pleine forêt équatoriale, ou dans l'âpre isolement de la brousse.

La décoration du *Baobab* évoquait, comme celle de la mansarde d'étudiant, l'Afrique. On ne s'y sentait pas en Europe, ni surtout chez les Blancs. Ce jour-là, d'ailleurs, il n'y en avait pas dans le restaurant, à l'exception de la mariée. L'interdit avait été jeté sur la race blanche par une pancarte accrochée à l'extérieur de la porte: « *Fermé pour la journée* ». Ils étaient tout à fait chez eux, ces Noirs, au milieu des panoplies guerrières où les boucliers de paille tressée alternaient avec les couteaux recourbés de la circoncision et les pinces en bois de l'excision. Accrochés au mur, recouvert de parois de bambou, pendaient des masques sculptés en bois du Cameroun ou du Soudan, des testicules d'éléphants, d'autres boucliers faits de mamelles de rhinocéros. Du plafond, en bambou lui aussi et rappelant celui de quelque case perdue dans une clairière étouffante, pendaient les fruits du baobab, appelés communément « pains de singe ». Dans une vitrine enfin, on voyait, alternant avec des coquillages de la côte, des amulettes-nœud *Ta*, des fétiches *Ngo*, des fétiches de *Ndiba*, des sifflets magiques de féticheurs, des oiseaux ouyas sculptés en bois...

Il y avait enfin la musique. Mais le rythme du jazz était remplacé par celui du tam-tam authentique, martelé sans répit par les longues mains fines d'un batteur pendant que l'un des convives — déguisé en guerrier, le cou ceint de liens et de multiples torons de corde, le corps d'ébène strié de dessins faits à la peinture blanche — simulait la danse du feu en tournant sans cesse autour du foyer, placé au centre et dans lequel il s'abreuvait de la flamme, qu'il avalait ensuite dans une extase démoniaque...

L'épouse blanche, encerclée par toute cette Afrique, était un peu abasourdie mais quand même très heureuse pendant que son mari traduisait à voix basse, et pour elle seule, le Chant du Feu... Mélopée bantoue qu'il transformait en un nouveau poème :

*Feu que tes hommes regardent dans la nuit, dans la nuit profonde...*

*Feu qui brûle et ne chauffe pas, qui brille et ne brûle pas...*

*Feu qui vole sans corps, sans cœur, qui ne connaît ni case ni foyer...*

*Feu transparent des palmes,*

*un homme sans peur t'invoque !*

*Feu des sorciers, ton père est où ?*

*Ta mère est où ? Qui l'a nourri ?*

*Tu es ton père, tu es ta mère,*

*Tu passes et ne laisses traces...*

Puis il y eut la surprise, celle que Yolande n'aurait jamais pu prévoir. L'avaleur de feu avait disparu, le tam-tam s'était tu, le repas s'achevait, la fête allait mourir... Ce fut le moment choisi par l'un des convives — un étudiant en médecine — pour dire à Jacques :

— Nous savons que ton plus cher désir est de retourner dans ton pays avec ton épouse... C'est aussi le but auquel nous aspirons tous quand nos études seront terminées... Nous sommes aussi pauvres que toi, mais nous avons économisé, chacun selon ses possibilités, pour réunir la somme d'argent qui va te permettre de payer deux passages d'avion entre Paris et Bangui. La voici...

Et, pendant qu'il lui remettait une enveloppe, il ajouta :

— Il ne nous reste plus, à nous les étudiants noirs de Paris, qu'à vous souhaiter bon voyage !

La main tremblante du poète prit l'enveloppe, mais il était tellement ému qu'il fut incapable de parler. Voulant cependant montrer à tous que leur geste le bouleversait il serra très fort contre lui sa jeune femme.

Ce fut ainsi qu'ils purent faire immédiatement le voyage qui les emportait vers l'Afrique...

Ces images avaient défilé dans la mémoire de Yolande avant qu'elle ne s'endormît à son tour dans l'avion : quand elle rouvrit les yeux, le soleil flambait dans un ciel d'acier : celui du Tchad. Bientôt ce serait l'escale à Fort-Lamy, la seule avant l'arrivée à Bangui.

Jacques était réveillé depuis longtemps... Peut-être depuis le moment où l'avion avait survolé le grand lac dans lequel venait mourir le Chari après y avoir apporté, grâce à ses innombrables affluents, montant du Sud, un peu de la brise plus légère de sa terre natale. Pour la seconde fois, à six années d'intervalle, il revoyait ce lac étrange — quarante fois plus vaste qu'un lac de Genève et mille fois plus singulier — avec ses rives incertaines, ses berges de papy-ras et d'herbes qui ne sont déjà plus de l'eau et qui ne sont pas encore de la terre... L'immense nappe liquide s'était étalée, ayant tour à tour des reflets gris sous le soleil de plomb et la couleur du cobalt sous un ciel plus ardent.

— As-tu fait de beaux rêves, chérie ?

— Quel plus beau rêve aurais-je pu faire que celui que nous avons connu hier ? Maintenant nous sommes unis devant les hommes... Et tes amis ont été tellement merveilleux !

— Le sentiment d'entraide est profondément ancré dans la collectivité noire.

— Je l'ai compris...

Radieuse, éblouie par le soleil, elle désignait maintenant la ville au-dessus de laquelle l'avion amorçait un virage avant l'atterrissage.

— Encore quelques instants, dit-il pour répondre à son geste, et tu fouleras à nouveau ce sol d'Afrique que tu as quitté par mer, à Libreville, alors que tu n'étais encore qu'une très petite fille. Aujourd'hui, c'est Fort-Lamy qui accueille la femme que tu es devenue...

Au fur et à mesure que l'avion descendait, les contours de la ville se dessinaient plus précis... Yolande put très bien distinguer, étalées le long du Chari, des murailles de boue séchée, aux donjons carrés et crénelés, alternant avec des maisons toutes blanches.

— Dans les premières, appelées *tatas*, précisa Jacques, habitent les indigènes... Dans les autres les Européens qui ne sont guère plus de deux mille... L'escale ne sera pas longue mais elle me donnera quand même le temps de t'offrir un aperçu de la ville. A l'aéroport, nous trouverons à louer un taxi qui nous en fera faire le tour.

Dix minutes plus tard, ils roulaient sur le large boulevard qui borde le fleuve, dans l'ombre des seuls grands arbres de la ville et sur lequel se dressait une statue.

— C'est celle de Lamy, le fondateur de cette ville, expliqua Jacques.

Curieuse ville en vérité ! Carrefour de ces routes au long desquelles continuent à défiler toutes les races du Haut-Nil, du désert libyen, du Niger et du Centre-Afrique, Fort-Lamy-la-Blanche offrait à Yolande la joie vivante

de ses rues sablonneuses, de ses grandes places flambantes bordées de mimosas grêles, de ses petites places aussi, plus secrètes, et où se croisaient, se mêlaient les types et les spécimens de vingt races et de dix peuples accourus de toutes les provinces.

C'était jour de marché, permettant d'assister au plus étonnant des défilés... Des sultans, au masque long et racé, passaient, entourés de leur escorte d'hommes liges, au pas de leur pur-sang caparaçonné, tout droits sur leurs selles arabes, précédés de leurs joueurs de trompettes et de tympanon... Des beautés du Ouadaï, assises en des poses hiératiques dans leurs *degîabas* perchés au dos de grands dromadaires fauves... Fatmahs arabes de Hadjer-el-hamis dont les visages, purs et impassibles, regardaient — du fond de leurs *bassours* que balançait le pas d'un bœuf porteur — presque avec mépris le couple de la femme blanche et du Noir. Les races continuaient à se succéder: Foulbé et Bororo, au type très efféminé» aux traits allongés et délicats, avec des yeux en amande dont les cils étaient « faits » au khôl... Haoussa volubiles et mercantiles, empaquetés dans leurs amples boubous pareils à de vastes sacs aux poches inépuisables d'où ils sortaient toute la pacotille du monde... Fezzanais au masque couleur d'ambre, maîtres du commerce de détail, véritables commis voyageurs du désert, courageux et adroits, mais roublards... Fakis ascétiques au beau visage de penseurs, graves et raides, professeurs des écoles islamiques qui faisaient ânonner à leurs élèves les versets du Coran... Autour de cette humanité bigarrée de visiteurs, il y avait le grouillement ininterrompu des bœufs pesants, des béliers aux larges cornes en torsade, des chèvres, des moutons, des chevaux... Grouillement aussi de femmes, d'enfants, de petits artisans travaillant à leur établi en bordure de la chaussée ou au fond de quelque cour secrète, pleine d'ombre...

Quand ils furent à nouveau dans l'avion qui décollait, Jacques dit:

— C'est véritablement le grand carrefour entre le monde arabe et le monde noir" que tu viens de découvrir. Ce n'est que maintenant que nous allons survoler la véritable Afrique noire.

Elle jeta un dernier regard vers Fort-Lamy-la-Blanche qui parut s'incendier de soleil sous le dôme d'un ciel étincelant

L'avion, qui avait pris une hauteur assez faible, permettait aux passagers d'avoir un premier aperçu d'ensemble sur cet Oubangui-Chari qui était le pays de Jacques... Celui-ci n'était déjà plus le même homme. Son visage était transfiguré, illuminé par la joie de survoler la terre ancestrale, exalté par la volonté de la faire aimer à sa compagne... Pendant qu'elle le regardait avec amour, il lui désignait du doigt tantôt un massif rocailleux plus sombre, tantôt le filet d'une rivière comme s'il connaissait le moindre accident du terrain et comme s'il avait passé toute son enfance à parcourir ces contrées.

Lui, qu'elle avait toujours connu, jusqu'à ce moment, discret, timide même, ne cessait plus de parler, découvrant son pays... Ce n'était pas un poème, c'était un long cri d'amour:

— Dans « notre » Oubangui-Chari viennent mourir les vagues de la grande sylvie équatoriale. À son inextricable fouillis, à son demi-jour glauque et poisseux se substitue, dans ces contrées que nous sommes déjà en train de survoler, la savane avec ses arbres clairsemés et ses plaines herbues, d'où montent chaque année, au retour de la saison sèche, les flammes et les âcres fumées des feux de brousse fertilisateurs...

Vu de l'avion, le spectacle était impressionnant: on voyait — s'étalant sur des milliers de kilomètres carrés — le gigantesque incendie allumé volontairement par les indigènes pour tuer les vieilles herbes et les broussailles trop denses. Du sol calciné couleur de suie, hérissé des troncs noircis des arbres et que recouvraient des lits de cendres grises, renaîtraient — dès que la longue saison des pluies reviendrait — les pousses nouvelles d'un vert acide. Les buissons et les arbres bourgeonneraient à nouveau; la brousse, éclaircie et rafraîchie, pourrait respirer et reprendre vie... L'Oubangui-Chari tout entier recommencerait sa jeune floraison parmi laquelle déambuleraient les lourdes hardes de ceux qui sont vraiment « les maîtres de la brousse ».

Jacques continuait:

— Ne crois pas que je t'emmène dans une contrée inaccessible aux hommes ! Avec sa température qui, de 37° aux grandes chaleurs, s'abaisse jusqu'à 16° aux mois de détente, l'Oubangui-Chari est une terre accueillante, favorable à la vie végétale et animale... Regarde ! Nous sommes au-dessus de la réserve de faune de Markounda...

Le passage de l'avion à basse altitude, et surtout le bruit de ses moteurs, faisait s'enfuir une harde de buffles, bientôt suivie d'un lourd troupeau d'éléphants gris. Un peu plus loin, une nuée de flamants roses, encerclant une mare, venait de s'envoler.

Les yeux encore remplis de cette vision de vie sauvage, ce fut presque dans un rêve que Yolande entendit son

mari dire avec émotion:

— Et voici « notre capitale, Bangui, que tu aimeras, j'espère ! On nous y attend...

— Qui cela ? Des gens de ta famille ?

— Je t'ai dit que je n'avais pas de parents...

— Chéri, il y a une question que je ne fais encore jamais posée. Je crois que le moment est venu... Tu sais l'immense confiance que j'ai aussi bien dans les décisions que tu prendras que dans la force de notre amour, mais j'aimerais que tu me dises où tu as l'intention de vivre. À Bangui, sans doute ?

— Je ne sais pas encore si ce sera possible... Peut-être serons-nous contraints de quitter la capitale, mais cela n'a pas une grande importance: ce qui compte, c'est que nous soyons heureux ! Et j'ai la conviction que nous pouvons l'être partout, même en pleine brousse. Cependant, rassure-toi: au début, il n'y aura pas de problème. J'ai câblé à Mgr Thibaut notre arrivée: je suis sûr qu'il sera à l'aérodrome pour nous accueillir. S'il a réussi à me trouver un foyer, pendant toute la période de mes études qui a précédé ma venue en France, tu ne voudrais tout de même pas qu'il n'ait pas songé à une solution pour mon logement avec ma jeune femme que je ramène de France ! C'est un homme qui a un sens prodigieux de l'organisation et dont les conseils sont toujours judicieux.

— J'en suis persuadée... Seulement quand tu faisais ces études secondaires sans doute étais-tu logé dans un collège ?

— Oui... Et cela me donne une idée: sais-tu que ça ne m'ennuierait pas du tout de retourner avec toi habiter dans ce collège dirigé par les Pères Blancs ?

— Ta femme au collège, chéri ? Tu ne nous imagines tout de même pas dans un dortoir ? dit-elle en riant.

— Aurais-tu déjà oublié que tous deux nous sommes aujourd'hui docteurs en droit ? Cela doit quand même nous donner la possibilité, au collège de Bangui, d'habiter au moins l'une des chambres réservées au corps professoral. Que nous faut-il de plus ? Ce sera toujours aussi confortable que cette mansarde parisienne que tu aimais tant !

Une nouvelle fois l'avion amorçait le virage précédant l'atterrissage. Comme Fort-Lamy-la-Blanche, construite sur les rives du Chari, la capitale Bangui-la-Verte s'étalait, (parmi les frondaisons, sur la rive nord de l'Oubangui... Vu de l'avion, le fleuve n'était qu'une lente coulée gris rougeâtre, aux eaux paisibles et lourdes.

Quand l'appareil s'immobilisa sur l'aire de ciment, Jacques montra par le hublot deux silhouettes tranchant nettement au milieu de la foule noire et bruyante qui attendait le débarquement des passagers: deux silhouettes de Blancs... Deux hommes, dont le calme offrait un contraste saisissant avec toute l'agitation qui les entourait... Deux hommes, à la stature impressionnante, qui ne se ressemblaient d'ailleurs nullement. L'un portait la longue robe, ceinturée du chapelet à gros grains de buis, des Pères Blancs; apparaissant entre le casque de liège et une opulente barbe poivre et sel, on voyait un regard noir, brillant, perçant... Son voisin, au contraire, était tête nue, avec un crâne rasé qui donnait l'impression d'avoir été passé au papier de verre; le visage, couleur brique, semblait être hâlé pour toujours... On sentait, quelle que fût la latitude, qu'il ne pourrait plus changer de teinte: la peau était brûlée. Le regard bleu, impassible, avait dû tout voir...

L'un et l'autre s'étaient avancés au pied de la passerelle. Jacques dit, en souriant, à sa compagne:

— Je savais bien que monseigneur serait là...

— L'autre, qui est-ce ?

— Henri Boutières, le plus grand spécialiste de fauves de tout l'Oubangui...

Sans se soucier d'un protocole, dont les prélats d'Afrique n'ont que faire, l'évêque étreignit Jacques en disant avec une réelle émotion:

— Véritablement, c'est l'une des plus grandes joies de ma vie que de retrouver ainsi, sous l'aspect d'hommes civilisés, des sauvageons que j'ai connus quand ils n'étaient encore que des bambins. Seulement, mon petit Jacques, ton diplôme d'avocat ne m'impressionne pas ! Je me refuse énergiquement à t'appeler « mon cher maître » ! Pour moi, tu resteras toujours l'enfant chéri que j'ai fait élever et pour lequel ma tendresse de père adoptif prime la fierté !

Pendant que l'évêque parlait, l'homme au crâne chauve n'avait cessé de dévisager la jeune femme, qui en éprouva presque une gêne: il était impossible de savoir ce que pensaient les yeux impénétrables... Mais, brusquement, le visage buriné se détendit, pendant qu'une voix, moins chaude que celle de l'évêque, disait à son

tour à Jacques:

— Moi je ne déteste pas appeler « mon cher maître ». Cela m’amuse...

Pourtant, à la différence du missionnaire, il lui tendit simplement la main.

— Je crois inutile, leur dit le Noir, de vous présenter Yolande puisque vous savez par mon câble qu’elle est ma femme.

— Ta femme ! s’exclama l’évêque. Elle ne le sera vraiment que quand vous serez passés par l’église. Mais, rassure-toi, mon garçon: j’ai déjà tout prévu... Ça ne tardera guère ! Ceci dit, ma petite Yolande... Vous me permettez, j’espère, de vous appeler ainsi ?... Ma petite Yolande, c’est en remerciant le ciel que nous vous accueillons. Vous êtes certainement celle qui convient à « notre » Jacques... Qu’est-ce que tu en penses, mécréant ?

Il s’était adressé à l’homme chauve qui répondit avec calme:

— Rien encore, calotin ! Tout ce que je remarque, c’est qu’elle est belle femme: ce qui est toujours appréciable dans ce bled !

— Il ne changera jamais ! confia l’évêque en riant à Jacques, qui expliqua aussitôt à Yolande, dont le visage ne cachait pas un certain étonnement d’entendre le prêtre et le chasseur se traiter ainsi:

— Ils n’ont changé ni l’un ni l’autre ! Je les ai toujours connus se tutoyant, se disputant et se traitant de tous les noms ! Ce qui ne les empêche pas d’être les meilleurs amis du monde...

— Ne faut-il pas faire quelques sacrifices, dit l’évêque, quand on est condamné à vivre ensemble sous ces climats ?

— Mais vous n’êtes pas parents ? demanda ingénument Yolande.

— Parents, jeune femme ? ricana le chasseur. Voilà bien la plus plaisante des idées ! Apprenez quand même qu’il nous est arrivé parfois d’être plus que des parents: des complices... Maintenant, en route !

Ce fut dans une jeep conduite par le « mécréant », à côté de qui avait pris place le « calotin » pendant que Yolande et Jacques s’étaient installés sur les sièges arrière, la première traversée de Bangui. Pour Yolande tout était nouveau; pour Jacques rien n’était inconnu. Il laissa cependant l’évêque faire le *cicerone* et désigner au passage les principales curiosités de la ville. La voix généreuse expliquait:

— Cette façade à colonnade, c’est « notre » Palais de Justice... Mais oui, nous en avons un, nous aussi ! Voici l’Hôtel du Gouvernement. Cette grande caserne blanche, c’est une école technique... Ces petits bâtiments disséminés dans la verdure, ce sont les différents pavillons de l’hôpital... Voici « notre » cathédrale, où je bénirai votre union.

La jeep roulait maintenant sur une large avenue bordant le fleuve. La face lisse des eaux réfléchissait le profil renversé des arbres de cette rive française, répété, en face, par les images inversées des frondaisons de la rive belge... Végétation où alternaient palmiers, arbres à pain, manguiers, badamiers aux feuillages très denses et d’un vert soutenu. La voiture tourna sur la droite pour suivre une rue, tachetée d’ombres remuantes et de soleil filtré, dont chaque côté était bordé de bungalows blancs à toit de tuiles rouges ou même — ce qui était moins réussi — à couverture de tôle... Dans chaque rue, comme à Fort-Lamy, on côtoyait le grouillement bariolé d’indigènes, de femmes demi-nues, de marmaille complètement nue... Seuls les Haoussa se drapaient dans des boubous multicolores.

Tous les genres de véhicules étaient représentés: autos n’ayant plus d’âge, innombrables bicyclettes, pousse-pousse, mono-roues, charrettes attelées... L’agitation frénétique était cependant tempérée par une nonchalance généralisée, due à la chaleur. Tout n’était que contrastes et oppositions.

Telle apparut à Yolande cette capitale, nichée au rebord d’un grand fleuve qui avait vu passer, à des âges héroïques encore très proches, les conquérants et tous ceux qui avaient découvert le Centre-Afrique, de Brazza à Marchand... Malgré elle, la jeune femme ne pouvait s’empêcher de faire un rapprochement entre ces noms du passé et ceux du présent qui se trouvaient installés devant elle dans la jeep... Cet évêque-missionnaire et ce chasseur de fauves, si différents d’apparence et cependant si près l’un de l’autre dans leur commune aventure, n’étaient-ils pas les dignes successeurs de ceux qui avaient donné leur nom à de nouvelles villes et même à d’immenses contrées ? Mais si le premier avait réussi à s’imposer par la charité, le second n’avait peut-être pas hésité à employer la force... Tout, dans son aspect, pouvait le laisser supposer: il était très inquiétant, cet homme au regard impavide.

Tous deux cependant — comme elle, Yolande Hervieu — et ceci, malgré les longues années qu'ils avaient déjà passées à sillonner l'Oubangui-Chari, étaient bien d'Europe... Ni la robe blanche du missionnaire, ni la virilité du chasseur n'étaient suffisantes pour les transformer au point de les intégrer au sol d'Afrique... Par leur rudesse, ils rappelaient même à la jeune femme certains côtés de son père, le militaire...

Ce père qu'elle avait quitté pour retrouver, à des milliers de kilomètres, d'autres Blancs ! C'était à la fois étrange et insensé... Parce qu'enfin, ce n'était pas le monde noir qui l'avait accueillie sur l'aérodrome, mais encore la civilisation blanche.

Seul, parmi eux quatre, Jacques était le pont indispensable... Il était celui qui, après avoir été s'abreuver aux sources inépuisables d'une culture millénaire, revenait au pays pour tenter le difficile amalgame. Lui seul incarnait le véritable avenir d'un monde en pleine transformation et Yolande comprenait mieux pourquoi ce serait une tâche, à la fois magnifique et surhumaine, de l'aider.

Timidement, presque à la dérobée, elle l'observa. Ses narines frémissaient, comme s'il humait avec délices l'odeur de la terre natale retrouvée... Son regard errait avec volupté sur les visions qui avaient enchanté sa jeunesse... Il était enfin chez lui ! Avant d'être un amant, un époux, un avocat, un poète, le Noir était d'abord un Africain.

— Mon cher Jacques, dit le prélat quand la voiture s'arrêta, nous sommes arrivés à ton domicile...

— Mais, monseigneur, cette maison était la vôtre, quand j'ai quitté Bangui pour la France, voici six années !

— C'est toujours ma demeure. Tu là connais en effet pour y être souvent venu passer les jours de congé que t'accordait ton collègue. Peut-être as-tu expliqué à Yolande que j'étais alors ton correspondant ?

— Je lui ai dit que vous aviez su être beaucoup plus que cela pour moi ! N'avez-vous pas constitué à vous seul, presque depuis ma naissance, toute ma famille ?

— Exactement depuis le jour où ce mécréant — une fois de plus il désignait Boutières — m'a apporté, dans la hutte qui me tenait lieu d'église et de presbytère à deux cents kilomètres de Yalinga, un gentil bébé de un an qui avait un ventre beaucoup trop gros pour son âge ! Depuis, je le reconnais, tu as maigri et surtout grandi !

Il s'était tourné vers Yolande:

— Oui, mon enfant... Je connais votre Jacques ; depuis un quart de siècle ! Il faut croire que, à un an, il était déjà un garçon irrésistible puisque, comme vous, je me suis laissé attendrir !

— Et c'est M. Boutières qui vous l'a apporté, ce négroillon, monseigneur ? demanda-t-elle un peu surprise.

— Si cela ne vous ennuie pas, bougonna l'homme chauve, j'aimerais mieux, petite madame, que vous m'appeliez par mon nom: Henri... Il n'y a pas de « messieurs » par ici: on n'y, trouve que des hommes.

— Jacques, continua Yolande, comment se fait-il que tu ne m'aies pas parlé de cet épisode de ta vie ? Il me paraît pourtant avoir été capital ! N'a-t-il pas été déterminant pour toute la suite de ton existence ?

— Chérie, j'ai préféré attendre que nous soyons ici. Mais tu sauras tout, je te le promets ! Et tu découvriras que je dois autant de reconnaissance à Henri qu'à Monseigneur !

— Je ne suis pas de cet avis ! déclara le chasseur. Quand tu as fait tes premiers pas dans le monde dit civilisé, mon rôle s'est limité à celui de simple intermédiaire. Tu sais très bien que j'ai toujours eu le goût du commerce et des échanges...

— Ma petite Yolande, trancha le prélat, vous aurez tout le temps, une fois installée, de vous documenter sur certains points du passé de Jacques restés encore un peu obscurs dans votre, esprit. Et revenons au présent: j'ai pensé qu'il vous serait agréable à tous deux d'habiter dans une maison amie. Vous ne pouviez pas aller à l'hôtel ! Seulement, je vous préviens: comme vous n'êtes pas encore mariés religieusement, vous aurez chacun votre chambre et elles ne communiqueront pas ! Sous mon toit les règles de la morale et de la décence doivent être respectées, sinon la médisance publique — qui court très vite dans « notre » petite capitale et spécialement parmi la colonie blanche — aurait vite fait de répandre cette nouvelle assez ahurissante: « Mgr Thibaut favorise chez lui le mariage civil qui équivaut à un concubinage ! » Toutefois rassurez-vous: votre séparation sera de courte durée: juste le temps de publier les bans à la cathédrale et, dans dix jours au plus tard, vous serez unis devant Dieu.

— Je crains, monseigneur, que nous ne vous encombrions...

— Nullement. Si cela se produisait, vous pouvez compter sur ma franchise pour que je vous le dise ! Notez bien que je n'aurais pas pu vous loger si j'avais été l'évêque titulaire de Bangui: cette demeure serait alors devenue l'évêché. Grâce au ciel, je ne suis qu'un évêque-missionnaire, dont c'est le point d'attache, mais qui a pour véritable mission de continuer à arpenter les pistes de la brousse et d'y découvrir de nouvelles âmes. Le pays est vaste et on y trouve toujours, sur n'importe quel chemin, quelqu'un à convertir...

— En somme, remarqua Boutières, tu n'es qu'une sorte de commis voyageur de ton Bon Dieu ! On te pare du titre d'évêque, mais tu es tout juste bon à faire du porte à porte !

— Exactement ! J'aurais été parfaitement incapable d'administrer un diocèse ! Je préfère abandonner cette tâche ingrate à mon confrère et supérieur hiérarchique... C'est ce qui me permet d'héberger de temps en temps mes amis et, parmi eux, toi tout le premier à chaque fois que tu n'éprouves pas le besoin d'aller t'installer chez l'une de ces abominables créatures de mauvaise vie que tu fréquentes !

— Abominables ! Je t'interdis de les juger ainsi... Tout dépend de la façon dont on les regarde et j'ai la

prétention de m'y connaître mieux que toi en femmes !

— C'est bien ce qui m'obligera à attendre un bon nombre d'années supplémentaires avant d'entrer au paradis ! J'entends déjà d'avance ce que saint Pierre me dira quand je me présenterai devant sa loge: « Ah ! c'est vous, Thibaut, l'évêque de Foubangui-Chari ? -Mais dites donc, vous y aviez un rude sacripant comme confident: cet Henri Boutières... Pourquoi n'avez-vous pas essayé de le convertir comme vous l'avez fait pour tant de Noirs ? »

— Et qu'est-ce que tu lui répondras, à ce vieux concierge ?

— Je serai bien obligé de lui avouer que nous étions de trop grands amis pour que je puisse t'ennuyer avec des sermons ! Seulement une réponse pareille, ça me vaudra au moins trente années de plus en purgatoire !

Yolande, qui commençait à trouver une réelle délectation à leurs querelles, voulut quand même dore celle-ci:

— Ne craignez-vous pas, monseigneur, que saint Pierre ne vous reproche aussi de nous avoir hébergés alors que Jacques et moi étions déjà amants depuis trois années ?

— Mon enfant, seules les grandes amours mènent au ciel ! La preuve, c'est que votre situation sera bientôt régularisée devant le Tribunal de Dieu.

— Pour vous, les curés, c'est trop commode ! dit Boutières. Vous avez des phrases magiques qui arrangent tout en fin de compte ! « *A tout péché miséricorde* » ou bien « *Parce qu'ils auront beaucoup péché, il leur sera beaucoup pardonné...* »

— Tais-toi ! mécréant ! L'Église n'a pas à se préoccuper des détails... Quant à vous, mes enfants, tant que vous serez à Bangui, je considérerai comme un affront personnel le fait que vous logiez ailleurs... Je reconnais que ma bâtisse n'est pas très luxueuse, mais elle offre le double avantage d'être vaste et fraîche. Pour le service...

Il désigna une silhouette qui venait de s'encadrer dans la porte d'entrée:

— Eh bien, Jacques ? Tu ne le reconnais donc pas, « le service » ?

— Sœur Gertrud !

Il avait prononcé le nom à l'allemande, avant de sauter de la jeep et de courir vers la religieuse, tout de blanc vêtue elle aussi, qui lui tendait les bras.

L'évêque confia à Yolande de plus en plus interloquée:

— Ne vous formalisez surtout pas ! Sœur Gertrud a d'abord joué le rôle de nounou quand Jacques n'était encore qu'un bébé... Si vous l'aviez vue donner le biberon à « son » négri-

Ion ! Ensuite elle a été à la fois sa gouvernante et la maman de remplacement dont aucun homme ne peut se passer... Je le lui avais confié, estimant que je ne pouvais être tout au plus qu'une sorte de père putatif ! À nous deux, nous l'avons élevé du mieux que nous l'avons pu: ne trouvez-vous pas que le résultat est plutôt satisfaisant ?

— Merci pour tout ce que vous avez fait, monseigneur. Et j'embrasserai sœur Gertrud... Elle est allemande ?

— Ne lui dites jamais cela, malheureuse ! C'est une Alsacienne, qui a quitté sa ville natale, Colmar, voici déjà quarante années pour venir s'occuper des Noirs... Bien qu'elle ne soit jamais retournée dans son pays, elle n'a pas pu se défaire de son accent... C'est à croire que le bon français restera toujours pour elle une langue inaccessible ! Mais vous verrez qu'à la longue, on finit par s'habituer à ses intonations gutturales qui ont d'ailleurs un certain charme... C'est une femme admirable qui fut toujours pour moi la plus précieuse des auxiliaires... Hélas, comme moi, elle n'est plus toute jeune ! Le jour où elle disparaîtra, vous verrez que la population de Bangui fera une pétition pour que l'on donne son nom à une rue. Ce sera la seule où viendront se réfugier toutes les misères...

La sœur d'Alsace serrait contre elle celui qu'elle avait élevé en répétant:

— Mon *bedit* Jacques... Mon tout *bedit* qui me revient de France ! Tu la reconnais, ta vieille nounou ?... Et tu lui amènes ta future femme... Je sais déjà par Monseigneur qu'elle s'appelle Yolande: un bien *choli* prénom ! *Fenez, Yolande*, que je *fous* serre aussi sur mon cœur !

Quand la jeune femme les eut rejointe, elle ajouta avec une infinie tendresse:

— Je m'occuperai aussi de *fous*... *Fotre* chambre est prête: j'y ai mis des fleurs qui ne valent pas nos roses d'Alsace, mais qui ont quand même un merveilleux parfum ! *Fenez*...

Pendant qu'elle les entraînait dans la maison, l'homme chauve dit à « son complice » en soutane:

— J’espère que tu vas nous offrir un whisky bien tassé pour fêter ça ?

Le whisky de bienvenue fut bu avant le repas qui avait été préparé avec soin par sœur Gertrud. Un repas succulent où les mets d’Afrique, rappelant ceux déjà goûtés au dîner parisien du *Baobab*, semblèrent avoir une tout autre saveur parce qu’ils étaient servis sur le continent noir. Peut-être aussi y trouvait-on le doigté culinaire de sœur Gertrud qui, comme toute Alsacienne de bonne souche, mettait son point d’honneur à faire de l’excellente cuisine.

Le repas avait été pris sous la véranda prolongeant la façade intérieure de la maison qui donnait sur le jardin. Un jardin ? Plutôt un fouillis inextricable de plantes où dominaient les fougères géantes. La soirée s’annonçait d’une douceur inconnue en Europe. La conversation ne commença réellement à s’animer qu’au moment où sœur Gertrud se retira dans la cuisine après avoir servi un café égal à la qualité du repas.

Yolande avait ressenti une certaine gêne pendant le dîner: aussi bien l’évêque que le chasseur de fauves n’avaient pas cessé de l’observer, le premier avec une bienveillance souriante, le second avec une méfiance réservée. Décidément, le regard de cet Henri Boutières avait quelque chose de démoniaque...

Maintenant que vous vous êtes tous deux restaurés après la fatigue de l’avion, commença le prélat, je pense que nous devrions profiter de cette première soirée pour régler différentes questions... D’abord seriez-vous d’accord pour que nous fixions à samedi en huit le jour de votre mariage religieux ? Cela nous donnerait exactement les délais pour la publication des bans. Ça m’arrangerait aussi: dès le lendemain je dois partir pour une longue tournée de confirmations dans tout le Sud, entre *Mogaye* et *Bengasàu*.

— Votre date sera la nôtre, répondit Jacques. À moins que Yolande n’ait une objection à faire ?

— Je n’en vois qu’une, monseigneur: comment devrai-je être habillée pour cette cérémonie ?

— Mais en blanc, chère petite répondit l’évêque sans la moindre hésitation. Avec la robe et le voile de la mariée classique... Ce n’est pas parce que vous avez commis une faute grave en vivant maritalement tous les deux avant d’être unis par le Sacrement du Mariage, que vous devez l’étaler au grand jour ! Auriez-vous oublié ces paroles de l’Évangile: « *Malheur à celui par qui le scandale arrive !* » Et c’en serait un, irréparable à Bangui, si vous ne portiez pas ce jour-là les atours de la pureté qui est quand même restée\* dans votre cœur... Dites-vous bien que ce mariage va être un événement. Ce n’est pas tous les jours que l’un de nos chers Noirs, convertis épouse une femme catholique de race blanche ! C’est même très rare: depuis près d’un demi-siècle que je suis ici, je n’ai jamais eu la joie, encore, de bénir une telle union... Oui, je dis bien: la joie ! Pour toutes nos populations de l’Oubangui, ce mariage va prendre l’aspect d’un symbole: ne sera-t-il pas la preuve éclatante que notre religion ne fait aucune discrimination raciale et cherche même à encourager ces mariages, qui ne peuvent que contribuer au rapprochement des peuples ?

« Il y aura beaucoup de monde à la cathédrale ! Et vous pouvez compter sur moi pour que la cérémonie ait tout l’éclat désirable. Non seulement j’ai l’intention d’y convier les Autorités, mais je veux qu’il y ait une foule noire immense sur la place quand vous sortirez du sanctuaire au bras de votre époux. D’ailleurs je suis certain qu’Henri — tout mécréant qu’il soit — partage mon avis. Comme moi, il connaît suffisamment ce coin d’Afrique pour prévoir les heureuses répercussions que pourra déclencher un tel événement. Qu’en penses-tu ?

L’homme chauve, qui semblait être très absorbé par la lente dégustation d’une gorgée de whisky, ne répondit pas tout de suite.

— Tu te tais ? insista l’évêque.

— Que veux-tu que je dise ? Si ces deux-là — il désigna Yolande et Jacques — se plaisent au point de s’épouser, c’est parfait ! Mais ce n’est, pas suffisant pour que tout le monde à Bangui se montre enchanté d’un tel mariage ! Du côté des Noirs, je ne pense pas qu’il y aura trop de difficultés: ça devrait même-plutôt les flatter qu’une aussi belle fille devienne la femme de l’un des leurs ! Mais chez les Blancs — j’entends par là tous ceux qui représentent encore la France ici, c’est-à-dire les fonctionnaires, les militaires ou les colons — je crains qu’il en soit autrement... Enfin, nous verrons bien, puisque les dés sont jetés et que vous êtes déjà mariés aux yeux de la loi civile... Chère madame, ou plutôt chère Yolande... Vous me permettez de m’adresser à vous par votre prénom après que je vous ai demandé de m’appeler par le mien ?... Ma chère Yolande, puis-je vous poser une question, une seule ?

— Je vous en prie...

— Vous avez sans doute une famille en France ? Qu’a-t-elle dit de votre mariage ?

— Pour être franche, je ne lui ai pas demandé son avis. J'ai placé mes parents devant le fait accompli. J'ai préféré agir ainsi parce que j'ai pensé qu'ils ne comprendraient que beaucoup plus tard...

— Souhaitons qu'il en soit de même pour la colonie blanche de Bangui ! Mais ne lui demandons pas, comme le voudrait l'évêque, de se précipiter avec enthousiasme à la cérémonie de-samedi... Même si la majorité s'abstient, il y en aura bien quelques-uns qui viendront par curiosité. Ce sera à vous, Yolande, de faire peu à peu, ensuite, la conquête des abstentionnistes... De toute façon, en ce qui me concerne, vous pouvez être assurés de ma présence.

— Je n'aime pas beaucoup le ton et les réserves de cette réponse ! dit l'évêque. Les Blancs viendront vous féliciter comme les Noirs ! N'ayez aucune inquiétude ! Et puisque tu seras là, Henri, ne crois-tu pas que tu pourrais être le témoin de Jacques ? La présence d'un Blanc à ses côtés ce jour-là contribuerait certainement à calmer les irréductibles qui persistent à croire que notre race est tellement supérieure qu'elle déchoit si elle se mélange aux autres !

Boutières eut une courte hésitation avant de répondre:

— Soit ! Jacques, j'accepte d'être ton témoin... Pour une fois, l'évêque a raison. Je me demande d'ailleurs qui d'autre, parmi les Blancs d'ici, pourrait bien l'être. N'ai-je pas été celui qui t'a découvert dans ton village de la brousse ? Tu me dois bien cette marque de reconnaissance ! Et moi, il me faut continuer à te protéger, si c'était nécessaire... On ne sait jamais !

— Pour Yolande, poursuivit le prélat, ce serait préférable, au contraire, d'avoir un témoin noir. Qui pourrions-nous choisir ?

Il y eut un nouveau silence, rompu, cette fois, par Jacques qui dit doucement:

— Je connais un garçon qui serait sûrement très heureux de l'être: il était mon aîné au collège ici. Comme moi, il en est parti pour la France d'où il est revenu l'année dernière après avoir terminé ses études de médecine.

— Tu veux parler de Kalidou Hamady ?

— Lui-même...

— C'est une excellente idée, reconnut l'évêque. Depuis un an qu'il est de retour, Kalidou a déjà réussi à se constituer une importante clientèle. C'est un garçon qui ira loin: son cabinet médical est fréquenté aussi bien par les Blancs que par les Noirs. Comme témoin pour Yolande, on ne peut trouver mieux... Maintenant, mes chers enfants, peut-on savoir quels sont vos projets d'avenir ? Si je vous pose cette question dès ce soir, c'est parce qu'Henri et moi pourrions peut-être vous aider à les réaliser, le cas échéant... Vous devez aussi compter sur notre entière discrétion.

— Le rêve, commença Jacques, serait évidemment que Yolande et moi nous ouvrions ici à Bangui un cabinet d'avocat où nous nous épaulerions réciproquement.

— Ce serait le rêve, en effet... D'autant plus que la profession n'est pas encore trop encombrée en Oubangui ! Seulement je me demande, mon petit Jacques, s'il ne serait pas préférable pour toi et pour Yolande de voyager d'abord à travers le pays avant de t'installer dans la capitale. N'oublie pas que tu nous as quittés depuis déjà six années ! C'est plus qu'il n'en fallait pour qu'une très grande évolution se soit produite... Que nous le voulions ou non, l'Oubangui-Chari, comme d'ailleurs tous ses voisins d'Afrique, court à une vitesse déconcertante vers une indépendance qui ne saurait tarder et que la France ne pourra plus lui refuser... Un garçon comme toi sera bientôt appelé à jouer un rôle important au moment où se fera la transition nécessaire. Je te vois beaucoup plus dans la peau de l'homme politique que sous la robe de l'avocat. Il faut donc que tu connaisses ton pays tel qu'il est aujourd'hui et surtout que tu l' observes avec un regard neuf: disons même avec une optique nouvelle qui ne doit être ni complètement européenne, ni strictement noire. Tu dois avoir une vision très large des êtres et surtout des événements qui vont les régir.

« L'Oubangui-Chari est un carrefour naturel où le seuil, séparant les cuvettes du Congo et du Tchad, est au centre même de toute l'Afrique noire. Ce devrait normalement être d'ici que naîtra le grand courant d'indépendance qui déferlera ensuite à une vitesse vertigineuse sur l'ensemble du continent. Et puisque nous sommes à l'avant de tout, il nous faudra de véritables chefs, nés sur ce sol. Toi et quelques-uns de tes camarades, comme Kalidou Hamady, qui avez fait de solides études, serez seuls capables de remplir ce rôle... Yolande peut et doit être pour toi la plus sûre des collaboratrices. Je ne me l'imagine pas non plus exerçant ici la profession d'avocat ! Tu sais aussi bien que moi que la justice en pays noir est d'une simplicité déconcertante et toujours trop expéditive pour que les gens puissent éprouver le besoin de s'encombrer des conseils d'un avocat !

« En résumé, vous pouvez tous deux vous tailler votre place sous ce soleil d'Afrique à condition que vous vous adaptiez rapidement aux nouvelles conditions de vie. À moins que vous n'ayez pris la décision, avant votre départ de France, de n'accomplir dans ce retour en terre africaine qu'un voyage de noces destiné à faire connaître à Yolande le pays où est né son mari ?

— Jacques et moi, répondit avec fermeté Yolande, n'avons aucune envie de revenir en France où toutes les professions sont encombrées et où, bien que l'on prétende que ce soit le pays de la liberté, les gens ne sont peut-être pas encore prêts à admettre notre union. Ils ne doivent pas tellement se différencier de cette colonie blanche de Bangui à l'égard de laquelle Henri a très bien fait de nous mettre en garde.

— Ma chère Yolande, affirma ce dernier, je vous garantis que les Blancs d'ici se montreront toujours moins accessibles à vos conceptions de vie que ceux qui n'ont jamais quitté la métropole ! Là-bas, un couple tel que le vôtre peut, tout au plus, exciter la curiosité ou soulever l'ironie. Ici, il risque de déchaîner la haine... Croyez bien que je regrette d'avoir à vous dire ces vérités dès le premier soir, mais je pense que si l'homme averti en vaut deux, ce doit être encore plus vrai pour la femme dont la sensibilité est toujours en éveil... Ce que vient de dire l'évêque est exact: l'Oubangui-Chari a beaucoup changé... Ceci n'est, après tout, que la rançon de la civilisation que nous croyons lui avoir apportée depuis la grande époque de la conquête.

« Il faudra qu'un jour ou l'autre les Blancs paient le talion pour le missionnaire, pour l'instituteur, pour le commis des postes qu'ils ont imposés... L'évêque, lui, est optimiste et prétend que tout se passera très bien le jour où l'on nous jugera indésirables ! Moi, je ne suis pas de son avis... L'ai-je d'ailleurs jamais été ? Quand nous ferons nos valises, si on nous en laisse le temps, nous nous apercevrons que nous n'avons été que des imbéciles ! Il fallait maintenir à n'importe quel prix l'état de conquête et ne pas permettre à un sauvage de la brousse de coller un timbre sur une enveloppe, d'apprendre mie langue universelle qui lui permet de nous critiquer devant d'autres nations blanches jalouses de nos réussites coloniales et surtout de pouvoir imaginer qu'il existe un Dieu qui a dit un jour « *Aimez-vous les uns, les autres* » ou même « *Tous les hommes sont frères* » !

— Tu blasphèmes, Henri !

— Évêque, je raisonne... En matière de colonisation, ton christianisme offre quelques avantages au début, je le reconnais... Il facilite les premiers contacts... Mais c'est plus tard que les choses se gâtent ! La suite sera grave... Nous en reparlerons quand le moment de la grande explication finale entre le monde blanc et le monde noir viendra ! Dans chaque région d'Afrique il y aura le même abcès qu'aux États-Unis et un abcès, il faut que ça crève ! Ce jour-là, « monseigneur », je ne donnerai pas cher de ta peau ni de la mienne, si nous sommes encore là ! -

Il s'adressait maintenant à Yolande:

— Oui, je suis pessimiste... très pessimiste ! J'estime que c'est mon devoir de l'avouer à une jeune femme française, comme vous, qui a décidé de lier son sort et sa vie à un homme d'ici... Peut-être suis-je dans l'erreur si je ne crois pas, comme l'évêque, que des unions telles que la vôtre sont nécessaires pour apaiser des rancœurs millénaires et aplanir les obstacles qui se dressent perpétuellement entre les deux races. Vous seule, madame, pourrez juger et voir où se trouve la vérité quand vous vous serez promenée dans cette ville et, plus encore, lorsque vous connaîtrez la brousse comme vous le conseille judicieusement l'évêque. Mais si vous voulez bien vous en rapporter à ma vieille expérience, vous vous apercevrez — comme tous ceux qui ont cru découvrir l'Afrique noire en quelques semaines ou en quelques mois — que ce n'est pas trop de toute une vie pour en connaître la véritable physionomie ! Aucun continent n'est plus trompeur: quand on croit sincèrement que - toutes les difficultés de climat, de végétation de faune sont résolues, le problème ne fait que commencer car il en reste toujours une, redoutable et pratiquement insaisissable: la race noire elle-même !

L'évêque intervint:

— Pour peu que vous continuiez à l'écouter, ma chère enfant, vous renonceriez à vos projets matrimoniaux et vous reprendriez le prochain avion pour Paris ! Et je ne le veux pas ! Henri, tu n'as pas le droit de parler ainsi devant ces deux jeunes qui s'aiment... Et l'amour, qu'est-ce que tu en fais dans tous tes savants raisonnements ? Tu crois aussi que ça n'existe pas ?

— Ça existe... heureusement ! Il n'y a même que lui qui puisse arranger les choses... Aussi je lève ce dernier verre à vos amours que je souhaite très belles !

— J'aime mieux cela ! conclut l'évêque. Maintenant, j'ai l'impression que nous en avons assez dit pour ce soir. Ces jeunes gens ont besoin de repos... À partir de demain, mon petit Jacques, tu auras tout le loisir de déceler

toi-même ce qui a changé dans ton pays natal et de découvrir ce qui va et ce qui ne va pas depuis que tu l'as quitté. Quant à vous, ma chère Yolande, vous ferez connaissance avec une Afrique assez différente, je le reconnais, de celle qu'Henri et moi avons connue quand nous y avons débarqué, il y a déjà plus d'un quart de siècle ! Comme vous, mon enfant, nous étions alors empoignés par la même fièvre d'améliorer le sort de ses habitants. Et peut-être, dans notre zèle de néophytes, avons-nous commis quelques erreurs... Mais dites-vous bien que la seule différence essentielle entre les deux époques est que, aujourd'hui, il n'est plus question de défricher ! Les grandes voies spirituelles ou géographiques sont tracées... Il n'y a plus qu'à les utiliser pour construire le pays de demain. Bonsoir, mes enfants... Dieu bénira cette première nuit que vous passez sur le sol d'Afrique dans une maison où il est chez lui.

\*

La promenade que Yolande et Jacques firent seuls, en fin de matinée, le lendemain, en ville, leur permit de se rendre compte que les paroles restrictives de Boutières n'étaient pas dénuées de fondement. Certes, à Bangui, la population noire constituait l'immense majorité et, avec elle, il semblait qu'il n'y eût pas de problèmes: à chaque fois qu'un Noir croisait le couple de la femme blonde et de celui qui la tenait tendrement par le bras, un large sourire éclairait le visage du passant. Mais il n'en était pas de même lorsqu'ils rencontraient un Blanc, ou surtout une femme blanche. L'homme blanc regardait le couple avec une réelle expression de mépris ou préférait détourner la tête comme si la vision, de ces amoureux était répugnante. La femme blanche, elle, ne cachait pas son sentiment de totale réprobation et, pour peu qu'elle fût accompagnée d'une amie, elle n'hésitait pas à faire à haute voix des remarques désobligeantes.

Jacques conservait une complète sérénité et paraissait ne rien remarquer, mais le visage de sa compagne était crispé. Elle se sentait envahie par un sentiment où tout se mêlait: la révolte contre une telle preuve de sottise de ceux de sa race, l'impuissance où elle se trouvait de répondre, l'inquiétude aussi pour l'avenir... Le chasseur de fauves n'avait pas tort: la haine était toute proche, commençant déjà à saper son bonheur de femme avant même qu'il ne fût solidement étayé. Elle en arriva presque à souhaiter que cette première promenade s'écourtât et à regretter celles qu'elle avait faites dans la campagne d'Île-de-France en compagnie de celui qui n'était encore, à cette époque, qu'un timide soupirant récitant des poèmes... Brusquement, elle ressentit une nostalgie de Paris et de ce Quartier Latin où personne ne s'étonnait plus de rien et où la jeunesse avait le droit d'aimer comme elle le voulait.

Aussi fut-ce presque avec une impression de soulagement qu'elle entendit son compagnon lui demander:

— Chérie, m'en voudrais-tu si j'allais seul rendre une première visite à mon plus grand ami d'enfance, ce Kalidou Hamady, le médecin dont nous parlions hier soir avec Mgr Thibaut et qui a fait comme moi, ses études en France ? Je voudrais lui demander tout de suite s'il accepte d'être ton témoin pour notre mariage religieux, mais cela manquerait de discrétion de le faire en ta présence. Il ne sait certainement pas non plus que je suis revenu en Oubangui et je voudrais lui faire la double surprise: d'abord de me revoir, ensuite de te présenter à lui. Je suis certain qu'il te plaira: c'est un garçon de valeur, doublé d'un très « chic type »... Ce matin, je me suis renseigné: son cabinet de consultation est dans cette rue...

— Va voir ton ami, Jacques ! Et surtout con-serve-le ! Je commence à craindre que nous ne rencontrions pas ici tellement de gens qui se donneront la peine de comprendre notre union !

— Ne sois pas pessimiste dès le lendemain de ton arrivée ! L'Afrique et toi êtes faites pour vous entendre, mais les alliances durables ne se scellent pas en un jour. Pourquoi ne profiterais-tu pas de mon absence d'une heure ou deux pour continuer, seule, cette première promenade dans Bangui ?

— Tu as raison. Quand nous nous retrouverons chez monseigneur, je pourrai te confier quelques impressions très personnelles...

Elle le regarda s'éloigner en se demandant s'il n'avait pas prétexté la visite chez son ami uniquement pour mettre fin au supplice des regards hostiles des Blancs ? Mais très vite, elle chassa cette pensée absurde, sachant que Jacques — toujours un peu poète et toujours trop distrait ne s'était aperçu de rien ! Pour lui cette promenade, en compagnie de son épouse blanche dans la capitale de son pays, était certainement la plus belle et la plus exaltante qu'il eût faite jusqu'à ce jour.

Elle alla au hasard de la ville en se rendant compte que Bangui n'était encore qu'une très grosse bourgade, malgré quelques monuments ou bâtiments assez prétentieux dont les Blancs étaient d'ailleurs les responsables. Plus sa promenade s'allongeait, plus elle se sentait envahie par une sorte de malaise moral. D'une façon encore

très confuse, elle commençait à deviner que ces Européens, qui vivaient depuis des années à la colonie, avaient le plus grand tort de juger le monde noir d'après leur entourage immédiat: serviteurs, boys, cuisiniers. Ces individus n'étaient noirs que par la couleur et avaient perdu la véritable mentalité de leur race. Ce n'étaient plus que des déracinés dans leur propre pays.

Pour pouvoir comprendre et estimer l'authentique indigène, il fallait vivre avec les gens de la brousse, plus près de la nature, donc plus vrais. L'évêque l'avait bien dit: il était indispensable que, avant de créer avec son épouse — grâce à leurs connaissances toutes fraîches — quelque chose de durable dans ce pays encore tellement neuf pour le progrès, elle le parcourût en compagnie de Jacques. La brousse était là, aux portes de Bangui, l'attendant, l'invitant...

Perdue dans ces réflexions, ce fut à peine si elle remarqua la terrasse relativement vaste d'un café, dont le store, baissé pour protéger les consommateurs, portait comme enseigne sur sa banderole *Café de Paris*. Une enseigne qui aurait presque pu prêter à sourire en pareil lieu, mais Yolande, en ce moment, n'avait aucune raison d'être particulièrement gaie. Elle fut arrachée à sa demi-torpeur soucieuse par la voix d'Henri Boutières qui était assis seul à une table de la terrasse et qui se leva en la voyant:

— Alors, jeune femme, que dites-vous de Bangui ?

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit:

— Oui, je sais: vous n'avez pas encore eu le temps de vous en faire une idée... Pourtant, vous semblez un peu triste... Y aurait-il quelque chose qui ne tournerait pas rond ? Auriez-vous déjà perdu Jacques ?

Cette dernière question avait été posée sur un ton qui frisait presque l'ironie. Après avoir rougi, la jeune femme répondit:

— Cela vous ferait sans doute plaisir ?

— Nullement ! Mais pourquoi cette attitude agressive ?

— J'ai l'impression qu'au fond cela vous déplaît de me voir l'épouse de Jacques et que vous êtes exactement de la même étoffe que tous ces Blancs que je viens de rencontrer: quand je suis seule, ils me font des sourires, mais dès qu'ils me voient avec mon mari noir, ils m'en veulent.

— Moi, je ne vous en veux pas... Je préfère vous observer en me demandant avec une certaine curiosité comment tout cela finira.

— Cela se terminera le mieux du monde par un grand mariage à la cathédrale ! Votre complice, l'évêque, vous l'a déjà prédit... Et si vous voulez savoir où se trouve Jacques, apprenez qu'il ne m'a abandonnée que très momentanément pour demander à Kalidou Hamady s'il consentirait à être mon témoin, avec cette même bonne grâce dont vous avez su faire preuve pour accepter d'être le sien.

— Je respecte toujours mes engagements...

— Même s'il vous en coûte ?

Il préféra éluder une réponse directe en demandant:

— Puis-je vous offrir quelque chose de rafraîchissant, ne serait-ce qu'un coca-cola ?

— Ils en ont ici aussi ?

— Nous nous civilisons... Et il n'y a pas de colonisation américaine sans coca-cola, sans chewing-gum ou sans ketchup: trois merveilles dont les Noirs raffolent ! Il est vrai que ce sont des enfants...

La clientèle du *Café de Paris* était exclusivement blanche. Yolande en fit la remarque à son interlocuteur qui répondit dans un sourire satisfait:

— Cet établissement est l'un des rares à Bangui où les Blancs peuvent se retrouver entre eux. Ici, nous sommes chez nous, sans hordes de nègres... C'est aussi le point de ralliement de tous ceux qui, comme moi, vivent dans la brousse pendant la plus grande partie de l'année.

— Puis-je savoir exactement ce que vous faites dans cette brousse ?

— Jacques ne vous l'a donc pas dit ?

— Il m'a laissé entendre que vous étiez chasseur de fauves.

— Et, selon vous, ce n'est pas une profession sérieuse ? À vrai dire, je ne suis pas exactement un chasseur mais plutôt un « protecteur » des fauves. Je suis responsable de la sauvegarde de la réserve de Zemongo, qui est

la plus à l'est de tout l'Oubangui et adossée à la frontière du Soudan. Si cela peut éclairer votre optique sur mon compte, disons que je suis un individu tenant à la fois du fonctionnaire, du garde-chasse et du gardien-chef d'un immense parc zoologique dans lequel les animaux seraient laissés en liberté... Le seul avantage que j'ai sur mes confrères de la métropole, qui protègent le gibier des forêts domaniales contre les braconniers, est que je suis mon maître absolu... Vous ne voulez pas vous asseoir ?

— Volontiers, mais je préférerais que ce fût à l'intérieur de ce café. Il y a trop de monde à la terrasse et sans doute trop d'oreilles indiscrètes.

— Vous n'avez pas tort: l'arrivée d'une Parisienne telle que vous dans notre colonie blanche est un trop grand événement pour passer inaperçue... Voyez comme toutes ces dames vous observent ! Pour le moment, elles semblent même disposées à vous faire des sourires, mais cela pourrait ne pas durer !

— Sans doute seraient-elles moins aimables à mon égard si elles apprenaient que j'ai un époux noir ?

— Elles le sauront très vite ! Bien que Bangui prétende être une capitale, elle n'a encore que l'âme d'une sous-préfecture où les potins — et surtout ceux qui sont malfaisants — se propagent avec une rapidité déconcertante... Aussi sera-t-il préférable pour vous, et pour lui, que Jacques pénètre le moins possible dans ce café, l'un des derniers bastions réservés à ceux de notre race.

— Et moi ?

— Vous ? Vous y êtes naturellement chez vous.

— Eh bien, sachez que c'est la première et la dernière fois où l'on m'y verra ! Vous ne voudriez tout de même pas que je fasse marcher le commerce d'un établissement où mon mari n'a pratiquement pas le droit d'accès ? Je croyais que ce genre d'interdit n'existait qu'aux États-Unis ?

— En principe, là-bas aussi, il est aboli... Seulement de la loi à la pratique, il y a un monde. Ou plutôt deux mondes: le Blanc et le Noir... Je pense qu'il faudra encore du temps, beaucoup de temps — même en Afrique ! — pour que tout cela se tasse, ou s'amalgame... Vous me comprenez ?

— Parfaitement ! Mais je peux vous affirmer que ce sera infiniment moins long que vous ne le croyez ! Ceci parce que des hommes de la trempe de Jacques n'admettront pas une seconde d'être traités en indésirables ou en parias dans le café le plus français de leur pays, après s'être sentis complètement chez eux en France pendant les six années de leurs études supérieures !

Le ton de la jeune femme s'était fait véhément. Boutières la regarda avec surprise, presque avec intérêt, avant de dire, conciliant:

— Allons dans la salle du fond: à cette heure-ci nous y serons seuls. Notre conversation, aussi passionnante soit-elle, ne regarde personne ! On pourrait presque croire que nous nous disputons, alors que nous ne faisons, après tout, qu'échanger quelques points de vue... Abandonnons cette terrasse à ses habitués qui aiment s'y pavaner.

Il l'entraîna presque de force.

La décoration de la salle rappelait celle de n'importe quel café de petite ville dans le sud-est de la France. Les murs, étayés par des colonnes de faux marbre à la teinte pistache, étaient décorés de fresques qui avaient la prétention d'évoquer les grandes époques de la conquête de l'Afrique équatoriale. On y voyait — comme personnages essentiels — des Blancs barbus, style 1905, affublés de casques coloniaux et observant à la jumelle des troupes de gazelles affolées qui s'enfuyaient dans la brousse. Sur d'autres panneaux, c'était l'élément « aquatique » qui dominait: des colons, tout aussi barbus et tout aussi casqués, étaient assis — dans une attitude conquérante et le doigt sur la détente du fusil — à l'avant de longues pirogues, dont tous les rameurs nus étaient noirs, qui remontaient un fleuve peuplé d'hippopotames et dont les rives fourmillaient de crocodiles à la mâchoire grand ouverte... Peinture de bazar qui rappela à Yolande ces vieilles affiches délavées, aux coloris trépassés, que l'on trouve encore en France dans quelques gares de province, et qui étaient destinées à exalter — pour des jeunes gens indécis — les beautés d'un service militaire accompli dans les troupes coloniales... Imagerie accompagnée de légendes lapidaires et enivrantes de ce genre: « *Vous qui aimez l'aventuré, n'hésitez pas: engagez-vous dans l'Infanterie de Marine.* »

Le patron du *Café de Paris* vint lui-même prendre la commande: geste indiquant que Boutières devait être un client de choix.

— Chère amie, dit ce dernier, j'ai le très grand plaisir de vous présenter M, Gaston !

Un personnage étonnant, ce « M. Gaston »... Il était né à Carpentras et son accent « pointé de soleil » prouvait qu'il était bien décidé à ne jamais l'oublier. De petites moustaches noires, cirées, relevées en crocs, et la barbiche de même teinte, taillée en pointe, lui donnaient une admirable ressemblance avec les héros les plus épiques d'Alphonse Daudet. Sa volubilité d'expression tenait du prodige:

— Enchanté de faire la connaissance de Madame qui est « un peu belle » ! Que prendra Madame ? Et M. Boutières ? Un pastis comme d'habitude ou une « tomate » ?

— Deux coca-cola feront nos délices ! trancha Boutières qui ajouta, dès que M. Gaston fut reparti, un peu déçu, vers son comptoir: C'est le plus Sociable des bonshommes... Entendez par là qu'il rend toutes sortes de services ! Il parvient à fournir rapidement à sa clientèle tout ce qu'elle lui demande: des femmes, de l'opium, des armés et même des petits boys noirs... Malheureusement, comme la majorité de ces pourvoyeurs de plaisirs, il n'est pas toujours très régulier ! Et, quand il a des ennuis — ce qui est fréquent — il n'hésite pas à faire l'indicateur de police. Son établissement est le meilleur centre de renseignements de la ville. Il lui arrive aussi d'être lâche... Mais ça, c'est une autre histoire qui ne vous regarde pas et qui n'offre aucun intérêt pour vous...

— Qui sait ? répondit la jeune femme avec un sourire assez étrange qui étonna le protecteur des fauves. J'ai en effet l'impression que, dans ce pays, il faut tabler sur tout et ne négliger personne ! Par exemple, si j'ai accepté de boire ce verre avec vous, c'est uniquement parce que j'ai quelques questions à vous poser...

— Je vous écoute.

— Donc votre principale occupation est fie défendre l'accès d'une réserve de fauves. Quel genre d'animaux s'y trouvent ?

— Tous ceux que l'Afrique a encore la chance de posséder: ceux que l'on prétend « sauvages » parce qu'ils ont pu, jusqu'à ce jour, échapper au joug de l'homme.

— Mais contre qui protégez-vous ces animaux ? Vous n'allez tout de même pas me dire que les braconniers, dont vous parliez tout à l'heure pour les forêts françaises, abondent dans la réserve de Zemongo ?

— Ils n'y sont pas nombreux, mais beaucoup plus dangereux que les fauves...

— Seraient-ce des Blancs ?

— Non. Quand un Blanc chasse dans ces contrées, il est rare qu'il le fasse seul et sans avoir soigneusement préparé son expédition. Généralement, c'est à moi que l'on s'adresse pour ces préparatifs. Je donne mon acceptation ou pas... Ce n'est qu'une question d'entente, ou de prix !

Si nous nous mettons d'accord, ce genre de chasse organisée se nomme un « safari ». Si, au contraire, j'ai estimé que cette chiasse ne devait pas avoir lieu et que le Blanc passe outre, il devient alors un vulgaire braconnier qui me trouve sur sa piste...

— Que se passe-t-il alors ?

— Tout peut se passer ! J'ai la chance de pouvoir tirer très vite et, en tout cas, beaucoup mieux que n'importe quel chasseur chevronné d'Europe ! Et puis la brousse est merveilleuse pour conserver son mystère et ses secrets...

— Et quand les braconniers sont des Noirs ?

— Pratiquement, ce sont toujours des Noirs. S'estimant ici chez eux — ce en quoi ils n'ont peut-être pas tort —, ils se croient tout permis. Ce sont eux qui constituent aujourd'hui le plus grand danger des réserves de chasse. Ils traquent les animaux sans répit et par tous les moyens, dont certains — s'ils nécessitent une réelle dose de courage — n'ont rien de la chasse et tout du massacre ! C'est en grande partie à cause d'eux que l'on a créé les réserves. Autrefois — je veux dire par cette expression: il y a un demi-siècle —, les chasseurs indigènes, mal armés, ne faisaient que des dégâts minimes dans la faune dont ils avaient une terreur panique. Mais depuis que des trafiquants leur ont vendu des quantités considérables d'armes à feu, ils s'en servent sous n'importe quel prétexte, à tort et à travers... Si l'on n'y avait pas mis le holà par une sage politique de conservation et des règlements draconiens, certaines espèces animales — que l'on ne trouve que sur le continent noir — auraient déjà disparu.

— Et il y a beaucoup de réserves de ce genre en Afrique ?

— Il en existe sur tout le continent: ce qui est très heureux ! Que ce soient les Français, les Anglais, les Belges ou les Portugais, tous ont compris que ces réserves étaient indispensables dans les territoires qu'ils contrôlaient respectivement. Pour vous donner une idée, uniquement en Oubangui, il y a — en plus de « ma » réserve de

Zemongo, qui est sans doute la moins accessible — celles de la Haute Kotto, de l'Ouandjia-Vakoga, de l'Aouk-Aoukalé, de Makounda et surtout l'immense « Parc National » qui a la forme d'un vaste quadrilatère dont les bornes sont les agglomérations de Miaméré, Bangoran, Doumdégué et Moussafoyo... Là existe ce que l'on appelle « une réserve intégrale ». Cela indique un territoire bien défini sur lequel il est formellement interdit de chasser et où aucune dérogation ne peut être accordée. Les animaux y vivent en complète tranquillité.

— Et dans chacune de ces réserves, on trouve un homme comme vous qui a la mission de faire respecter la loi de chasse ?

— Un et même plusieurs ! Vous ne vous figurez tout de même pas que, pendant que je suis ici à Bangui, la réserve dont j'ai la responsabilité est abandonnée au bon plaisir du premier venu ! J'ai fondé une équipe qui reste sur place en permanence.

— Une équipe de Blancs ?

— Moi, je n'ai que des Noirs. Il n'y a rien de plus efficace ni de plus féroce qu'un Noir à qui l'on donne la possibilité de châtier ceux de sa race ! Votre père — qui était, paraît-il, d'après ce que m'a expliqué l'évêque avant votre arrivée, colonel au Gabon — ne vous a donc jamais parlé des adjudants noirs utilisés dans l'armée française ? C'étaient d'extraordinaires sous-officiers, mais des terreurs !

— Je ne crois pas qu'un Noir soit capable de méchanceté.

— Ne vous y fiez pas trop ! Tous les Noirs ne sont pas comme Jacques qui a les qualités que nous nous sommes efforcés de lui inculquer. Si je ne craignais de vous faire sourire, je dirais que votre mari est un Noir-Blanc, ce qui se traduit par un Noir qui a été initié aux grands problèmes essentiels de la vie par les Blancs.

— Quand vous dites « nous nous sommes efforcés », vous voulez parler de Mgr Thibaut et de vous ?

— N'oublions pas non plus sœur Gertrud, cette étonnante fille d'Alsace qui a guidé ses premiers pas et qui lui a enseigné tout ce qu'une mère attentive peut apprendre à son fils. L'évêque, lui, a bien joué son rôle de père adoptif et moi je n'ai été que « l'oncle de la brousse » qui revient périodiquement pour voir si l'éducation de son filleul progresse. Jacques est l'excellent fruit du travail d'un trio. C'est pour cela que vous l'avez apprécié ! Puis-je vous poser une question indiscreète: quand vous étiez au Quartier Latin, avez-vous fréquenté d'autres Noirs que Jacques ?

— Non. Je n'en ai côtoyé indirectement quelques-uns qu'après que j'eus connu Jacques et, à cause de lui : c'étaient ses camarades.

— Quelle impression vous ont-ils faite ?

— C'étaient des amis très sûrs.

— Parce que vous viviez avec l'un d'eux ! Avouez quand même qu'aucun de ces Noirs exilés en métropole ne vous a paru comparable, à Jacques.

— Je le reconnais... D'abord, lui seul était poète...

— C'est même une qualité qu'aucun de nous trois n'a jamais pu lui donner: on naît poète... Mais justement, cette différence essentielle, que vous avez ressentie entre lui et ceux de sa race, prend des proportions beaucoup plus grandes en Afrique. Il y a un monde entre un Jacques — docteur en droit façonné par des études classiques dans une faculté française — et ceux de son âge qui n'ont pas quitté le sol d'Afrique. Croyez-moi: les plus amères désillusions, ce n'est pas vous qui les connaîtrez ici, mais lui ! Ce matin, -pendant cette première promenade dans Bangui ; où tous deux vous avez pu mesurer une certaine ; hostilité des passants envers votre couple, il a ; dû souffrir infiniment plus que vous ! La preuve en est qu'il a brusquement éprouvé le besoin d'aller rendre visite à l'un de ses camarades qui, comme lui, a été faire ses études en France. : Chez ce Kalidou Hamady, qui a connu les mêmes déceptions que lui à son retour, il a dû se sentir en terrain ami: il était normal que le jeune avocat retrouvât le jeune médecin, sorti, comme lui du même moule latin.

— Mais alors, Jacques va être très isolé dans son propre pays ?

— Je ne le pense pas, puisque vous serez auprès de lui. Le fait que vous ayez tenu à l'accompagner semble prouver que vous n'avez pas l'intention de vous dérober à votre mission d'épouse.

— Je l'aiderai de toutes mes forces !

— Je veux bien vous croire, mais j'avoue que vous m'étonnez ! Qu'une Blanche, aussi belle et aussi intelligente, ait accepté délibérément de tout sacrifier — y compris le respect de sa race — pour enchaîner son

existence à celle d'un Noir de l'Oubangui, cela dépasse l'entendement !

— C'est normal au contraire: ne venez-vous pas de dire que Jacques était un être d'exception, grâce aux « vertus » que votre « trio » lui avait insufflées ? Mais sachez qu'il possède, en plus de ses dons poétiques, une qualité essentielle à mes yeux: il est honnête... D'une honnêteté très supérieure à celle de tous les Blancs que j'ai trouvés sur ma route jusqu'à ce jour.

— En somme, vous l'aimez ?

— S'il en était autrement, je ne serais pas ici...

— Alors buvons ce coca-cola à vos amours en souhaitant qu'elles soient toujours durables ! Et changeons de conversation !

— Pas du tout ! Je tiens, au contraire, à ce que nous parlions de Jacques... Hier soir, vous m'avez fait comprendre que, c'était vous qui l'aviez découvert dans son village natal de la brousse alors qu'il avait un an. Est-ce exact ?

— Pourquoi mentir sur un point de sa vie que vous auriez connu un jour ou l'autre ?

L'homme se tut brusquement comme s'il hésitait à poursuivre. Elle le regardait avec intensité. Ses yeux de femme anxieuse semblaient dire: « Je vous supplie de me raconter comment vous avez découvert celui dont j'ai fait mon époux ! » Il dit alors avec une réelle gentillesse:

— Vraiment, vous tenez à connaître tous les détails ?

— Il le faut pour notre bonheur futur ! murmura-t-elle dans un souffle.

Pendant un instant encore, il hésita, puis il finit par raconter d'une voix presque monocorde:

— Au fond, ce fut très simple... Je vous ai expliqué ce qu'était mon métier. Un jour où je revenais de ma réserve de Zemongo pour me rendre ici à Bangui, comme chaque année à la même époque, dans le but d'y faire mon rapport annuel et de reprendre contact pendant quelques jours avec une civilisation toute relative — celle que vous voyez aujourd'hui, mais infiniment moins développée... Même ce *Café de Paris* n'existait pas alors —, j'arrivai à un village situé à quatre cents kilomètres de Yalinga, la dernière ville de quelque importance existant à l'est de l'Oubangui.

« Ce village, nommé Manjo, était fait — comme toutes les agglomérations perdues dans la brousse de ces régions — d'une trentaine de cases cylindriques en argile, à toit conique de paille. À l'époque, qui remonte exactement à un quart de siècle, nous n'avions ni jeeps ni véhicules automobiles. Les très rares camions utilisés alors en Oubangul ne s'aventuraient jamais au-delà de Yalinga où prend encore fin aujourd'hui la route de 772 kilomètres qui relie Bangui à Yalinga, en passant par Damara, Fort-Sibut, Trimari, Bambari, Bakala et Bria: route qui était considérée, à tort ou à raison, comme étant « carrossable »... Mais après Yalinga, c'était la brousse intégrale que l'on devait traverser sur des pistes qui n'étaient guère franchissables qu'à pied. Il n'était pas question non plus d'utiliser le cheval qui n'aurait pas résisté. La plus grande difficulté de ce parcours, avant d'atteindre la réserve de Zemongo, est le franchissement de trois rivières importantes, infestées de crocodiles: le Kobou, le Mbari et le Vovodo.

« Manjo est placé à égale distance entre le Mbari et le Vovodo. Même aujourd'hui, à chaque fois que j'y passe en jeep pour rejoindre ma réserve, je ne puis m'empêcher de repenser à la vision que j'eus de ce village, voici vingt-cinq ans... En plein centre de la place déserte, entourée des cases qui étaient toutes en flammes, un bébé — qui pouvait avoir un an — hurlait de terreur, assis sur le sol et me tendant désespérément ses petits bras... Qu'auriez-vous fait à ma place, sinon le prendre dans les vôtres pour essayer de le consoler ?

« Cet innocent semblait être le seul personnage encore vivant à Manjo, dont les corps de beaucoup d'habitants massacrés, gisaient un peu partout, affreusement mutilés. Un rapide examen de ces mutilations me fit comprendre que les Pygmées venaient de passer par là et ne devaient sans doute pas être encore très loin...

— Les Pygmées ? répéta Yolande étonnée. Mais je croyais que c'étaient de tout petits hommes inoffensifs, vivant de fruits au fond de forêts dont ils ne sortaient jamais ?

— Les Pygmées sont petits en effet, ayant en moyenne 1 mètre 55, mais s'ils sont trapus, ils sont aussi très forts et très cruels. On peut les considérer aujourd'hui encore comme étant les plus arriérés de tous les indigènes vivant au centre de l'Afrique. Au contraire, les habitants d'un village comme Manjo sont paisibles, presque tous d'origine Bantou avec quelques métissages de Mossi. Les Bantous, eux, sont d'une taille normale, mais quand même moins grands que leurs voisins de l'Est: les Soudanais. Ce sont des semi-nomades, qui

établissent leurs villages près des rivières. Une année, ils plantent du manioc, une autre est réservée à l'igname ou au taro, mais comme le sol est vite épuisé, ils s'en vont habiter ailleurs.

« Tous les champs cultivés, entourant Manjo, étaient également en feu: les Pygmées avaient incendié la future récolte, apportant, en même temps que la mort, la ruine totale.

« J'étais armé — comme il faut toujours l'être, même de nos jours — pour traverser ces régions. Mon escorte, composée de quatre Noirs que je tenais bien en main parce que je les avais formés depuis des années à Zemongo, était également armée.

« Dans mes bras, l'enfant noir avait cessé de pleurer et me regardait avec une intense curiosité: c'était certainement la première fois de sa vie qu'il voyait un visage blanc ! Ses yeux, dont l'expression reflétait encore la terreur, tournaient sans cesse comme de grosses billes. Je ne sais, chère amie, si vous avez déjà eu le loisir d'observer des bébés nègres ? Ce sont les plus fascinants du monde... On leur donnerait tout !

« Je confiai l'enfant à l'un de mes hommes et j'entrepris, avec les trois autres, une fouille méthodique de ce qui restait du village pour voir s'il s'y trouvait encore des êtres vivants et surtout pour me rendre compte si les Pygmées ne se terraient pas aux alentours avec l'intention de revenir. Bien entendu, pour cette inspection, nous n'avons fait notre ronde qu'avec une extrême prudence, une balle engagée dans le canon de chaque arme. Très vite je compris que les assaillants avaient définitivement fui. Même s'il en était resté quelques-uns, la seule vue d'un Blanc les aurait mis en déroute. À cette époque, plus que maintenant, les Pygmées avaient la terreur des Blancs et de leurs armes « qui crachaient le feu » pour rétablir l'ordre ou imposer la justice.

« Par contre, j'acquis également la certitude que le massacre avait été total. Il n'y avait aucun blessé, uniquement des morts, à l'exception du bébé qui avait échappé à la tuerie. Pendant des années, je me suis demandé comment un tel miracle avait pu avoir lieu. Et j'ai pensé que ce nouveau Moïse, sauvé du désastre, devait être appelé aux plus hautes destinées... L'évêque a eu la même pensée. C'est pourquoi il l'a fait élever en lui donnant toutes les possibilités de devenir un jour conducteur d'hommes, capable de guider ceux de sa race. Je pense qu'il n'a pas trop mal réussi puisque ce bébé est devenu Jacques. Voilà, madame, dans quelles conditions le hasard — ou le destin — a voulu que je sois le premier Blanc à faire la connaissance de celui qui est déjà votre époux selon le code civil... Évidemment, ce jour-là, sur la place du village dévasté, je reconnais qu'il ne m'est pas venu une seconde à l'idée que ce négrillon nous ramènerait un jour sa femme de France !

« Alors que j'étais fermement convaincu qu'il n'y avait plus d'autres êtres en vie dans Manjo, l'un de mes hommes revint en traînant, plus qu'il ne le poussait, un vieillard dont les cheveux crépés blancs, la peau affreusement ridée et la bouche édentée indiquaient déjà un âge très avancé. Couvert de terre comme s'il s'y était roulé, à peu de chose près nu lui aussi, l'homme ne se jeta pas à mes pieds selon l'habitude des indigènes de nos régions qui implorant la justice des Blancs. Au contraire, il resta dressé, très digne, me regardant presque avec une expression de défi. Je dois l'avouer: ce Noir avait grande allure. Dès qu'il ouvrit la bouche, je compris, à son dialecte, que je n'avais pas en face de moi un Bantou, mais un Mossi, l'un de ces Africains qui se prétendent de la race des Seigneurs et qui savent l'être. Ses premiers mots furent, pendant qu'il étendait les bras vers les ruines fumantes:

« — Nos Dieux nous ont abandonnés, les Esprits s'en sont allés, notre terre est maudite.

« — Les Blancs, eux, ne t'ont pas abandonné puisque je suis là... Nous l'aiderons à redonner la vie à ta terre.

« Le vieillard caressa de ses longs doigts décharnés le crâne de l'enfant dans un geste qui évoquait une sorte de bénédiction et j'appris que le bébé, l'un de ses petits-enfants, était maintenant son unique descendant vivant. Il me confirma aussi que c'étaient bien les Pygmées qui avaient attaqué Manjo par représailles pour se venger de quelques jeunes gens du village qui s'étaient aventurés trois mois plus tôt pour chasser — et ceci malgré la défense formelle du chef du village — dans la forêt qui était leur royaume et dont ils s'estimaient, les seuls propriétaires.

« L'attaque s'était produite avant le lever du jour, alors que tout le monde était endormi, à l'exception de lui, l'ancêtre, qui ne se reposait jamais la nuit et qui se promenait autour des cases pour tromper son insomnie. C'était aussi une manière de veiller sur le sommeil de ses descendants. Mais la ruée des Pygmées avait été si subite qu'il n'avait pas pu donner un cri d'alarme et avait dû lui-même se réfugier à l'extérieur du village en s'allongeant derrière un remblai de terre où les assaillants n'avaient pas deviné sa présence. C'était ce qui l'avait sauvé. Il pensait que quelques habitants de Manjo avaient peut-être réussi à s'enfuir dans la brousse, mais il n'en était pas certain: connaissant la cruauté des Pygmées, il y avait tout lieu de craindre que tous les dormeurs

eussent été massacrés dans les cases.

« Accompagné par lui, j'allai de case en case où les visions d'horreur furent hallucinantes. Le vieillard ne s'était pas trompé: les corps mutilés étaient déjà à demi calcinés par l'incendie. Tous avaient été tués: hommes, femmes, enfants, à l'exception du bébé.

« Devant l'une des cases, dont les débris prouvaient qu'elle avait dû être sensiblement plus importante que les autres, le vieil homme se baissa vers le sol pour ramasser une poignée de terre qu'il répandit sur sa tête. C'était signe de deuil. Longtemps il resta, le regard fixé vers la case, en marmonnant des sons gutturaux et des onomatopées incompréhensibles pour moi: ce n'était pas un dialecte, mais des imprécations que seuls connaissent les initiés ou les sorciers. Puis il me dit, en dialecte cette fois:

« — C'était la demeure de mon fils, le grand Kadiou qui était le chef du village: il m'avait succédé à cet honneur depuis que je m'étais senti trop âgé. Mais, en bon fils obéissant, il ne cessait de me consulter pour toutes les décisions importantes à prendre. Et je me suis toujours efforcé de lui donner des conseils de sagesse et de modération. Kadiou était un grand Chef ! Il était courageux, juste, respecté... Il vivait dans cette case avec ses deux épouses et ses quatre fils: Mamadou, l'aîné qui lui aurait succédé un jour et Samba, le deuxième, qui étaient fils de la première épouse. Le troisième et le quatrième, Demba et Yero, étaient les fils de la deuxième épouse. Voyez: tous sont morts, sauf Yero, le plus jeune auquel je viens d'apporter la protection des ancêtres... Maintenant ce sera lui, Yero, qui deviendra plus tard le Chef,

« Je regardai à nouveau le bébé, toujours dans les bras de l'un de mes hommes et dont les yeux n'avaient nul besoin de voir ce qu'il y avait sous les débris de la case: les six corps enchevêtrés du chef mort, de ses deux épouses et de ses trois aînés — le plus âgé ne devant pas avoir plus de sept ou huit ans — formaient un véritable charnier.

« Perdu dans la contemplation de cette vision d'horreur, qui, hélas, se renouvelait encore trop souvent dans ces régions parce que nous, les Blancs, nous n'étions pas encore parvenus — malgré nos lois de civilisation imposées par la force — à apporter la véritable paix entre les tribus et entre les races, je compris soudainement que, dans l'intelligence du Noir, un acte de force, comprend toujours un sens moral.

« Alors où était le vrai, où était le juste ? Était-ce dans des croyances que nous réprouvions ou dans notre volonté de conquérants qui révoltait les fibres les plus intimes ? Devant cette perpétuelle contradiction, Pygmées cruels, Bantous paisibles, Mossis exaspérés finissaient par s'abandonner à leurs plus bas instincts... Brusquement, tout s'écroulait autour d'eux en même temps que, moitié par force, moitié par persuasion, nous les entraîniions dans notre course à la conquête de la matière, jusque dans ces grands travaux auxquels nos sociétés occidentales ne sont parvenues à s'adapter elles-mêmes qu'après des siècles traversés par des convulsions, des crises et d'innombrables guerres !

« Le pitoyable résultat était là devant moi, matérialisé par la double présence d'un vieillard hébété et d'un bébé terrorisé. La seule décision immédiate à prendre était de ne pas abandonner ces deux êtres, sinon la vie disparaîtrait à jamais de ce coin de brousse où, grâce à l'entêtement de quelques pauvres paysans d'Afrique, elle avait germé.

« Je fis partir immédiatement deux de mes hommes pour Yalinga avec la mission d'informer du massacre les forces de gendarmerie française cantonnées presque en permanence dans cette ville. Il était indispensable que cette police franchît le plus rapidement possible les deux cents kilomètres de brousse nous séparant d'elle, pour se montrer sur le lieu même de l'horreur. Ce ne serait qu'à ce prix que la confiance reviendrait, au moins pour quelque temps, dans la région. Avec les deux hommes d'escorte me restant, je me maintiendrais coûte que coûte dans le village détruit et je ne le quitterais pour poursuivre mon voyage jusqu'à Bangui que quand la relève aurait été faite.

Boutières avait cessé de parler. Yolande le regardait maintenant avec une expression où tout se mêlait: l'horreur devant le récit, la stupeur pour le calme avec lequel il avait été fait, l'étonnement d'avoir entendu des réflexions qui semblaient très justes, un peu d'admiration aussi pour l'homme...

— Pourquoi me dévisagez-vous ainsi ? de-manda-t-il.

— Vous êtes un curieux personnage... Je m'étonne que Jacques ne m'ait pas parlé de vous davantage.

— Sans doute avait-il des choses beaucoup plus intéressantes à vous dire ? Peut-être aussi m'avait-il oublié pendant sa vie d'étudiant à Paris ?

— Jacques est incapable de faire preuve d'ingratitude à l'égard de ceux auxquels il doit tout... J'ignorais

pendant qu'il vous devait la vie !

— Nullement ! Quand je l'ai trouvé sur la place de Manjo» il était bien vivant: je n'ai fait que le prendre dans mes bras...

— Puis-je savoir ce qui s'est passé ensuite ?

— Comme je le prévoyais, étant donnée la distance qui nous séparait de Yalinga et le fait que mes deux messagers étaient à pied, l'attente de l'arrivée de la police française dura trois jours pendant lesquels nous nous employâmes à déblayer les cases carbonisées pour en extraire les cadavres — ou ce qu'il en restait — et les enterrer dans une fosse commune. Ceci ne fut fait qu'avec l'assentiment du vieil homme que nous aidâmes à installer, devant la fosse, des figurines grossièrement taillées dans un bois dur et représentant les morts. Il y en avait plus de cinquante ! Devant chaque statuette, le vieillard déposa des offrandes.

« Le culte des morts est très réel chez les indigènes de ces régions. Un culte qui est d'ailleurs commun à tous les primitifs. Il s'adresse aux âmes désincarnées, c'est-à-dire aux mânes. La croyance essentielle des Noirs d'Afrique — qui n'ont pas encore été touchés ou convertis par le christianisme ou par l'islamisme — est que les âmes errent dans la nature, hantant certains lieux, et qu'elles ont des besoins semblables à ceux des vivants. Donc il ne faut pas les délaisser: on leur doit des offrandes qui sont le plus souvent les prémices des récoltes, de la chasse ou de la pêche. Sinon ces âmes abandonnées se vengent cruellement, causant des épidémies et des disettes.

« Ce culte des morts est surtout familial: il s'adresse aux esprits des ancêtres et il intéresse le clan tout entier. C'est toujours le plus ancien, le vieillard l'était à Manjo, qui officie. Étant le plus âgé, n'était-il pas en effet le plus proche des ancêtres ? Le trait d'union entre les vivants — dont il ne restait que lui et son petit-fils — et les morts ? Les mânes de ceux qui venaient d'être massacrés seraient satisfaits des offrandes et ne chercheraient pas à venger la mort du corps.

« A partir du moment où le vieux chef comprit que nous l'aidions à rendre le culte à ses morts, il devint notre ami.

« J'espérais, sans trop y croire, que les rares villageois, qui avaient peut-être réussi à échapper au massacre en se réfugiant dans la brousse, reviendraient, après avoir vu de loin que les flammes s'étaient éteintes et que le calme était revenu sur la terre dévastée. Mais il n'en fut rien pendant ces trois premiers jours et ces trois premières nuits. Naturellement, nous montions alternativement la garde, mes deux hommes et moi, pour le cas d'un retour assez improbable des Pygmées. Ceux-ci ne reparurent pas. Il est d'ailleurs très rare en Afrique équatoriale, que les assaillants reviennent une seconde fois sur les lieux où ils ont apporté la mort et la ruine. Ils estiment que ce serait faire œuvre impie et que ce serait également inutile puisqu'ils ont pris soin d'apporter la destruction totale. Chez ces primitifs, il n'y a jamais de demi-mesure.

— Que devenait Jacques dans tout cela ?

— Je comprends, dit Boutières en souriant, que ce soit lui qui vous intéresse le plus ! Cependant je dois attirer votre attention sur le fait qu'il ne se prénomme pas encore Jacques, mais Yero ! À vrai dire, ce bébé ne se portait pas trop mal: sa robuste constitution s'accommodait assez bien de la nourriture que je lui préparais... Je n'irai pas jusqu'à vous laisser croire que je suis expert en puériculture, mais enfin la vie de la brousse m'a appris à me débrouiller en toutes circonstances.

— Il ne pleurait plus ?

— Non. Il souriait même quand je caressais son gros ventre ou ses petits doigts de pied avec une feuille d'igname. J'avoue que c'était ma distraction favorite de voir ce rescapé si heureux de vivre ! Finalement lui et moi, nous sommes très vite devenus une paire de grands amis ! Il y a ainsi de ces amitiés qui se nouent très tôt... Celle que j'avais également scellée avec son grand-père me permit de demander à ce dernier:

« — Que vas-tu faire de Yero, maintenant qu'il n'a plus de mère et qu'il n'y a pas encore une seule femme ici pour lui donner les soins dont il a besoin ?

« — Mon unique descendant vivra et grandira auprès de moi sans l'aide d'aucune femme ! Il n'en sera que plus fort pour devenir le plus grand de nos chefs.

« — Crois-tu que ce soit une décision bien raisonnable ? Toi-même, tu sais qu'il faudra ménager tes forces si tu veux rester ici tout le temps qui sera nécessaire pour relever Manjo de ses ruines... Pourquoi ne me confieras-tu pas cet enfant ? Je l'emmènerai avec moi, dès que les gendarmes seront là pour assurer la

protection de ton village, et je le ferai entrer à l'orphelinat des Sœurs Blanches qui est à Yalinga... Là il sera bien soigné, on s'occupera de lui. C'est aussi la ville la moins éloignée d'ici: dès que Manjo sera reconstruit, tu pourras aller lui rendre visite de temps en temps.

« — Quand l'un de nos enfants est adopté par les Blêmes, il ne revient plus jamais parmi nous !

« — Je m'étonne qu'un homme de ton rang et ayant ton expérience puisse parler ainsi... Il ne s'agit pas d'adopter ton unique descendant, mais de l'élever pour faire de lui le grand Chef dont a besoin ton clan. Il apprendra une foule de choses et quand il reviendra, fort et viril, à Manjo, il pourra s'exprimer directement en français avec nous: cela lui donnera un prestige considérable à l'égard des Blancs ! Tu le sais bien, toi qui ne peux converser qu'avec un homme tel que moi qui connaît ton dialecte.

« Ce dernier argument fit réfléchir le vieil homme, mais sans doute ne lui sembla-t-il pas suffisant puisqu'il me demanda encore :

« — Si j'acceptais, quel présent me ferais-tu en échange de mon petit-fils ?

« — Le plus beau de tous les présents: tu vois ma carabine à répétition ? Je te la donnerai: elle te permettra de défendre toi-même ton village et de tuer tous les Pygmées qui essaieraient d'y revenir. Quand ils sauront que toi aussi, comme les Blancs, tu possèdes l'arme qui permet de « cracher le feu », ils resteront cachés au fond de leur forêt... Te rends-tu compte aussi du prestige que cela te donnera vis-à-vis de ta tribu ? Et, à chaque fois que je repasserai à Manjo, en allant ou en revenant de Zemongo, je te laisserai une nouvelle provision de balles.

« Le vieillard croisa ses deux mains sur sa poitrine: c'était le signe de son acceptation. Dès que j'eus répété ce geste, le marché fut conclu. Je n'avais plus qu'à attendre l'arrivée de la police. Voilà, ma chère Yolande, comment votre mari a été échangé, il y a vingt-cinq années, contre une carabine qui n'était même pas d'un modèle très récent ! Quand on voit ce qu'est devenu le bébé aujourd'hui, on peut estimer qu'il n'a pas coûté bien cher !

Une seconde fois, Boutières s'était tu pour observer avec une curiosité assez étrange la réaction de la jeune femme. Mais le visage de Yolande, qui s'était légèrement crispé en entendant les dernières paroles, retrouva une complète sérénité et ce fut d'un ton presque glacial qu'elle demanda:

— Dois-je vous remercier pour le service que vous m'avez rendu ?

— Je ne le pense pas. Je suis un homme qui s'est toujours méfié de la reconnaissance des autres: ce n'est pas aujourd'hui que je changerai.

— Dans ce cas, puis-je vous demander de poursuivre votre récit ?

— Avec plaisir !... Les gendarmes français arrivèrent le matin du quatrième jour. Je me souviens qu'ils étaient commandés par un lieutenant remarquablement calme et intelligent. Ils étaient venus avec trois camions, dont l'un transportait une vingtaine d'ouvriers noirs recrutés à Yalinga pour travailler à la reconstruction du village. C'est d'ailleurs là une excellente méthode pour maintenir l'autorité: dès qu'il y a un désastre — sinistre ou bataille — quelque part, il faut immédiatement réparer les dégâts. C'est la meilleure façon de ramener la confiance chez les indigènes.

« Ayant moi-même récupéré mes deux messagers, qui étaient revenus avec les gendarmes, je n'avais plus qu'à poursuivre ma route. Le lieutenant m'offrit de mettre l'un de ses camions à ma disposition jusqu'à Yalinga: si j'avais été seul avec mon escorte, j'aurais refusé, mais j'avais la responsabilité du très jeune Yero. Plus vite je le confierais à l'orphelinat de Yalinga et mieux cela vaudrait pour lui. J'acceptai donc l'offre et fis mes adieux au vieil homme. Je n'oublierai jamais les paroles qu'il me dit alors, après avoir caressé une nouvelle fois la tête de l'enfant:

« — Toi et moi, nous avons scellé un pacte. J'ai ta carabine et tu as mon petit-fils. Mais de même que je fais le serment devant le Grand Lingou — il faut vous dire que, pour lui, ce Grand Lingou était l'équivalent de Dieu — de ne jamais utiliser mon arme contre les Blancs, toi tu dois me jurer de ne pas abandonner Yero avant qu'il ne soit en âge de se défendre contre ses ennemis et surtout de comprendre où est le bien et où est le mal !

« — Je surveillerai l'éducation de ton petit-fils comme s'il venait de ma propre chair. Le jour où tu le verras revenir à Manjo pour te succéder, tu seras fier de lui et de sa force.

« — Malgré toutes tes connaissances, il y a quand même des choses que tu ne pourras pas lui apprendre ! Vous, les Blancs, vous êtes très forts: vous possédez des machines pétaradantes qui courent comme le vent, des autos, des avions et sur nos rivières des bateaux rapides qui font chavirer nos pirogues quand ils passent

après... Vous êtes très puissants mais pourquoi, puisque votre savoir est si grand, souffrez-vous et mourez-vous comme nous ?

« Posée par les lèvres de ce vieux chef indigène, la question ne fut pas sans me surprendre ni m'émouvoir et je due m'éloigner sans avoir pu lui répondre.

« Pendant tout le début du trajet en camion, je la cherchai vainement, cette réponse... Oui, pourquoi souffrons-nous ? Pourquoi mourons-nous ? La souffrance, la maladie et la mort sont anormales: elles n'ont pas de causes naturelles pour l'indigène. Il attribue la douleur à un être, esprit ou animal, qui ronge l'organisme du malade et qui amène rapidement sa mort si on ne l'extirpe pas à temps. Ou bien ce sont des bêtes de la brousse qui se vengent envers les hommes: beaucoup d'affections sont, en effet, attribuées à des animaux qui peuvent les communiquer à ceux qui ont consommé de leur chair, d'où un grand nombre d'interdits que l'indigène devra respecter dans telle ou telle circonstance de la vie, s'il ne veut pas tomber malade.

« Le voyage à travers la brousse, qui permettait difficilement au camion de rouler à plus de dix kilomètres à l'heure, aurait été sans histoire si je ne m'étais souvenu qu'à mi-chemin, entre Manjo et Yalinga, nous allions passer — comme cela m'arrivait d'ailleurs à chaque voyage — devant ce que j'appelais « le Palais résidentiel » de mon seul véritable ami blanc de l'Oubangui: Jacques Thibaut... À cette époque, celui-ci n'était pas encore évêque, mais un très modeste missionnaire, arrivé de France trois années plus tôt, et que l'on appelait le père Thibaut. Comme moi, il avait un quart de siècle de moins qu'aujourd'hui et — croyez-en ma propre expérience — un quart de siècle dans ce pays est l'équivalent d'un siècle dans un autre: on vieillit très vite dans la brousse !

« À chacun de mes passages, je ne manquais jamais de faire une halte d'une nuit dans le « Palais » du missionnaire qui comprenait trois bâtiments. Et quand j'emploie cette définition, je suis plutôt méridional ! Disons: trois huttes dont les toitures étaient faites de paille séchée. La hutte centrale, relativement vaste, était surmontée, au-dessus de son unique entrée, par une croix en bois: c'était la chapelle que Thibaut avait le toupet d'appeler pompeusement son « église ». Une église à laquelle il avait su donner un bien joli nom: « Notre-Dame de la Brousse ».

« De chaque côté de cette hutte, la flanquant, il y avait deux autres huttes plus modestes. Celle de droite servait de domicile à mon ami en soutane. Quand il la désignait, il ne manquait jamais de dire « mes appartements privés ». Ceux-ci se réduisaient à une seule pièce dans laquelle il avait entassé des bouquins sur des casiers fabriqués par lui: le jour, cette pièce servait d'école. La nuit, elle se transformait en chambre à coucher: Thibaut y dormait, à même le sol, sur une paillasse.

« La troisième hutte enfin était le fief de sœur Gertrud qui l'avait baptisée — sans doute à cause de la modestie de ce genre de borraginacées qui s'harmonisait avec celle de l'habitation — « les Myosotis »... Hutte ayant, elle aussi, deux utilisations distinctes: le jour, elle servait de dispensaire pour les innombrables malades ou écopés qui venaient de tous les horizons de la brousse. La nuit, si elle en avait le temps, sœur Gertrud y prenait quelques heures de repos, également sur une paillasse. À cette époque, Gertrud aussi était jeune... Je peux même affirmer qu'elle fut une bien jolie nonne, la bougresse ! Je me demandais comment une fille aussi appétissante avait bien pu venir échouer dans un tel bled. À chaque fois que je lui posais la question, elle se contentait de sourire sans jamais me répondre ! Le seul qui avait pu me donner une explication de ce mystère était Thibaut:

« — Cette jeune Alsacienne a eu la vocation... Ça explique tout !

« Pour moi, au début, cela n'expliquait rien du, tout ! Mais, avec le temps et les années, j'ai fini par me dire que, au fond, ça pouvait exister, des belles filles qui préféraient la brousse et ses sauvages à la fréquentation d'hommes civilisés !

« En plus des trois huttes, Thibaut n'avait pas hésité — pour donner ce qu'il appelait « une fière allure » à l'ensemble de cette agglomération de fortune — à édifier, face à la chapelle, un mât d'une dizaine de mètres de haut, au sommet duquel flottaient nos trois couleurs. Ce drapeau, que l'on pouvait apercevoir de très loin au-dessus de la brousse, était devenu un excellent point de ralliement, presque une sorte d'enseigne de la charité qui signifiait pour tous ceux, Blancs ou Noirs, qui le repéraient après des journées de marche harassante: « Venez... C'est bien la France qui est là dans ce coin perdu... Elle vous y attend avec sa meilleure arme: l'hospitalité. Si vous êtes exténué, vous pourrez vous y reposer. Si vous avez besoin d'une oreille amie, il y aura celle de l'homme en soutane blanche qui peut tout entendre et tout comprendre. Si même, vous aviez besoin d'un sourire de femme, vous n'en trouverez pas de plus sincère que celui de la petite nonne. » Oui, ça devait être à peu près cela qu'exprimaient alors en Afrique nos trois couleurs... Les choses ont bien changé !

L'homme se tut à nouveau pendant quelques instants, le regard lointain, comme s'il se perdait dans la contemplation de Notre-Dame de la Brousse... Yolande n'osa pas interrompre cette brusque rêverie qu'il sembla d'ailleurs chasser d'un geste de la main avant de continuer:

— Du haut de la plate-forme du camion, j'avais vu le drapeau longtemps avant de distinguer les huttes et cela me donna une idée... Pour une fois où j'arrivais en aussi brillant équipage motorisé au « Palais », je me devais d'attirer l'attention de ses habitants, par tous les moyens que j'avais à ma disposition. Aussi bien le missionnaire que la nonne se demanderaient, jusqu'au moment où je serais devant eux, quel pouvait bien être ce grand seigneur de la brousse qui s'approchait avec un tel manque de discrétion ! Je donnai l'ordre au chauffeur militaire de klaxonner sans interruption et d'allumer ses phares: une pareille débauche de lumière en plein jour dans la brousse ferait beaucoup d'effet ! Les gestes ne sont-ils pas plus beaux quand ils sont inutiles ?

« Ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que je vis Thibaut et sœur Gertrud sortir de leurs huttes pour observer, avec un étonnement mêlé d'inquiétude, « mon » camion. Mais dès que Thibaut m'eut reconnu, il cria:

« — Ah ! C'est toi, mécréant ! (Il faut dire que c'est, de loin, l'appellation dont il aime le mieux m'affubler: il prétend que c'est la seule qui me convienne vraiment ! Après tout, je n'y vois pas d'objection...) J'aurais dû me douter, continua-t-il, qu'il n'y avait que toi pour orchestrer une arrivée aussi grandiose ! Mais que t'est-il donc arrivé ? Aurais-tu réussi à capter un héritage du côté de Zemongo pour rouler ainsi carrosse ?

« — Curé ! (Il entra en fureur quand, moi, je l'appelais ainsi... Je n'ai cessé que quand il a été nommé évêque: non pas par respect, mais parce que l'appellation « l'évêque » m'enchantait tout autant que celle de « curé ». La seule qui n'ait jamais pu passer dans ma gorge est « mon père »: ça me met trop en état d'infériorité vis-à-vis de lui !) Curé, si je ne me trompe, nous ne sommes plus très loin de Noël ? Aussi ai-je pensé à toi et à la nonne... Je me suis dit: comment vont faire mes bons amis pour mettre un petit Jésus dans leur crèche ? Je sais que celui, en plâtre colorié, qu'ils ont commandé à Saint-Sulpice ne sera pas là à temps ou, s'il arrive, il se présentera, comme les autres années, en piteux état grâce aux cahots de la brousse: il leur faudra encore recoller les morceaux ! Et un petit Jésus rafistolé, ça ne fait pas sérieux ! Une fois de plus, ils vont être bien ennuyés pour expliquer leur histoire de Nativité à leurs voisins... À moins que le vieux « mécréant » ne déniche quelque part un petit Jésus de remplacement ? Eh bien, je l'ai ! Et je peux dire que ça tient du miracle ! Seulement, un enfant-Dieu, ça ne déambule pas à pied: à défaut de l'âne, celui-là a eu droit au camion... Écarquillez bien vos yeux, tous les deux ! Non seulement mon petit Jésus est nègre — ce qui me semble beaucoup plus indiqué dans ces régions — mais il n'est pas colorié et sa teinte naturelle est garantie ! De plus, il est vivant !

« Et j'exhibai mon protégé qui riait: lui aussi, il devait trouver la plaisanterie excellente !

« Chère amie, si vous aviez pu voir la tête qu'a faite le curé, cela vous aurait réjoui le cœur ! Et la nonne ! Ses bras se tendirent spontanément pour recevoir en tremblant le négrillon que je leur confiais: c'est ce jour-là, j'en suis sûr, que sœur Gertrud a deviné ce que ça pouvait être que de devenir une femme complète...

« Selon mon habitude, je fis la halte pour la nuit. Mes hommes et le chauffeur militaire dormirent dans le camion après avoir savouré le dîner — tenant lui aussi du miracle, étant donné les maigres ressources de ravitaillement — qui avait été préparé par l'Alsacienne. La soirée fut aussi douce que celle que vous avez vécue hier soir dans le jardin de l'évêque. Peut-être eut-elle même la supériorité de l'isolement. Vous ne pouvez savoir, vous qui ne les avez pas encore connues, combien merveilleuses peuvent être nos nuits de la brousse équatoriale ! Après la chaleur étouffante de la journée, on y respire enfin et l'on peut écouter tous les bruits mystérieux que l'on n'entend dans aucune région du globe... Il y a surtout les cris des animaux qui rôdent: le rugissement rauque du lion qui a faim et qui paralyse sur place l'antilope; celui, hideux, du chacal toujours à la recherche de quelque charogne; le barrissement aigu de l'éléphant mâle qui rameute le troupeau dont il assure la protection... Et tout cela éclate brusquement, après de longues périodes de silence... Oui, nos nuits d'Afrique sont fantastiques ! Un jour viendra où, vous aussi, vous ne pourrez pas ne pas les aimer...

« Ce soir-là, installés au pied du mât dans des fauteuils rudimentaires que Thibaut avait fabriqués avec des lianes, nous devisâmes longuement lui et moi. Sœur Gertrud s'affairait dans sa hutte, qui avait servi de salle à manger. Elle ne vint pas, comme cela s'était toujours produit les autres fois où j'avais fait escale, s'asseoir auprès de nous, silencieuse, pour écouter notre conversation tout en égrenant le gros chapelet qui pend éternellement à sa ceinture. Si elle ne parut pas, c'était uniquement parce que l'enfant dormait chez elle et qu'elle était déjà folle de l'enfant !

« Après que j'eus expliqué, à mon ami dans quelles conditions j'avais trouvé, puis échangé mon négrillon contre une carabine, il me dit:

« — Je l'approuve d'avoir agi ainsi. Et j'ai la conviction qu'au moment où tu paraîtras devant lui, le Bon Dieu saura se souvenir de ton geste.

« — La mort, toujours la mort ! Vous ne pourriez pas, vous les curés, avoir des conversations un peu plus gaies ? Je ne sais pas si ton Bon Dieu se souviendra de ce fait divers, mais je suis certain que ce ne sera pas lui qui me paiera une nouvelle carabine ! Et ça, vois-tu, c'est mon instrument de travail...

« — Tu ne vas tout de même pas me dire que tu n'en as pas une de rechange ?

« — Bien sûr, j'en ai d'autres, mais elles m'attendent à Zemongo ! Et je m'étais habitué à celle-là qui était pour moi une vieille amie... Elle et moi, nous avons connu tant d'émotions ensemble ! Je l'appelais Valentine ! Pauvre Valentine ! Crois-tu que c'est une fin de carrière digne d'elle, qui m'a sauvé plusieurs fois la vie, que de terminer ainsi son existence entre les mains d'un vieux chef Mossi qui saura à peine s'en servir ?

« — Puisque tu m'as apporté cette année un petit Jésus, j'essaierai, pour Noël de l'an prochain, de faire venir pour toi d'un bazar de la métropole la panoplie complète du parfait chasseur ! Maintenant, parlons de choses sérieuses: que vas-tu faire de cet enfant dont tu as pris la responsabilité ?

« — Le confier dès demain soir à l'orphelinat de Yalinga.

« — tu n'y songes pas ? L'orphelinat est déjà archicomble avec plus de deux cents enfants abandonnés ! Les trois sœurs qui s'en occupent ne savent plus où donner de la tête ! Et ce ne sera certainement pas là, malgré les meilleures bonnes volontés, qu'on lui donnera l'âme d'un, véritable chef de village comme le souhaite son grand-père... Pendant les premières années au moins, il faut que cet enfant soit élevé dans la brousse ! Il lui en restera toujours quelque chose plus tard, ne serait-ce que l'amour instinctif du sol natal: c'est indispensable d'aimer sa terre si l'on est destiné à y revenir. Ensuite, quand ton protégé sera en âge de recevoir une véritable instruction, nous verrons dans quel collège et dans quelle ville il faudra l'envoyer ! Mais le mettre trop tôt en contact avec notre civilisation serait une erreur: nous n'arriverions qu'à le détacher progressivement de son pays.

« — Tu ne me vois tout de même pas le ramenant avec moi à Zemongo ?

« — Tu vas nous le laisser... Sœur Gertrud et moi, nous l'élèverons très bien et, à chacun de tes passages ici, tu pourras constater les progrès qu'il aura faits tout en ayant la certitude que nous respecterons le pacte que tu as conclu avec son aïeul.

« — Je parie que c'est la nonne qui t'a suggéré de me faire cette offre !

« — Tu connais assez mon entêtement pour savoir que je ne me laisse influencer par personne, même pas par toi, mécréant ! Sœur Gertrud n'aurait jamais osé formuler une pareille idée, même si celle-ci était dans son cœur. N'oublie pas qu'elle est avant tout l'épouse obéissante du Christ qui sait accepter avec résignation et — ce qui est mieux — avec le sourire, les coups heureux ou malheureux que lui ménage chaque jour la Providence pour la mettre à l'épreuve... C'est moi seul qui ai pris cette décision pour deux raisons que j'estime essentielles: d'abord n'est-il pas juste que je conserve auprès de moi ce petit Jésus que tu m'as apporté ? Ensuite — mais ça, je t'interdis d'en parler à qui que ce soit au monde ! — il y a quelque temps que je soupçonne « notre » religieuse de faire une sorte de refoulement maternel... C'est une maladie qui les atteint presque toutes, quand elles n'ont pas encore assez vieilli sous la cornette. Ne penses-tu pas que nous avons là, avec la présence de cet enfant, l'occasion unique de la guérir d'un mal qui peut aller très loin ?

« Il avait raison, le curé !

« Le lendemain, à l'aurore, je repartis en camion avec mes hommes pour Yalinga. Mais à vous je puis avouer aujourd'hui que j'avais le cœur un peu serré de me séparer de mon négriillon... Et je me promis de revenir le voir à chaque voyage que je ferais entre Zemongo et Bangui. Je pense avoir tenu parole.

« À mon retour de la capitale, deux mois plus tard, j'eus la joie de constater que le jeune Yero semblait parfaitement à son aise dans le « Palais ». Il continuait à rire et ne pleurait jamais: n'était-ce pas l'indication qu'il était héu'reux ?

« — Il est tellement intelligent ! ne cessait de répéter Sœur Gertrud en s'extasiant sur ses moindres réflexes d'enfant qui découvrait progressivement les merveilles de la vie.

« Pour Gertrud, tout ce qu'accomplissait son nourrisson tenait du prodige.

« Cette fois-là, ma halte fut très courte car ma présence était indispensable à Zeinongo où il y avait eu pas mal de relâchement dans la surveillance de la réserve, comme cela se passait régulièrement chaque fois que je

m'absentais. Je repartis donc et, après deux nouvelles journées de marche, je me retrouvai à Manjo.

« Là, deux surprises m'attendaient: l'une bonne, l'autre mauvaise. Les cases étaient toutes reconstruites et le nouveau village semblait avoir retrouvé une pleine activité. Ce qui m'étonna le plus fut de constater que toutes les cases étaient habitées. Les quelques villageois, qui avaient réussi à s'enfuir au moment du massacre, avaient fini par revenir, rassurés, amenant avec eux d'autres indigènes de la brousse. La tribu était reconstituée.

« La mauvaise nouvelle fut d'apprendre la mort du vieux chef, survenue dans sa case pendant l'un des très rares moments où il dormait: mort certainement naturelle, due à son extrême vieillesse. Mais les habitants de Manjo affirmaient que c'étaient les mânes de son fils et de ses deux petits-fils, assassinés par les Pygmées, qui étaient venus le rechercher pour qu'il les aide à assouvir leur vengeance dans l'au-delà.

« Il faut vous expliquer que, pour la majorité de ces peuplades, il y a dans chaque individu trois éléments distincts: le corps, l'ombre ou double du corps et enfin l'âme immatérielle ou esprit. L'ombre reste inséparable du corps tant qu'il vit; l'âme, elle, peut le quitter momentanément et agir au-dehors. Quand un individu dort, son âme s'absente du corps pour aller errer à travers le pays... Dès qu'elle revient, le corps s'anime et se réveille: il peut alors agir sous l'action de l'âme.

« Pendant le repos des corps, les âmes qui les habitent revêtent une vie inconnue du corps. Elles se réunissent entre elles pour parler, pour danser et même pour s'accoupler avec les âmes des corps de femmes: c'est ce qu'on appelle « le sabbat des âmes. » Mais les mânes, âmes désincarnées, épient leurs allées et venues, cherchant à les capturer pour les emmener avec eux. Pour arriver à ce résultat, les mânes se cachent sous les formes les plus diverses: houe, sagaie, animal... Et il arrive souvent qu'une âme, ainsi poursuivie par un mâne, revienne précipitamment se réfugier dans le corps qu'elle anime et où elle est en sûreté: c'est ce qui déclenche le brusque réveil du dormeur, le front en sueur sous l'emprise d'une grande frayeur. C'est aussi l'explication du cauchemar: le mâne s'est matérialisé sous une forme terrifiante qui a causé l'effroi.

« Si les mânes parviennent à capturer l'âme, le corps perd le souffle qui l'anime, ne se réveille plus et meurt... Selon les habitants de Manjo, c'était exactement ce qui s'était passé pour le vieux chef. Ils me conduisirent devant sa tombe qui avait été creusée à part. Elle était surmontée de la figurine le représentant et au pied de laquelle étaient déposées les victuailles déjà pourrissantes qui lui permettraient de franchir les espaces mystérieux sans souffrir de la faim.

« — Et sa carabine ? demandai-je. Où est-elle ?

« — Elle a été enterrée avec lui, ainsi que la provision de balles, car il ne s'en séparait jamais... Grâce à elle, il va pouvoir aider puissamment son fils et ses petits-fils désincarnés à se venger enfin contre les mânes des ennemis de son clan. Puisqu'il n'a pu y parvenir de son vivant, il saura bien faire « cracher le feu » dans la mort...

« J'eus de sérieux doutes sur la véracité d'une telle explication: une carabine est un bien trop précieux pour que des Noirs puissent s'en débarrasser par respect pour un défunt ! J'avais une furieuse envie de faire immédiatement déterrer le cadavre pour vérifier si la carabine se trouvait réellement à côté de lui. Mais, par ce geste considéré comme impie et maléfique, je risquais de m'attirer pour toujours l'amitié de tous... Très vite j'aurais la réputation, non plus d'un protecteur des animaux, mais d'un détrousseur de cadavres: ce qui est le plus grand des méfaits dans toute l'Afrique et, sans doute aussi, dans le monde entier.

« Je n'avais pas le droit de ramener l'émeute ou le malheur dans cette région où le calme paraissait être revenu. Je venais d'y trouver aussi un nouveau chef, plus jeune, qui n'était certes pas du clan du défunt mais qui donnait l'impression d'être énergique.

« — Qui t'a nommé chef de Manjo ? lui demandai-je.

« — Les miens avec l'assentiment des gendarmes français.

« — Mais es-tu bien certain qu'il ne reste aucun descendant mâle vivant de celui auquel tu viens de succéder ? S'il y en avait encore un, ce serait à lui de devenir le chef de ce village...

« — Tous ceux du clan du défunt sont morts avant lui, tués par les Pygmées.

« Il paraissait sincère dans son affirmation. Et, de toute façon, mon protégé était encore beaucoup trop jeune pour faire valoir ses droits. Peut-être aurais-je dû alors révéler son existence et dire qu'il avait été placé, en plein accord avec son grand-père, sous la protection des Blancs ? Mais n'était-ce pas courir le risque de voir ce nouveau chef, désireux de conserver son autorité, rechercher mon petit Yero pour le faire disparaître ? Le «

Palais » de Thibaut n'était pas tellement éloigné... Mieux valait me taire pour le moment. N'était-il pas plus sage d'attendre que le véritable héritier du chef disparu fût un solide gaillard, ayant acquis tous les atouts, grâce à l'instruction qu'il recevrait, pour s'imposer de lui-même quand le moment propice viendrait ? Ce retour de Yero à Manjo serait un événement dans toute la région... N'avez-vous pas l'impression que ce moment approche ?

— Parce que vous estimez qu'il est indispensable que Jacques retourne dans son village natal ?

— Il doit le faire, ne serait-ce que dans un geste symbolique, pour montrer ce qu'un enfant de Manjo peut devenir après avoir reçu l'éducation des Blancs ! C'est ce que l'évêque a essayé de vous faire comprendre, à tous deux, hier soir, quand il vous a conseillé de commencer par parcourir la brousse pour mieux connaître « votre » pays avant d'ouvrir un cabinet d'avocat. Mais vous-même, Yolande, n'êtes-vous pas curieuse de connaître le village où j'ai découvert un enfant en larmes, il y a vingt-cinq années ?

Elle eut une longue hésitation avant de répondre :

— Ce sera mon mari seul qui décidera si nous devons entreprendre, oui ou non, ce voyage... À propos, qui a eu l'idée de l'appeler Jacques ?

— Moi... Ce prénom vous déplait ?

— Si le prénom de l'homme que j'ai voulu épouser m'avait déplu, je lui aurais demandé d'en changer : ce que je n'ai pas fait...

— Sachez, au cas où lui-même aurait omis de vous le dire, que je suis le parrain de Jacques... C'est Thibaut qui l'a baptisé en notre présence, à sœur Gertrud et à moi, au cours de mon voyage suivant, une année plus tard. Entretemps, j'avais informé les deux éducateurs que le grand-père de Yero était mort et que l'enfant n'avait donc plus d'autre famille que celle que nous pourrions lui constituer à nous trois. Déjà, l'année précédente, quand je l'avais amené en camion, Thibaut avait voulu faire de lui un chrétien mais je m'y étais opposé en lui faisant comprendre, non sans difficulté, que le vieil homme resté à Manjo ne serait peut-être pas très satisfait — lui qui semblait farouchement accroché à ses croyances — s'il apprenait que les Blancs avaient fait du futur chef un catholique sans même le consulter ! Après la mort du vieillard, l'objection familiale ne se posait plus. Pourtant je n'ai jamais été très content de ce baptême...

— Pourquoi ?

— Pour moi toutes les croyances, tant qu'elles ne font de tort à personne, sont respectables... Était-il vraiment nécessaire de donner à cet enfant de la brousse une religion quand même assez éloignée de cette poésie africaine qui est la sienne ? Existe-t-il une croyance plus émouvante que celle qui consiste à être persuadé qu'une âme faisant partie de la société des mânes, revient périodiquement hanter les lieux où elle a vécu et cherche le corps de son ancien habitat pour s'y reposer ? Et, comme ce corps est tombé en pourriture, l'âme erre désemparée, hantant la case du défunt et pouvant même nuire aux vivants... Êtes-vous bien certaine que, même catholique, Jacques n'a pas conservé au fond de lui-même, plus par atavisme que par connaissance directe, quelques-unes de ces croyances qui sont restées ancrées pendant des générations chez ceux de sa race ?

En entendant cette question, elle se souvint des propos assez étranges qu'avait tenus Jacques quand elle avait visité pour la première fois sa mansarde d'étudiant, au Quartier Latin. Ne lui avait-il pas dit, ce jour-là, avant de lui retirer assez brutalement des mains la hache d'Heviesso : « Je suis chrétien mais je connais aussi la puissance de certains dieux païens... » Elle s'était demandé si ses croyances religieuses étaient exactement celles que voulait l'église du Christ ?

Aujourd'hui, après tout ce qu'elle venait d'apprendre par Boutières, elle était songeuse. Aussi ne put-elle que répondre :

— Je ne sais plus...

Il eut un sourire de triomphe en disant :

— Comme moi, vous en arrivez à douter de l'authenticité absolue de certaines conversions que nos missionnaires, animés des meilleures intentions, ont la rage de faire... Ce fut toujours là mon plus grand sujet de discussion avec Thibaut. Pourquoi n'avoir pas laissé Yero choisir lui-même quand il aurait eu l'âge de comprendre ? Était-ce le sauver véritablement que de lui faire sur le front une croix avec de l'eau bénite quand il n'avait encore que deux ans ? Je sais que, selon la religion catholique, c'était lui donner la possibilité d'entrer au Royaume des Cieux s'il mourait en bas âge... Mais est-on bien sûr que les autres, les non-baptisés, n'y entrent pas s'ils ont été justes et s'ils ont su aimer leur prochain ?

— Plus je vous écoute et plus j'ai la conviction que votre ami l'évêque est presque conciliant en vous traitant de mécréant... Personnellement j'ai l'impression que vous pouvez être très dangereux pour la foi catholique.

— Dangereux parce que je dis tout haut ce que d'autres pensent tout bas ? Je crois — et vous serez sans doute de mon avis — que notre conversation a assez duré. Cependant, avant de la terminer, il me reste à formuler un souhait, un seul: c'est que n'arrive jamais le jour où Jacques regrettera d'être assimilé par ses propres compatriotes à ceux qui ont renié les croyances de leurs ancêtres... Je pense, comme l'évêque, qu'il a maintenant l'étoffe d'un vrai chef dont l'autorité devrait s'étendre très au-delà des frontières d'un village de la brousse. Mais j'ai tout lieu de craindre que la religion, à laquelle il appartient officiellement, ne le gêne pour ses projets sociaux et ne soit même un très lourd handicap ! Seul l'avenir nous le dira...

— Je tiens à vous remercier pour tout ce que vous venez de m'apprendre. Et je suis convaincue que vous n'avez agi ainsi que parce que vous aimez Jacques comme s'il était votre fils.

— N'exagérons pas, voulez-vous ? Si j'avais dû avoir un fils, j'aurais tout de même préféré qu'il fût de la même couleur que moi !

— Dois-je dire à Jacques que nous nous sommes rencontrés ?

— Et pourquoi pas ? Y aurait-il là quelque chose d'indécent ?

— Non, bien sûr... Seulement faut-il lui expliquer que vous m'avez révélé sur ses origines beaucoup de choses que j'ignorais ?

— S'il n'a pas encore éprouvé le besoin de vous en parler jusqu'à ce jour, c'est sans doute qu'il estimait que c'était un peu prématuré... À moins qu'il n'ait honte de ses origines ? Ce en quoi il aurait le plus grand tort. Il doit en être aussi fier que nous des nôtres. Quant à moi, je ne regrette absolument pas de vous avoir éclairée: n'était-ce pas mon devoir de vous faire connaître encore mieux celui dont vous portez le nom ?... Maintenant sauvez-vous: Jacques a certainement terminé sa visite à Kalidou Hamady et doit vous attendre chez l'évêque en se demandant, sans doute avec anxiété, ce que sa femme peut bien faire à errer dans ce Bangui dont on a si vite fait le tour !

\*

Les cloches de la cathédrale paraissaient ne plus vouloir s'arrêter de sonner pour obéir aux ordres donnés par Mgr Thibaut: il fallait que tout Bangui sût que le plus merveilleux des mariages, selon lui, venait d'avoir lieu... N'avait-il pas fait, le saint homme, tout ce qui était humainement possible pour donner à la cérémonie l'éclat désirable ? Avant la bénédiction nuptiale, il n'avait pas craint de souligner, dans une allocution émue, l'importance que devait revêtir aux yeux du monde chrétien l'union d'une Blanche de la métropole et d'un Noir de Poubangui. N'était-ce pas là une preuve éclatante que l'esprit de ségrégation n'avait plus cours et que la haine des races était un sentiment révolu ? Pour les générations futures et pour tous ceux qui imiteraient leur exemple, Jacques et Yolande symboliseraient désormais l'harmonie par l'amour.

L'allocution avait produit une grande impression sur les fidèles et les curieux qui remplissaient la cathédrale. Celle-ci s'était d'ailleurs révélée trop petite ce jour-là et une immense foule s'était massée sur la place, entendant dans un silence assez extraordinaire la cérémonie qui était retransmise de l'intérieur du Sanctuaire par des haut-parleurs.

La bénédiction avait été suivie d'une messe grandiose, dont le programme musical avait été soigneusement choisi par l'évêque lui-même. La chorale noire, formée et dirigée par un autre vieux missionnaire qui, lui, n'avait pas reçu la mitre épiscopale — le père Athanase — s'était surpassée dans les hymnes joyeux destinés à exalter la grandeur du plus tendre des sacrements. Les orgues, récemment importées de France, avaient vibré sous les voûtes et continuaient encore à le faire, mêlant leurs sons aux volées des cloches pour accompagner la sortie du cortège.

Celui-ci se réduisait aux mariés, précédés d'un « suisse » noir — qui paraissait particulièrement fier d'exhiber sa hallebarde, sa canne à pomme de vermeil et ses faux mollets de coton enfermés dans des bas blancs — et suivis de deux petits négrillons, un garçon et une fille, qui, eux, semblaient se disputer le plaisir de tirer sur la longue traîne de la mariée qu'ils avaient cependant la mission délicate de porter. Derrière ces enfants, les deux familles absentes — celle de France qui n'avait pas été conviée par Yolande et celle de Manjo qui, depuis longtemps, n'était plus de ce monde pour assister au triomphe du plus brillant de ses descendants — étaient représentées par les seuls témoins: Henri Boutières, le Blanc qui protégeait les fauves et Kalidou Hamady, le

jeune médecin noir à qui il arrivait de soigner des Blancs.

Si le marié était discrètement vêtu d'un complet bleu marine de bonne coupe, la mariée était resplendissante dans la robe nuptiale. Là encore les souhaits de l'évêque avaient été comblés. Pour la sortie, selon la coutume, Yolande — devenue maintenant l'épouse de Jacques devant Dieu — avait relevé son voile et montrait un visage irradié de bonheur. Cependant, au moment où elle contempla la foule dense, qui s'était rassemblée sur la grande place pour l'acclamer ainsi que son époux, il sembla que ce visage perdait brusquement son expression de joie pour devenir grave, presque soucieux. Gela ne dura que quelques secondes et, très vite, le sourire revint sur les lèvres pour permettre aux photographes de fixer sur pellicule le moment historique.

Cela avait été un peu comme si un voile — infiniment plus léger que le tulle immaculé qui enserrait la coiffure — s'était baissé, puis relevé, s'interposant pendant quelques secondes entre les pensées les plus cachées de Yolande et le spectacle des hordes hurlantes qui attendaient sa lumineuse apparition, au bras de son époux devant le porche. Une foule noire, identique à celle qui se trouvait à l'intérieur de la cathédrale où les seuls Blancs présents avaient été Mgr Thibaut, le père Athanase et Henri Boutières, le témoin qui avait tenu parole. Contrairement aux pronostics optimistes de l'évêque, tous les autres Blancs de Bangui, sans exception — c'est-à-dire les représentants officiels de la France à quelque degré que ce fût, les fonctionnaires, les militaires, les colons de la brousse ou les commerçants de la ville — n'étaient pas venus. Le mot d'ordre avait été donné dans la colonie blanche: le mariage de cette Parisienne, arrivée spécialement de France pour épouser à Bangui un Noir, avait un caractère indécent. Cela frisait le défi ! Le gant avait été lancé par l'évêque, mais personne ne s'était baissé pour le ramasser. Mieux valait s'abstenir et observer de loin le « grand événement » avec mépris.

Quand la voiture, qui ramenait les mariés vers la demeure de Mgr Thibaut où allait avoir lieu le repas de noce, tourna devant la façade du *Café de Paris*, Yolande put remarquer que toutes les tables de la terrasse y étaient occupées par des Blancs qui discutaient sans prêter la moindre attention au passage de sa voiture fleurie. Le seul qui parut la voir — et qui se tenait debout devant l'entrée de son établissement — fut Gaston, le patron... Un M. Gaston au sourire goguenard, qui ne salua même pas sa compatriote... « Sans doute, pensa la jeune femme, craint-il, s'il se livrait au plus petit geste d'amitié ou simplement de politesse à mon égard, de perdre la majeure partie de sa clientèle ? » Et il s'en fallut de peu qu'elle ne pleurât. Mais elle sut faire preuve d'assez de maîtrise d'elle-même pour refouler ses larmes en reportant son regard vers son mari qui, lui — comme le jour de la première promenade en ville —, semblait n'avoir rien remarqué. Il souriait, de son sourire de poète qui ne voit que la beauté des êtres ou des choses. Il murmura en lui serrant la main avec une tendresse infinie :

— Chérie, ne penses-tu pas que c'est vraiment le plus beau jour de notre vie ?

Elle ne trouva pas le courage de répondre, préférant appuyer sa main contre celle, chaude et veloutée\* de celui auquel elle avait lié son destin. Mais elle ne put s'empêcher de revivre, en mémoire, le repas offert au *Baobab*, par tous les étudiants noirs, ses amis. Et elle mesura l'abîme qui séparait la façon de penser ou d'agir des deux colonies: méprisée par les Blancs de Bangui, elle avait une impression de solitude; choyée par les Noirs de Paris, elle s'était sentie très entourée. Elle comprit aussi, pendant ce trajet en voiture, que l'évêque s'était trompé en disant que les choses finiraient par s'arranger. C'était Boutières qui avait eu raison lorsqu'il avait laissé entendre que, sur le sol d'Afrique, le fossé entre les deux races était beaucoup plus grand qu'on ne pouvait le supposer quand on se contentait de juger le problème d'assez loin, c'est-à-dire d'Europe. Une phrase dite par son père, le colonel Hervieu, revint, lancinante. Une phrase qui la torturait: « *Crois-moi, Yolande; je connais tout des Noirs, absolument tout ! Si je ne t'ai pas parlé d'eux davantage pendant tant d'années, c'est parce que j'estime que c'est leur faire trop d'honneur que de leur donner de l'importance.* »

\*

Sœur Gertrud s'était surpassée pour le déjeuner auquel avaient été conviés, en plus des deux témoins, le père Athanase. Ce serait le dernier repas pris à Bangui par le jeune couple avant son départ pour ce que Yolande appelait « le véritable voyage de noces ». Celui-ci commencerait le soir même par une première étape très courte, Bangui-Bambari, qui n'excéderait pas une heure d'avion dans un appareil du réseau intérieur Air-Afrique. Après une nuit passée à Bambari, ils repartiraient dès le lendemain, dans une voiture de location, pour Yalinga. Là, ils abandonneraient la route pour la piste de brousse qui les conduirait à Manjo, but final de leur voyage.

C'était Yolande, au lendemain de sa conversation avec Boutières, qui avait demandé à Jacques de l'emmener vers ce village où il était né et où lui-même n'était jamais retourné. Quand il lui avait fait ce dernier aveu, elle en

avait manifesté un réel étonnement:

— Je suis très surprise que tu n'aies pas eu au moins la curiosité de revoir Manjo quand tu es devenu un adolescent ?

— Apprends d'abord que ce ne fut que quand j'eus Seize ans révolus et après que j'eus passé la première partie de mon baccalauréat que, d'un commun accord avec Henri, Mgr Thibaut me révéla ma véritable origine. Jusque-là je savais que j'étais orphelin, mais j'ignorais dans quelles circonstances j'avais été recueilli par les Blancs. D'ailleurs cela m'indifférait complètement ! La seule chose importante pour moi était de pouvoir poursuivre mes études et de devenir un homme évolué. Le reste m'a toujours semblé assez secondaire.

— Pourtant, chéri, ne devrais-tu pas avoir aussi une certaine reconnaissance pour ton grand-père, ce chef de village qui n'a pas hésité à te confier aux Blancs parce qu'il savait qu'eux seuls pourraient t'aider à progresser ?

— Je crains que tu ne te fasses quelques illusions sur les véritables sentiments qui ont animé à ce moment-là mon dernier parent ! Il s'est surtout laissé séduire par le mirage de la carabine ! Si j'avais été à sa place ou, si un jour, pareille situation se renouvelait pour moi, jamais je ne consentirais à échanger mon propre petit-fils contre une arme à feu ! Boutières a su en profiter: pour lui, j'ai de la gratitude, mais pas pour mon grand-père !

Elle n'avait pas insisté, sentant que la blessure d'orgueil ne se cicatrisait pas. Fier comme tous les Mossi, Jacques ne comprendrait jamais qu'un être humain vivant ait pu être échangé contre un instrument de mort.

Ce fut ce jour-là aussi que Yolande sut quelle avait été son existence après qu'il eut été recueilli au « Palais ». Il y était resté jusqu'à l'âge de cinq ans, dorloté — comme aucun enfant de la brousse ne l'avait sans doute jamais été — par sœur Gertrud. Deux fois par an, lorsqu'il se rendait à Bangui ou quand il retournait vers la réserve de Zemongo, Boutières faisait la halte pendant laquelle il passait le plus clair de son temps à jouer avec son filleul à qui il ne manquait jamais de donner un jouet de sa fabrication: le plus souvent c'était un animal sauvage en bois sculpté.

L'enfant raffolait des animaux. Il aimait aussi tout ce qui évoquait les mystères du continent noir: les statuettes, les fétiches, les amulettes. Pour lui ce n'étaient encore que des jouets. Boutières en rapportait intentionnellement pour maintenir chez le petit Jacques le sentiment de ses attaches africaines. À chacune de ses visites il ne manquait pas de répéter au missionnaire et à la religieuse :

— C'est très bien de lui avoir appris le français. Maintenant, pour son âge, il se débrouille déjà correctement dans notre langue; plus tard, il n'aura aucune difficulté pour poursuivre ses études. Seulement vous devez aussi — et le plus souvent possible ! — lui parler dans le dialecte africain dont vous avez tous les deux la même pratique que moi. Quand il sera devenu un homme, Jacques ne pourra rien entreprendre de valable dans son pays s'il n'en connaît pas à fond les dialectes essentiels. Ses compatriotes refuseront de lui faire confiance et il ne sera plus, comme tant d'autres Noirs que nous avons civilisés et éduqués, qu'un déraciné sur son propre continent.

Aussi bien Thibaut que la nonne avaient écouté ces paroles de sagesse: les conversations de l'enfant avec ses éducateurs avaient alterné tantôt en français, tantôt en dialecte.

En racontant cela vingt années plus tard à sa femme, Jacques affirmait:

— C'est à l'influence d'Henri Boutières que je dois d'avoir conservé une bonne moitié de mon âme africaine ! Je lui en serai toujours reconnaissant... Chaque fois qu'il arrivait au « Palais » avec son escorte de porteurs ou d'hommes armés, c'était pour moi une véritable fête ! C'était même plus, que cela: l'émerveillement. Ce personnage, qui surgissait brusquement un soir de la brousse et qui s'y enfonçait à nouveau le lendemain à l'aurore, était fascinant ! Dans mon imagination et dans mes rêves, il tenait à la fois du héros, du Roi Mage blanc qui apportait chaque année de magnifiques présents au petit Jésus de Noël, du chasseur courageux qui ne craignait pas d'affronter les grands fauves, et même du sorcier qui connaissait une foule de secrets. Car il savait me raconter de merveilleuses histoires, à la veillée, au pied du grand mât, pendant qu'il me faisait sauter sur ses genoux !

« Il me parlait des hommes-léopards, des hommes-lions et même des hommes invisibles ! Ses récits me terrorisaient et m'enchantaient, tout à la fois... Souvent le père Thibaut lui reprochait de me faire de tels récits, affirmant qu'ils risquaient de me déformer l'esprit inutilement. Mais mon parrain répondait: « Cet enfant ne connaîtra jamais assez les légendes et les coutumes de son pays. Ce ne sera que lorsqu'il s'en sera nourri et imprégné qu'il pourra en extraire dans quelques années tout le suc poétique et toute la grandeur nostalgique, comme je l'ai fait moi-même... Je sais bien, curé, que tu aimes l'Afrique autant que moi, mais ce qui te gênera

toujours, pour la comprendre tout à fait, c'est ton besoin de la convertir à ta religion ! »

« A cette époque, je ne comprenais pas le sens de telles paroles, mais les années ont passé et je pense aujourd'hui qu'elles avaient peut-être quelque chose de prophétique !

Yolande connut également — pendant cette conversation qui indiquait chez Jacques le besoin de faire enfin à sa compagne certaines confidences qu'elle espérait depuis longtemps — la suite de son existence africaine. Il avait six ans quand le père Thibaut fut nommé, à son plus grand regret, curé de Yalinga. Le missionnaire fut contraint de s'arracher à la brousse et d'abandonner son « Palais » à un confrère plus jeune, récemment arrivé de France. Il semblait que ce « Palais » fût devenu une sorte de champ expérimental de la charité chrétienne: après avoir été défriché par le père Thibaut, il devait être destiné à permettre à de nouveaux missionnaires de s'affirmer dans l'isolement presque complet.

La cure de Yalinga était lourde, avec une population qui ne cessait d'augmenter, affluant d'une brousse qu'elle désertait, fascinée par les mirages de la ville la plus proche. Après être restée quelques semaines auprès du nouveau missionnaire pour assurer la continuité, sœur Gertrud avait été remplacée à son tour par une autre sœur blanche, arrivée, elle aussi, de France. Et Gertrud était venue rejoindre le père Thibaut au presbytère de Yalinga qui n'était pas une hutte, mais une maison construite dans le style propre à toutes les résidences européennes de l'Oubangui: bâtisse sans étage, aux murs blanchis à la chaux, entourée d'une véranda circulaire. Naturellement, la sœur alsacienne y avait ramené l'enfant qui était maintenant en âge d'aller à l'école des Frères des Écoles chrétiennes. C'était là que, l'année suivante, il avait fait sa première communion.

Ce séjour à Yalinga avait été d'assez courte durée. A huit ans, Jacques accompagnait à nouveau ses éducateurs qui étaient envoyés à Bangui. Par décision de Rome, le père Thibaut venait d'être nommé évêque: il serait l'un des plus jeunes parmi les évêques missionnaires. Cette brusque accession à l'épiscopat l'avait peut-être encore plus consterné que sa précédente nomination à Yalinga: il se voyait déjà contraint à faire de l'administration diocésaine ! Heureusement une deuxième nouvelle vint le combler de joie: il ne serait pas l'évêque titulaire de Bangui, charge qui restait réservée à l'un de ses confrères. Selon son vœu le plus ardent, il devenait au contraire un prélat itinérant qui aurait pour tâche principale d'organiser l'évangélisation de la brousse et spécialement des contrées les plus déshéritées et les plus reculées de tout l'Oubangui.

Si Bangui devenait le siège de sa nouvelle activité, celle-ci l'obligerait à rayonner sans cesse, à se déplacer, à inspecter les missions déjà existantes, à en créer de nouvelles, à encourager par sa venue périodique les jeunes prêtres perdus dans la brousse, qui vivaient les mêmes difficultés qu'il avait connues et dont certaines pouvaient leur paraître, parfois, insurmontables. Il devenait le lien nécessaire avec les chefs de la grande communauté catholique, le dispensateur, aussi, du soutien moral. Rome avait estimé que nul prêtre, mieux que lui, ne saurait s'acquitter d'une tâche aussi lourde: n'était-il pas l'un de ces rares hommes qui connaissaient à fond l'Oubangui, son sol, son climat, sa faune.

Sa flore, ses coutumes, ses beautés, ses détresses ?

Selon Jacques, il n'y avait qu'un Blanc à avoir une connaissance comparable du pays: Boutières. À eux deux — et chacun selon sa vocation — ne constituaient-ils pas la plus extraordinaire équipe de pionniers dévorés par le feu de la grande aventure qui, seule, permet de défricher aussi bien les âmes que le sol ?

À Bangui, Jacques était entré au collège secondaire où il avait continué régulièrement ses études jusqu'à la philosophie. Il y était interne: ce fut pendant ces années qu'il se lia d'amitié avec Kalidou Hamady, son aîné de deux années. Dans ce collège, les élèves noirs se trouvaient beaucoup moins nombreux que les Blancs qui, pour la plupart, étaient enfants de fonctionnaires. Et comme ils se sentaient en infériorité numérique, les Noirs s'étaient serrés les coudes, unis par la même soif de s'instruire et la volonté de réussir. Cela leur avait permis de ne pas attacher trop d'importance aux brimades des camarades blancs, dont ils étaient souvent les victimes.

Combien de fois ne s'étaient-ils pas entendus traiter de « sales nègres » ou de « mal blanchis » ! Mais ces injures faciles n'avaient aucune importance puisque l'élément noir s'était toujours senti soutenu et encouragé par les professeurs ou par les éducateurs, qui n'avaient cessé de dire aux jeunes gens blancs :

— Au lieu de brailler de telles sottises, vous feriez mieux de prendre exemple sur vos condisciples Kalidou Hamady et Jacques Yero qui — parce qu'ils travaillent avec acharnement — vous donneront un jour une leçon magistrale.

La leçon était arrivée: leurs diplômes d'études secondaires brillamment acquis, les deux jeunes gens noirs avaient bénéficié de bourses qui leur avaient permis de se rendre en France, l'un avec le désir de devenir

médecin, l'autre avec l'espoir d'être un jour le meilleur avocat de la nouvelle Afrique. Après six années de Faculté de Paris, ils étaient revenus dans leur pays natal — le jeune médecin deux années avant le jeune avocat puisqu'il était l'aîné —, prêts à exercer leur profession.

Kalidou Hamady possédait déjà son cabinet et une très importante clientèle. Jacques Yero, après le voyage à Manjo, entrerait lui aussi en lice. N'avait-il pas la chance d'avoir dans son épouse, diplômée comme lui et blanche par surcroît, la plus précieuse des collaboratrices ?... Kalidou, lui, n'était pas marié et ne semblait nullement pressé de convoler. Épouserait-il une Blanche ou une Noire ? Il ne le savait pas encore et n'était pas fâché de pouvoir juger ce que donnerait, avec le temps, l'expérience matrimoniale tentée par son ami.

Yolande n'avait jamais rencontré Kalidou Hamady au Quartier Latin. C'était assez normal: les cloisons sont très étanches, malgré la communauté de la vie estudiantine, entre la Faculté de Médecine et la Faculté de Droit.

Après que le médecin eut accepté d'être le témoin de mariage de la jeune femme, il lui avait été présenté par Jacques. A l'issue de ce premier contact, le futur avocat avait demandé à Yolande:

— Comment le trouves-tu ?

— Tu sais que je suis franche... Aussi ne m'en veux pas si mon opinion sur ton plus grand ami de collège diffère sensiblement de la tienne. Tu me l'avais décrit avec un tel enthousiasme que je m'attendais à un être d'exception... Certes, il est intelligent. Mais d'une intelligence opposée à la tienne parce qu'elle ne vient pas du cœur. Tout est calculé dans ce qu'il dit, alors que toi, tu restes avant tout un poète... C'est un ambitieux et un arriviste qui n'a accepté d'être mon témoin que parce qu'il pense que ce geste pourra peut-être lui servir un jour...

— À quoi veux-tu que ça lui serve ? Cela risquerait plutôt de lui faire du tort à l'égard de sa clientèle qui est, en grande partie, blanche... Oui, c'est assez étrange, mais toute la colonie blanche de Bangui a une grande confiance dans son diagnostic. C'est un remarquable médecin qui ira très loin, tu verras !

— J'en suis persuadée, car il ne sera pas gêné par les scrupules ! Quand Mgr Thibaut et toi affirmez avec conviction qu'il est pour vous un ami, je n'en suis pas persuadée... J'aimerais assez connaître l'opinion d'un homme tel que Boutières sur lui. Je sais que tout ce que je dis là est sans doute stupide, mais je n'arrive pas à trouver ce Kalidou Hamady sympathique. Autant on peut aimer un homme comme toi, autant on se méfie d'instinct de ce genre de personnage... Comme quoi, vous les Noirs, vous êtes bien comme nous: vous ne vous ressemblez pas tous !

— Je suis sûr que tu changeras bientôt d'avis.

— Je le souhaite, chéri... Mais ne te confie quand même pas trop à Kalidou ! D'abord, même si c'était normal pour toi de le faire quand vous étiez au collège, ce n'est plus nécessaire aujourd'hui: n'as-tu pas dans ta femme une confidente sûre qui commence enfin à te découvrir par tout ce qu'elle apprend sur toi ?

Ce médecin déjà installé et cet avocat en puissance incarnaient les premiers éléments de base d'un tout que Mgr Thibaut appelait « la pépinière d'hommes de demain ». La satisfaction du prélat à les réunir pour ce repas de noce était manifeste. Mais — dans sa hâte de voir des Noirs devenir capables d'assurer le plus tôt possible la relève des Blancs pour conduire le monde africain vers sa vraie destinée — celui en qui le sentiment missionnaire dominait tous les autres états d'âme n'avait pas décelé, comme l'avait fait dès la première rencontre l'instinct de Yolande, qu'un jour pourrait venir où les plus grands amis de même race deviendraient les plus farouches ennemis. Et deux Noirs instruits, c'était bien peu quand il en aurait fallu, déjà, des centaines !

Yolande ne s'était pas trompée également quand elle avait jugé Kalidou Hamady intelligent. Ce qu'il dit à celui qu'il appelait, lui aussi, « son meilleur ami », vers la fin du repas, le prouva:

— Tu as raison, Jacques, d'entreprendre ce voyage avec ta femme. Pour toi ce sera le retour indispensable aux sources d'où tu viens. Et cela te permettra de mesurer le chemin que nous avons déjà parcouru, toi et moi, grâce à ce que nous avons appris des Blancs. Je pense que dans le domaine juridique, qui sera désormais le tien, tu auras tout à faire pour retirer de l'esprit des neuf dixièmes de nos compatriotes que le Code' Napoléon est plus équitable que la justice expéditive d'un dieu-crocodile... En ce qui me concerne, je suis en lutte perpétuelle contre les faucheurs-médecins ! Quand on pense que, selon leurs dires, cracher est une action salutaire et purificatrice ! Et cette action existe dès la naissance... Pour eux, une femme ne peut concevoir sans l'intervention de sa mère et sais-tu ce que fait la mère ? Elle crache sur les épaules, sur les seins, sur les parties sexuelles de sa fille.

« Elle lui communique ainsi les forces qui lui sont nécessaires et qu'elle possède, elle, au plus haut degré

puisqu'elle a déjà enfanté: le crachat simule symboliquement le rejet de l'enfant du ventre de sa mère ! Il est complété par un geste indicateur qui doit exciter et mettre en mouvement les forces physiques: geste qui consiste à faire passer la femme entre les jambes de sa mère ! Voilà, mon cher Jacques, la majorité de la clientèle devant laquelle nous nous trouvons quand nous revenons de France avec tous nos diplômes !

— Pardonnez-moi, docteur, d'interrompre ce brillant exposé, dit Boutières. Mais ne pensez-vous pas que ces pratiques ne sont pas dénuées d'une certaine logique ? Elles sont toutes basées sur le geste. Et quelle extraordinaire puissance a le geste ! N'est-ce pas un geste qui indique la voie à suivre ? N'est-ce pas lui, tout aussi bien que l'une de vos savantes ordonnances, qui crée le mouvement et qui entraîne à sa suite toutes les forces physiques de l'être ? Il est aussi un exemple. Il caresse comme il châtie; il bénit comme il maudit, dirait l'évêque ! L'orateur, le prédicateur, l'acteur ont recours à lui. Il accompagne la parole et décuple son action. Nous le retrouvons, dans les cérémonies rituelles de toutes les religions ! Geste de la prière et de l'adoration. C'est par un seul geste que se transmettent les pouvoirs supérieurs: l'imposition des mains... Alors comment peut-on critiquer les guérisseurs indigènes qui se communiquent ainsi la force bénéfique des plantes médicinales ? J'ai souvent vu — plus que vous sans doute qui êtes trop européenisé — celui qui cédait le « médicament » cracher sur son index, puis le frotter sur le sol, dans la poussière, avant de tracer trois raies parallèles sur le dos de la main de celui qui « recevait » le pouvoir. Et cela ne m'a pas plus étonné que certains de nos remèdes « de bonne femme » qui se révèlent efficaces !

— Seuls les Blancs qui détestent notre race parlent ainsi ! s'exclama le médecin.

— Les longues années que j'ai passées au milieu d'elle, répliqua Boutières sans se départir de son calme, sont, je crois, le meilleur garant de l'intérêt que je lui porte... Seulement je regrette — et je ne changerai jamais d'avis — que, sous prétexte de civilisation ou de progrès social, on submerge tous ces Noirs d'Afrique, qui n'en demandaient pas tant, de principes soi-disant humanitaires, de morale « à la sauce blanche », de progrès enfin dont ils se seraient très bien passés... Croyez-vous que vos compatriotes de la brousse soient plus heureux parce qu'ils rêvent, eux aussi, aujourd'hui, de conduire une automobile, de monter en avion ou de s'affubler de vêtements européens quand ils viennent à Bangui ?

— Parmi ces progrès, dont vous paraissez ne pas apprécier les mérites, il en est cependant un qui s'est révélé indispensable: le progrès médical.

— Celui pour lequel vous êtes allé en métropole et qui vous a permis de nous revenir en ayant le droit de vous faire appeler « docteur » ?

— Cela vous ennuie, monsieur Boutières ? Il faudra cependant vous habituer bientôt à donner ce titre à beaucoup de mes compatriotes, tandis que d'autres — tel Jacques — seront appelés « maître »... Et dites-vous que ce ne sera qu'un début ! Un jour viendra où, ici même, les Blancs seront obligés, s'ils veulent continuer à vivre en bonne intelligence avec nous, de s'adresser aux meilleurs d'entre nous avec encore plus de déférence... Ils devront dire: « M. le ministre... M. le sénateur... »

— Parce que ça vous travaille aussi, la politique ? Ça ne vous suffit pas d'être médecin ?

— Tout Noir évolué a le devoir de s'intéresser à la politique de son pays natal, n'est-ce pas, Jacques ?

— Je ne sais pas encore, répondit avec une grande simplicité le poète. Peut-être, en effet, faudra-t-il que nous nous occupions un jour de certains problèmes, mais je pense que d'immenses progrès sociaux sont encore à réaliser avant que nous ne nous lancions dans des luttes politiques.

— Voilà la voix de la sagesse trancha l'évêque... Mes amis, je ne pense pas qu'un pareil jour — où nous avons eu la joie d'être les témoins d'un mariage qui ne peut que rapprocher encore davantage nos races — soit très indiqué pour nous lancer dans de telles discussions ! Au moment où ce repas touche à sa fin, nous n'avons tous que deux souhaits à formuler: le premier, c'est qu'il y ait beaucoup d'autres unions de ce genre...

— J'ai l'impression d'être directement visé, moi le célibataire ! dit Kalidou en riant.

— Je ne puis que vous souhaitez de trouver, vous aussi, une compagne de la classe de « notre » Yolande.

— Si je décide de prendre femme un jour, monseigneur, et que celle-ci soit de race blanche, je serai certainement obligé d'aller la chercher comme Jacques dans la métropole ! Parce que les Blanches qui sont déjà ici ne valent pas grand-chose...

— N'exagérez tout de même pas, toubib ! protesta Boutières.

— Je précise: pas grand-chose pour nous, les Noirs. Elles nous détestent et, ce qui est pire, elles nous

méprisent..

— Il y en a cependant beaucoup, m'a-t-on dit, qui ont recours à vos soins, docteur ? remarqua Yolande. Ne serait-ce pas plutôt la preuve qu'elles vous estiment ?

— Je ne me fais pas trop d'illusions, madame... Ces « dames ou demoiselles de la colonie » pensent que le médecin, qui est en moi, n'a pas un trop mauvais diagnostic, mais l'homme ne les intéresse pas.

— Mon petit Kalidou, reprit Mgr Thibaut, je n'aime pas du tout vous sentir amer à l'égard de ces Blancs auxquels vous devez votre carrière et votre réussite ! Vous n'avez pas le droit non plus de nous juger en bloc et d'avoir des affirmations définitives parce qu'il vous est arrivé de vous trouver en face d'esprits bornés ou de petits fonctionnaires maladroits qui sont loin de représenter les meilleurs éléments de la race blanche... Pensez plutôt à ceux qui ont été vos éducateurs, à ces professeurs du collège de Bangui et de la Faculté de Paris qui n'ont jamais fait aucune discrimination raciale et dont la plus grande fierté a été de vous instruire pour faire de vous l'homme que vous êtes aujourd'hui... Maintenant, mes enfants, laissez-moi formuler le second souhait... C'est que ce voyage, entrepris par nos jeunes mariés dès cet après-midi, soit pour eux tellement riche d'enseignements que, lorsqu'ils reviendront, Jacques aura redécouvert la véritable physionomie de son Oubangui natal en même temps que son épouse aura appris à aimer ce pays... Mes chers enfants, je ne voudrais pas vous mettre à la porte, mais je crois qu'il serait grand temps de faire vos préparatifs de départ: l'avion de Bambari ne vous attendrait pas !

\*

Une heure plus tard, Yolande et Jacques se retrouvèrent à l'aérodrome mais, cette fois, le grand quadrimoteur d'Air France était remplacé par un bimoteur plus modeste et d'un type assez ancien de la Compagnie Air-Afrique qui dessert les lignes intérieures de l'Afrique Occidentale et de l'Afrique Centrale.

Réseau secondaire dont l'importance est cependant immense puisqu'il apporte, avec une vitesse déconcertante, le renouveau dans des contrées où la vie semblait devoir toujours continuer au ralenti. De Dakar à Aioum en passant par Port-Etienne et Fort-Gouraud, d'Abidjan à Dakar en passant par Niamey et Ouagadougou, du Cameroun au Tchad, du Congo en Angola, Air-Afrique impose et répand le génie de la France.

L'appareil, dans lequel les jeunes époux venaient de s'installer après avoir pris congé de leurs grands amis qui avaient tenu à les accompagner jusqu'à l'aéroport, reliait Bangui à Douala. Yolande et Jacques ne l'utiliseraient que jusqu'à la première escale, Bambari, qui serait aussi la première étape du voyage de noces. À travers les vitres de la carlingue, ils purent apercevoir une dernière fois, au moment où l'avion commença à rouler sur l'aire d'envol, ceux qui restaient à Bangui et qui leur adressaient de la main de larges au revoir semblant vouloir dire: « Bonne chance ! Soyez heureux mais n'oubliez pas que nous comptons absolument sur votre retour... Nous avons besoin de vous deux à Bangui, besoin surtout de votre jeune compétence qui va nous aider à continuer l'œuvre entreprise et qui viendra — quand le moment sera venu pour nous de dételer — au secours de nos vieilles années... » Sans doute était-ce parce qu'elle pensait à tout ce qu'exprimaient les gestes d'adieu que Yolande essuya furtivement une petite larme avant de confier à son mari:

— Je te remercie du fond du cœur de m'avoir épousée religieusement ici: cela m'a permis de découvrir des amis incomparables ! Des amis comme je n'en ai jamais connus en France...

Après avoir pris de la hauteur en tournant au-dessus de la ville, l'avion avait disparu dans la direction du nord-est. « Les amis » n'avaient plus qu'à rentrer chez eux: l'évêque et sœur Gertrud — qui avait reçu du prélat l'autorisation d'accompagner jusqu'à l'aérodrome celui qui avait été « son enfant » — dans la jeep de Boutières... Le médecin, dont la Chevrolet, plus confortable, venait de transporter les mariés depuis la résidence de l'évêque, repartit seul pour son cabinet où l'attendait, comme tous les jours, une nombreuse clientèle. Au moment de se séparer de lui, Mgr Thibaut lui avait dit:

— Je sais, Kalidou, que vous êtes un garçon très occupé mais je me doute aussi qu'il peut y avoir dans votre existence quelques moments où vous ressentez le besoin d'échanger des idées avec des gens qui soient capables de vous écouter d'une oreille attentive. N'hésitez pas à venir me voir à n'importe quelle heure... Nous pourrions même reprendre certains points de cette conversation qui s'est ébauchée tout à l'heure entre vous et Boutières et où les deux points de vue étaient défendables... Le seul reproche que je pourrais vous faire, mon enfant — car vous êtes aussi bien mon enfant que Jacques —, serait justement de ne pas venir assez souvent m'exposer vos véritables idées sur l'avenir de votre pays. C'est très mauvais de ruminer seul des pensées qui risquent de devenir dangereuses... Je sais que vous êtes, comme moi, pour l'évolution totale de votre race et pour le

triomphe du progrès de l'Afrique. Seulement, j'ai un peu peur que vous ne veuillez aller trop vite ! La précipitation, qui est toujours néfaste, peut devenir catastrophique dans l'évolution d'un peuple et même de toute une race.

— Les choses n'ont que trop duré dans l'état où elles sont actuellement, monseigneur ! Il est évident que si tous les Blancs étaient comme vous, il n'y aurait aucun problème... Malheureusement, la grande majorité de ceux de votre race qui vivent ici ne veulent pas qu'il y ait de changement: ils ont la part trop belle et, pour rien au monde, ils n'accepteraient d'abandonner même un seul morceau de ce qu'on appelle en français un bon fromage ! Il faudra donc que nous leur prenions ce qu'ils ne veulent pas nous donner de bon cœur ! Tant pis ! Ce sera la meilleure façon pour eux de tout perdre ! Pour qu'ils finissent par comprendre, une révolution sera nécessaire: elle seule permettra à ceux de ma race d'accéder à la complète indépendance.

— Et que faisons-nous donc, depuis des années ? Est-ce que nous ne vous aidons pas, en vous instruisant, à préparer cette révolution d'une manière pacifique ?

— Avec vous, les prêtres, c'est vrai, mais pas avec des hommes comme votre grand ami... N'est-ce pas votre avis, monsieur Boutières ?

Ce dernier ne répondit pas, se contentant de sourire.

— Vous voyez, monseigneur, reprit le médecin, que j'ai raison !

— Non ! Et dites-vous bien que j'ai horreur du mot « révolution ». Il implique tout ce que notre religion chrétienne — qui est aussi la vôtre, Kalidou, ne l'oubliez jamais ! — interdit: la violence, le déchaînement des passions, la haine des hommes, l'injustice aussi... Je préfère de beaucoup le mot « évolution » : il renferme en lui seul la compréhension réciproque, la charité, l'amour surtout... J'aimerais tant que vous ayez conservé la même sérénité que votre camarade Jacques !

— Lui, c'est différent, il est un poète ! Il ne voit pas la réalité des choses... Il reste perpétuellement perdu dans ses rêves...

— Jacques est un sage. Pour moi, il représente un équilibre parfait entre la force de la race noire qui cherche à s'exprimer et l'expérience de la race blanche qui a besoin d'un apport jeune.

— Sincèrement, monseigneur, vous croyez que les révolutions peuvent être faites par des poètes ?

— Il n'y a qu'eux, Kalidou, à pouvoir les inspirer ! L'irréfutable témoignage de l'Histoire est là qui le prouve. Pour que cette révolution, qui vous hante, puisse laisser des traces durables, il faudra que sa base de départ soit la générosité. Et qui pourrait être capable de plus de générosité qu'un poète ? Mais nous reparlerons de tout cela une autre fois, voulez-vous ? À bientôt, Kalidou...

Pendant le retour dans la jeep, Févêque demanda à Boutières:

— Pourquoi t'es-tu contenté d'avoir ce sourire ambigu tout à l'heure quand Kalidou t'a interrogé ?

— Que pouvais-je lui dire, sinon que je le considérais comme étant l'un des élèves les plus dangereux qu'ait pu former notre vieille civilisation ? Pour moi, il est le ver que nous avons introduit stupidement dans le fruit parce que tous — que ce soit toi avec tes sermons ou moi avec ce besoin idiot que j'ai de jouer les paladins de brousse — nous avons commis la plus grave erreur en poussant trop loin l'éducation de certains de ces sauvages !

— Ce ne sont pas des sauvages, Henri, mais des hommes qui ont les mêmes droits que nous à la dignité sociale.

— Tu me fais rire: la dignité ! Pour eux, elle va consister maintenant, non pas à collaborer avec nous, mais je te le répète, à nous flanquer à la porte !

— Et alors ? Qu'est-ce que cela peut bien faire, s'ils accèdent au vrai bonheur en se retrouvant entre eux ? Après tout, notre mission à nous, les Blancs, sur cette terre d'Afrique, n'a rien d'éternel: elle n'est que temporaire. Nous ne sommes que les instruments d'une transition nécessaire pour une période limitée.

— Tu viens de trouver le mot exact: des instruments ! Les Noirs comme Kalidou l'ont déjà compris: ils sont bien décidés à nous utiliser tant que cela leur sera utile, mais après, pauvre évêque, tu verras comme ils nous jetteront à la poubelle ! Car il y a une chose que tu n'es jamais parvenu à te mettre dans la tête: contrairement aux Jaunes — et spécialement aux Chinois qui ont fait et qui peuvent encore faire un immense apport à la civilisation du monde — les Noirs en seront toujours incapables. Sans aller jusqu'à dire qu'ils constituent la race type d'esclaves, j'affirme qu'ils nous prendront tout et qu'ils ne nous apporteront rien ! Que veux-tu qu'ils nous

donnent ? Leur art nègre ? Leur tamtam qui s'appelle « jazz » quand il revient d'Amérique ? Leur fétichisme qui m'intéresse mais que tu ne voudrais tout de même pas imposer au reste de la terre ? Crois-moi: ils sont pauvres de tout !

— Que fais-tu des richesses de leur sol ? As-tu l'impression que les Blancs ne sont tous venus en Afrique que par philanthropie ? À part les missionnaires ou quelques illuminés de ton genre, les Blancs ne sont ici que pour les exploiter, ces richesses !

— Et ils ont raison ! Seulement le drame c'est que, quand nous aurons formé beaucoup de Kalidou Hamady, ce seront les Noirs qui nous remplaceront dans ces exploitations après nous avoir volé toutes les installations que nous aurons faites chez eux ! Le jour où ils nous vendront leurs marchandises, que nous avons été assez stupides de leur apprendre à débiter ou à fabriquer, la vieille Europe — ou si tu préfères la civilisation blanche — n'aura plus qu'à tirer la langue ou à faire la quête ! C'est cela que tu veux ?

— Tu exagères.

— Je ne le pense pas. Notre seul petit espoir, c'est qu'il faudra encore beaucoup de temps avant d'en arriver là: des années, des siècles peut-être ? En tout cas, je suis certain que ni toi ni moi nous ne verrons cette ère de prospérité noire qui submergera nos descendants: c'est déjà une consolation... De toute façon, je puis te prédire qu'à dater du moment où nous ne serons plus maîtres sur le continent noir, on y verra un chaos indescriptible ! Car ce n'est pas pour tout de suite que la race noire est capable de se conduire elle-même !

— Pourquoi oublies-tu des garçons comme ton filleul ?

— Jacques ? Je crains qu'il ne soit trop bon ou que toi, sœur Gertrud et tous ceux qui se sont penchés sur son jeune destin, vous ne lui ayez inculqué trop de qualités ! Oui, je le reconnais, celui-là est très bien. Si j'avais à citer le Noir parfait — c'est-à-dire l'homme capable de mener sans heurts, et avec le respect de ce qu'il nous doit, la difficile barque africaine — je le nommerais ! Malheureusement, parce qu'il est équitable, parce qu'il est « le poète », il connaîtra des désillusions pires que les nôtres ! Un jour viendra où sa souffrance sera atroce et son cœur déchiré de se sentir partagé entre le désir de réunir tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur race, et l'incompréhension des siens... Pauvre Jacques ! Je le plains déjà...

— Donc il a eu raison d'épouser une Blanche !

Et comme Boutières se taisait, le prêtre demanda:

— Tu ne m'as jamais livré le fond de ta pensée sur ce mariage. Maintenant qu'il est fait et que les époux sont loin, je te demande la franchise.

— S'il a bien fait d'épouser cette Yolande ? En toute sincérité, je n'en sais encore rien... Je reconnais qu'elle est charmante.

— Elle est mieux que cela, Henri ! Tu ne vois toujours dans une femme que le côté agréable.

— Je ne porte pas la soutane, moi !

— Je crois que cette jeune femme est très sûre: pour Jacques elle est la compagne idéale. Certaines de ses réflexions et de ses questions m'ont prouvé qu'elle était intelligente.

— Une intelligence qui sait ce qu'elle veut... Ce sera sans doute elle qui portera la culotte dans le ménage. Après tout, ce n'est pas si mal avec un poète...

Ils étaient arrivés devant la demeure de l'évêque.

— Et la nonne ! s'exclama Boutières, si on lui demandait ce qu'elle pense de ce mariage ? Il me semble que, après avoir été la seule maman vivante de mon filleul, elle a bien le droit de donner son avis... Parce qu'enfin ce galopin nous a mis devant le fait accompli en ramenant de France une fille qu'il y avait trouvée et déjà épousée civilement ! Vous ne pensez pas, tous les deux, qu'il aurait pu au moins nous demander notre consentement ? Ne constituons-nous pas, à nous trois, toute sa famille ? Je le trouve très désinvolte à notre égard, « notre » négrillon ! Il est vrai que la fille est belle...

— Henri !

— Eh quoi, l'évêque ? Tu ne vas pas me faire croire que tu ne l'as pas remarqué ? La nonne aussi... N'est-ce pas, Gertrud ?

— *Ch'aime* beaucoup Yolande... Si vous saviez comme elle a été *chentille* quand *che* l'ai aidée à retirer son voile et sa robe de mariée ! Elle m'a dit: « Merci, sœur Gertrud, pour tout ce que vous avez su être pour Jacques

quand il avait besoin de soins maternels... Maintenant, ce sera moi qui vous remplaceraï auprès de lui et j'essaierai d'être aussi douce que vous ! » Ce n'est pas *chentil*, ça ?

— C'est attendrissant ! dit Boutières. Mais vous ne m'avez toujours pas répondu, maman-postiche. Que vous ayez de l'estime pour cette jeune femme, je veux bien le croire, seulement est-ce suffisant pour que, selon vous, elle soit l'épouse rêvée de votre ancien nourrisson ?

Après avoir rougi, l'Alsacienne baissa les yeux comme si elle cherchait à éviter le regard de son interlocuteur qui insistait :

— À moins que l'évêque, votre supérieur hiérarchique, ne vous interdise de répondre ? Oui ou non, Thibaut, tu le lui donnes, cet imprimatur ?

— Parlez, sœur Gertrud, dit l'évêque. Dites-nous tout ce que vous pensez de ce mariage. .

— Vraiment, monseigneur, je peux ?

— Je vous l'ordonne.

Elle eut une dernière hésitation avant de répondre :

— Ce sera bien pour *fous* obéir, monseigneur... Eh bien, *foilà* : *ch'ai* peur, très peur que ce mariage ne dure pas...

— Sœur Gertrud, dit l'évêque stupéfait, qu'est-ce qui vous fait dire des choses pareilles ? Savez-vous que c'est très grave ?

— *Che* sais, monseigneur... Mais Dieu m'est témoin que *che* sais aussi que, Jacques, mon *bedit* Jacques, aurait fait un bon prêtre...

— Un curé ! s'exclama Boutières. Ah ça, vous êtes folle, Gertrud ! Un gaillard pareil ? Mais cela aurait été de la démente !

— *Che* sais que c'est un bel homme... Il était *dêchà* le plus magnifique des enfants... Mais *che* sais aussi qu'il est tellement honnête, tellement sincère qu'il n'est pas fait pour une femme !

— Vous avez donc une si mauvaise opinion des femmes ? ricana Boutières.

— Je me doute de leurs traîtrises.

— Voilà enfin du nouveau à Bangui ! rugit Boutières. Une nonne jalouse !

— *Che* ne suis pas jalouse : c'est un *maufais* sentiment que le Bon Dieu nous interdit.. Je crois seulement qu'une âme aussi pure que celle de « mon » Jacques ne peut pas s'accommoder des lois du mariage.

— Sœur Gertrud, nous nous égarons ! dit l'évêque. Vous confondez le sentiment poétique qui est inné en Jacques avec ce que vous croyez être chez lui un besoin de chasteté. Mais là, vous êtes dans l'erreur... Jacques est tout simplement fait comme la majorité de ceux de sa race : il gardera toujours une âme d'enfant... Ce qui est, d'ailleurs, merveilleux ! Mais ne vous trompez pas : c'est aussi un homme normal qui a droit à toutes les joies humaines. Son étrange destin même a indiqué qu'il devait procréer un jour à son tour, lui le dernier de son clan, pour perpétuer une lignée.

— Vous *foulez* dire, monseigneur, qu'il aura un enfant avec Yolande ?

— Et pourquoi n'en aurait-il pas ? Il faut que ce couple connaisse le vrai bonheur ! C'est la raison essentielle de leur mariage chrétien.

— Un petit enfant ! murmura sœur Gertrud... Un bébé qui sera beau comme l'était son père quand vous l'avez déposé dans mes bras, monsieur Boutières ?

— Eh oui, Gertrud ! Il sera sans doute moins noir, ce bébé... Mais il devrait être assez réussi ! Et je suis sûr que ce sera encore vous qui serez sa nounou... N'est-ce pas l'avis de l'évêque ?

— L'évêque n'est pas contre, répondit le prélat en souriant.

— Si cela arrivait, dit la nonne, *che* ne serais plus inquiète sur ce mariage et *che* dirais que le Bon Dieu fait toujours très bien les choses...

— Sur ces bonnes paroles, conclut l'évêque, vous allez me faire le plaisir, sœur Gertrud, d'aller mettre de l'ordre dans la maison. Elle en a grand besoin ! C'est très joli les mariages et les repas de noces mais ça ne fait pas très sérieux chez moi !

— Oui, monseigneur... Je *fais* surtout ranger la belle robe blanche que Yolande retrouvera avec joie à son

retour. Moi aussi *ch'en* ai porté une semblable le jour où j'ai prononcé mes grands vœux à Colmar... Mais, moi, on ne m'a pas laissée l'emporter en Afrique...

Elle descendit de la voiture pour courir vers la maison. Pendant qu'elle s'éloignait, Boutières dit à l'évêque:

— Décidément, tu as été un excellent psychologue quand tu as confié mon filleul à cette nonne... Sinon, elle se serait certainement défroquée: ça la travaille, la maternité !

— Tais-toi; mécréant !

— Nous aussi, nous allons nous quitter, évêque...

— Jusqu'à quand restes-tu à Bangui ?

— Je ne sais pas encore: j'ai une furieuse envie d'y faire la noce, mais la vraie !

— Tu n'as pas honte, à ton âge ?

— Il n'y a pas d'âge pour le cœur du pionnier !

— Et si je te demandais de ne pas la faire, cette bombe, parce que j'estime que tu as une mission plus importante à remplir ?

— Ce n'est pas maintenant, monsignor, que tu vas m'enrôler dans tes troupes en soutane ?

— Non. Mais tu dois m'aider ou plutôt aider nos mariés...

— Tu ne voudrais tout de même pas que je tienne la chandelle ?

— Ce soir, laissons-les tranquilles... L'étape à Bambari leur est nécessaire pour se retrouver l'un et l'autre... Ici, sous mon toit, ils ont été contraints de se conduire comme des fiancés chastes. C'est la pénitence que je leur ai imposée pour avoir transgressé les lois chrétiennes en vivant maritalement pendant des années, avant d'avoir fait bénir leur union... Seulement, aujourd'hui, le temps de la pénitence est passé. Ils ont le droit de s'aimer à leur guise... D'ailleurs c'est charmant, Bambari...

— Comme j'aime t'entendre parler ainsi !

— Souhaitons, même qu'ils profitent au mieux de leur nuit et qu'ils puissent savourer le bonheur d'être enfin seuls, parce que demain...

— Demain ? Qu'est-ce qui se passera demain ?

— Tu seras auprès d'eux.

— Tu te fiches de moi ?

— IL faut que tu ailles les rejoindre... La route est bonne jusqu'à Bambari. Qu'est-ce que sont 400 kilomètres en jeep pour toi ? La nuit sera belle...

— Autrement dit, je n'ai plus qu'à partir puisque l'avion les déposera à Bambari d'ici un quart d'heure au plus... Pourquoi me demandes-tu de faire ce voyage ?

— Tu le sais aussi bien que moi: comme toi, je suis inquiet. Je crains que Jacques ne soit mal accueilli à Manjo ! Le chef actuel du village est le fils de celui qui s'était fait élire après la mort du grand-père de Yero. Il n'admettra jamais que le descendant de l'authentique dynastie revienne ainsi, après un quart de siècle, accompagné d'une épouse blanche. Pour lui et pour toute cette tribu qui n'est jamais sortie de la brousse, cette visite — que l'esprit de conciliation de Jacques ne demande qu'à rendre amicale — risque de tourner au désastre... As-tu fait avertir, comme je te l'ai conseillé, les habitants de Manjo du prochain retour de leur vrai chef, Yero ?

— Mes messagers ont transmis la nouvelle.

— Quelle a été la réaction ?

— Mauvaise... Jacques sera mal accueilli.

— Et sa femme ?

— Encore plus mal.

— C'est ce qu'il ne faut pas ! Yolande serait complètement découragée si, après avoir reçu l'affront de la colonie blanche de Bangui qui a ignoré ostensiblement son mariage, elle découvrait une terrible hostilité chez les Noirs qui habitent là où est né son mari. Pour elle, ce voyage a un peu l'apparence d'un pèlerinage. Ce serait dramatique s'il se transformait en regret d'avoir voulu accompagner Jacques en Afrique. Entre ce genre de

regrets et le besoin impérieux de retourner en France, il n'y a qu'un pas, vite franchi dans une période de désespoir ! Les inquiétudes de sœur Gertrud seraient alors justifiées: comme Jacques voudra rester dans son pays — ce qui est normal —, le couple se séparera. Tu me comprends ?

— Très bien, évêque...

— C'est pourquoi j'ai pensé que si toi, qui es resté populaire parmi les habitants de Manjo où tu passes deux fois par an quand tu reviens de ta réserve de Zemongo, tu les accompagnais pour faciliter le premier contact, tout se passerait bien... Jacques m'a laissé entendre que lui et sa femme avaient l'intention, pour bien s'imprégner de l'atmosphère de la brousse, de rester au moins deux ou trois mois à Manjo. Je n'ai pu que l'approuver: ensuite, il sera beaucoup plus apte à comprendre l'existence des déshérités de son Oubangui natal... Mais il suffira que toi, tu ne restes à Manjo que les deux ou trois premiers jours de leur arrivée, pour veiller à leur installation et surtout pour leur permettre de s'y faire des amis. Ensuite tu pourrais très bien repartir pour Zemongo.

— Tout cela, c'est très joli, mais ce bon temps que j'avais la ferme intention de m'offrir ici à Bangui, qu'est-ce que tu en fais ? J'en ai pardessus la tête des négresses et je me sens en ce moment une soif inextinguible de chair blanche... Évidemment, ces problèmes-là ne t'atteignent pas, toi, le saint homme ! Mais dis-toi bien que pour la majorité des pauvres bougres tels que moi, et surtout pour ceux qui reviennent du bled ou de la brousse, ils prennent une acuité fantastique !

— Tu te rattraperas à ton prochain voyage...

— Dans un an ? Me prendrais-tu pour un héros ou pour un ascète ?

— Tu n'es ni l'un ni l'autre... Et je préfère qu'il en soit ainsi: ça te permet d'être tout simplement un homme de cœur. Alors, c'est oui ?

— Uniquement pour te faire plaisir !

— Dans ce cas, tu n'as plus une seconde à perdre pour prendre la route.

— Tu pourrais quand même me donner un whisky: celui du condamné au célibat prolongé...

— Viens vite le boire dans la maison et ensuite tu pars !

Quand ils furent chacun devant leur verre, Boutières suggéra:

— Mais pourquoi diable ne resterais-je pas encore cette nuit à Bangui ? Je te jure que j'en profiterais ! Il suffirait que je parte demain pour rattraper nos amoureux entre Bambari et Yalinga: cette étape-là, ils vont être obligés de la faire dans une voiture qu'ils loueront à Bambari. Et je connais les tacots de louage que l'on peut trouver là-bas ! De vrais rossignols qui ne sont pas capables de faire cinquante kilomètres sans tomber en panne... Tandis qu'avec ma jeep, je ne crains rien: une vraie Rolls-Royce de la brousse !

— Et s'ils ne trouvent pas de voiture à Bambari, ils seront peut-être très contents de profiter de ton bolide ?

— Autrement dit, cela signifie que je dois me débrouiller demain matin à Bambari pour que — par l'un de ces malheureux coups du hasard — ils ne trouvent pas un seul véhicule disponible ?

— Tu m'as très bien compris. Décidément, tu es loin d'être stupide.

— Merci, évêque... Levons maintenant nos verres à la complète réussite du plus beau des voyages de noces !

— Buvons plutôt au bonheur chrétien de ces jeunes gens...

L'avion d'Air-Afrique n'était décidément pas un appareil ressemblant à ceux qui sillonnent les grandes lignes intercontinentales. Les confortables pullmans y avaient été remplacés par des sièges qui rappelaient les banquettes en bois des anciens compartiments de 3<sup>e</sup> classe des chemins de fer français; banquettes disposées tout le long des parois latérales de la carlingue et se faisant vis-à-vis. Les voyageurs pouvaient presque se croire revenus aux temps des vieux omnibus.

Un omnibus d'Afrique qui, à chaque escale, déversait puis reprenait un lot de passagers de couleur, allant de l'énorme négresse qui croulait sous les baluchons jusqu'au Noir squelettique, dont toute la fortune semblait être le boubou cachant sa nudité. Et tout ce monde jacassait en quatre ou cinq dialectes différents. Il arrivait parfois qu'un mot de français jaillît de ce fatras, mais c'était rare ! Quand ce phénomène se produisait, on avait l'impression que le mot s'était senti aussi égaré dans le flot des dialectes que Yolande au milieu des voyageurs.

Dans l'avion, elle était seule de sa race. Sans doute était-ce là l'essentielle différence avec le quadrimoteur d'Air-France qui l'avait amenée d'Orly à Bangui. Dans ce premier avion, la majorité des passagers était

composée de Blancs: hommes d'affaires, chargés de missions, ingénieurs, fonctionnaires, militaires, quelques femmes blanches aussi qui rejoignaient « les dames de la colonie ». L'élément de couleur y était faible.

Il y avait cependant une autre exception dans l'omnibus d'Air-Afrique: à un seul membre près, l'équipage était blanc. Il se composait du commandant de bord ou premier pilote, d'un copilote, d'un navigateur-radio. Le membre noir était le steward, dont la silhouette se rapprochait plus de celle d'un bagagiste que de celle d'un barman de qualité. Un brave garçon qui faisait certainement tout son possible pour rendre le voyage agréable aux passagers, mais qui n'avait à leur offrir, comme boisson rafraîchissante, que du coca-cola ou de l'indiantonic.

La ligne fonctionnait à plein: il n'y avait jamais de place disponible sur aucun appareil. Grâce à l'avion, l'Afrique Centrale, comme toutes les autres Afriques, avait pris la détestable habitude de bouger. C'était d'ailleurs assez normal puisque aucune race au monde n'aime autant remuer que la race noire.

L'avion survolait une région verdoyante au milieu de laquelle étincelaient les sinuosités lumineuses du fleuve Oubangui. Après que l'appareil eut pris l'altitude et la vitesse de croisière prévues, quand le steward eut indiqué aux passagers qu'ils pouvaient détacher leurs ceintures de sécurité, un homme sortit de la cabine de pilotage et vint directement vers Yolande: c'était le commandant de bord, grand garçon blond, au regard clair, bien charpenté sous un uniforme de coupe impeccable. Son visage, sympathique et ouvert, s'éclaira d'un sourire quand il dit à la jeune femme:

— Madame, permettez-moi de saluer une compatriote...

Il se présenta:

— Alain de Kardec, commandant de bord.

Yolande répondit aussitôt, en présentant le Noir qui était assis à sa droite sur la banquette:

— Mon mari, Jacques Yero...

Le commandant eut un léger haut-le-corps mais, très vite, il se ressaisit pour dire en tendant la main à Jacques:

— Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance...

Ces mots de politesse avaient été prononcés sans chaleur, mais aussi sans mépris.

— Madame, reprit-il en s'adressant à nouveau à Yolande, si vous ou votre mari aviez besoin de la moindre chose, sachez que je suis à votre entière disposition. Vous n'aurez qu'à me faire demander par notre steward Ali... Puis-je savoir si vous allez jusqu'à Douala ?

— Non, commandant, notre passage dans votre avion sera très court puisque nous vous quitterons à la première escale: Bambari.

— Tous les regrets seront pour nous, madame...

Il s'éloigna, rejoignant la cabine de pilotage, dont la porte se referma, sans avoir même adressé un regard à l'un ou à l'autre des autres passagers.

— Ce commandant est très aimable, dit Jacques.

Yolande ne répondit pas. Elle était songeuse: le seul nom de celui qui venait ainsi de se présenter indiquait qu'il était breton et aristocrate. La classe de l'homme était d'ailleurs indéniable. Et l'on pouvait se demander pourquoi un Alain de Kardec avait échoué comme commandant de bord de cet avion vétuste assurant la liaison entre Bangui et Douala. Il y avait là, pour Yolande, quelque chose d'incompréhensible. Peut-être Jacques pourrait-il lui donner l'explication ?

— Chéri, il y a donc des équipages blancs sur ces avions d'Air-Afrique ?

— Tous les équipages sont blancs sur ce réseau. Comment voudrais-tu que l'on ait déjà pu former des pilotes parmi ceux de notre race ? Un jour viendra où nos équipages seront exclusivement africains, mais il faudra du temps... Et je me demande si mes compatriotes auront la même confiance dans un pilote noir que dans un blanc ? Dis-toi bien que, pour beaucoup d'habitants de nos régions, l'avion est essentiellement une invention des Blancs... Pendant longtemps ce fut même à leurs yeux une invention diabolique: les seuls avions que l'on voyait dans le ciel d'Afrique il n'y a pas encore si longtemps, étaient les machines de guerre dont se servaient les Blancs pour imposer leur puissance. Aujourd'hui les choses ont changé, heureusement... L'avion n'est plus utilisé ici que comme, un instrument de progrès: c'est lui qui apporte les médicaments indispensables et qui permet la

pénétration rapide de la civilisation.

— Ton ami Kalidou ne doit guère aimer que les leviers de commande des avions d’Air-Afrique soient toujours aux mains des Blancs ?

Jacques sourit:

— Tout le monde n’est pas Kalidou en Afrique ! Il s’y trouve beaucoup de Noirs, comme moi, qui font entière confiance aux Blancs et surtout au génie français. Contrairement à Kalidou, à qui je n’ai pas voulu répondre cet après-midi pour ne pas envenimer une discussion qui n’était pas de mise un jour de joie comme celui-ci, je souhaite que les Noirs ne puissent jamais se passer tout à fait des Blancs ! Ce ne sera qu’à ce prix que pourra régner la véritable harmonie sur le continent africain. D’ailleurs les Blancs aussi ont besoin de nous ! Quel est, au siècle où l’avion et les fusées suppriment toutes les frontières, la race du monde qui peut complètement se passer des autres ? Plus le monde tournera et plus les hommes seront dans l’obligation absolue de se connaître et d’œuvrer ensemble s’ils ne veulent pas être tous acculés à la famine et à la destruction totale.

Elle le regarda avec tendresse, heureuse de constater que les théories d’un Kalidou Hamady ne l’influençaient nullement C’était lui, Jacques, qui était dans le vrai.

Une question, cependant, la tourmentait encore:

— Comment sont donc recrutés ces équipages d’Air-Afrique ?

— Comme ceux de toutes les compagnies ! Dis-toi bien que Air-Afrique n’est qu’une subdivision de l’aviation commerciale française: les capitaux investis, les dirigeants, les techniciens sont français. Je comprends que la présence de cet Alain de Kardec puisse te surprendre, mais elle est cependant tout ce qu’il y a de plus logique. La plupart des pilotes de ces lignes — cela je l’ai appris quand j’étais à Paris — sont d’anciens pilotes de guerre qui, leur temps terminé dans l’armée, ont continué leur métier dans l’aviation civile.

« En général, ceux qui sont sur nos lignes intérieures connaissent le ciel d’Afrique depuis leurs années de service dans l’armée. Ils ont fait leurs preuves alors qu’ils appartenaient à des unités stationnées en permanence en Afrique. Peut-être même certains d’entre eux, leur entraînement terminé dans la Métropole, n’ont-ils pratiquement jamais piloté en France ? Parmi eux on trouve aussi beaucoup d’anciens pilotes de l’aéronavale: le fait que le commandant de cet appareil ait un nom breton me porte à penser qu’il en vient. Les Bretons fournissent les quatre cinquièmes des effectifs de la marine française. S’il a choisi l’Afrique, c’est parce qu’il y a combattu autrefois. D’autres, qui se sont battus en Extrême-Orient, doivent être actuellement pilotes sur des lignes intérieures du Viêt-Nam, du Cambodge ou du Laos, chacun selon leurs affinités ou leur connaissance du pays.

— Ils gagnent bien leur vie ?

— Certainement moins mal que dans l’armée ! Je crois même avoir entendu dire qu’ils étaient mieux payés que sur les grandes lignes internationales, grâce à des primes de vol spéciales qui équivalent à ce qu’étaient pour eux, dans l’armée, les « indemnités d’Outre-Mer ».

— Mais est-ce qu’il existe, parmi eux, des hommes qui n’ont pas été militaires de carrière et qui viennent directement de la vie civile ? Des garçons, épris d’aventure et d’horizons lointains, dont la vocation a toujours été de voler sous d’autres drapeaux que celui de leur pays natal ?

— Il y en a sûrement et il y en aura de plus en plus ! Comme tu le dis si justement, il y a pour eux, en plus des avantages financiers, l’attrait de l’aventure... C’est un peu une aventure, en effet, que de piloter ces vieux coucous dans lesquels s’entassaient toutes les races de l’Afrique... Il existe bien des Boutières qui sont venus de France pour s’occuper de réserves de fauves... Pourquoi n’y aurait-il pas des pilotes ?

— Tu as raison. Je comprends que l’Afrique les fascine... Ils sont comme moi.

Il la serra affectueusement:

— Mais enfin, chérie, est-ce l’Afrique qui la fascine ou moi ?

— Les deux, mon amour...

Ils avaient tout oublié... L’hostilité de la colonie blanche, les propos de Kalidou Hamady, le voyage dans l’avion d’Air-Afrique et même leurs trois merveilleux alliés: l’évêque, Boutières, sœur Gertrud... Absolument tout ! « Leur » nuit de Bambari venait de commencer, celle à laquelle ils avaient droit et qu’ils n’avaient pas encore pu vivre, contraints par le prélat à faire chambre séparée pendant tout le temps où ils avaient séjourné dans sa demeure.

De Bambari — grand comptoir du café, du tabac, de l'hévéa et surtout du coton —, ils n'avaient rien cherché à voir, ayant un immense besoin de se retrouver d'abord eux-mêmes. La chambre aux parois de bambou de l'unique hôtel de la petite ville leur semblait être le lieu rêvé pour ce nouvel épanouissement de leur amour.

Il l'avait attirée contre lui avec cette même force tranquille qu'elle avait connue pour la première fois le soir où il l'avait fait sienne dans la mansarde du Quartier Latin. Il avait eu le même geste, la soulevant de terre pour la déposer sur le lit, fait de lianes tressées, où il l'avait déshabillée dans une fièvre de désir teintée d'adoration. C'était chez lui un véritable rite: « sa » compagne ne devait pas se dévêtir et le laisser la mettre nue. Ensuite il s'agenouilla devant la chair blanche pour la caresser de ses mains longues et racées. Dans cette volupté, le corps de Yolande frissonna.

Et, à nouveau — chaque fois qu'il l'avait faite sienne, elle avait éprouvé le même envoûtement — la jeune femme avait eu la sensation de reprendre une danse interrompue: l'éternelle danse d'amour. Était-ce le fait de s'abandonner à lui sur le continent noir ? Elle eut l'impression, pendant cette nuit de Bambari, que ce n'était pas le corps et la volonté d'un seul homme qui la prenaient, mais toute l'Afrique avec sa chaleur animale, avec son rythme et son mystère... Jamais encore, elle ne s'était sentie dévorée par un semblable feu... Cela dura des heures pendant lesquelles l'étreinte sembla ne plus jamais pouvoir se relâcher. Ils n'étaient plus qu'un même corps et qu'une seule âme, saturés de toutes les ivresses humaines...

Ce ne fut qu'au moment où les premières lueurs du jour commencèrent à filtrer à travers les stores en paille de riz qu'elle s'endormit, épuisée, définitivement vaincue par celui dont elle ne pourrait plus jamais se passer et qui, lui, écoutait, avec la satisfaction du mâle, le souffle régulier de l'épouse rassasiée.

Jamais Jacques et Yolande n'auraient pu se douter qu'il était aussi difficile de trouver une voiture à louer à Bambari ! C'était d'autant plus surprenant que, avant leur départ de Bangui, ils s'étaient renseignés avec soin: l'évêque et le médecin leur avaient donné les adresses de trois garages où ils pourraient faire leur choix entre une voiture française ou américaine.

Mais, par une malchance insigne, il n'y avait pas une seule auto disponible dans ces garages ! Il n'était pas question non plus de se rendre dans un quatrième garage, puisque Bambari n'en comptait que trois... À chaque fois, la réponse avait été la même :

— Nous n'avons plus rien avant une bonne semaine... Si seulement vous étiez venus une heure plus tôt ! Notre dernière voiture vient d'être louée...

Au moment où ils ressortaient du troisième et dernier garage, ils étaient perplexes. La perspective de rester une semaine à Bambari n'avait rien de désespérant après la nuit qu'ils venaient d'y vivre, mais ce serait quand même beaucoup de temps perdu.

— Chérie, je m'en veux, dit Jacques, d'avoir été assez stupide pour ne pas louer une voiture à Bangui ! Nous nous sommes laissés fasciner par le mirage de l'avion pour que notre première étape soit plus vite franchie et nous voilà en panne complète pour je ne sais combien de temps ! Je ne vois que deux solutions: ou nous retournons à Bangui par l'avion pour y chercher une voiture, ou bien je téléphone à Kalidou Hamady pour lui demander s'il peut nous en faire envoyer une jusqu'ici.

— J'opte tout de suite pour la deuxième solution n'est pas question pour nous de retourner à Bangui, le lendemain de notre mariage ! Les gens de la colonie blanche y sont si mal intentionnés qu'ils n'hésiteraient pas à faire courir sur notre union les rumeurs les plus malveillantes et même à dire que, si nous revenons aussi vite, c'est que notre nuit a été un échec ! Ce serait d'autant plus méchant que jamais, nous n'avons été plus heureux... Nous ne pourrions plus oublier notre petite chambre de l'hôtel de Bambari !

Au moment où elle achevait cette affirmation de bonheur, une jeep stoppa devant la pompe à essence du garage. Avant même que son conducteur eut arrêté son moteur, les mariés s'écrièrent ensemble, dans une exclamation de joie:

— Boutières !

L'homme de la brousse ne parut pas tellement surpris de les retrouver et dit, souriant:

— Eh bien, mes tourtereaux, tout s'est bien passé ?

— Tout, répondit Jacques, à l'exception d'un petit détail: il n'y a pas une seule voiture à louer ici pour continuer notre voyage !

— Vous m'étonnez... Enfin, c'est possible après tout... Qu'allez-vous faire ?

— Nous étions en train de nous le demander.

— En tout cas, mes agneaux, à voir vos mines, il semble que le climat de Bambari ne vous réussisse pas trop mal ! Et ceci après une seule nuit ! Qu'est-ce que ce sera dans huit jours !

— Mais, questionna Yolande, comment se fait-il que vous soyez là, Henri ? Nous vous avons quitté à l'aérodrome de Bangui hier !

— Ne m'en parlez pas, chère amie ! C'est toute une histoire... ou plutôt la sempiternelle histoire qui recommence pour moi ! Vous avez vu comme j'étais heureux d'être à Bangui pour quelques semaines. Tout allait bien pour moi, trop bien sans doute ! Crac ! Voilà que, hier après-midi, en rentrant à mon hôtel après avoir reconduit l'évêque chez lui, j'ai trouvé un télégramme m'informant qu'il y avait du grabuge dans ma réserve de Zemongo.

— C'est grave ?

— L'incident habituel: des Soudanais ont franchi la frontière pour pénétrer dans la réserve et y chasser sans aucune autorisation. Mes bonshommes de garde, restés là-bas, ont voulu leur interdire l'accès de <la réserve et il y a eu une bagarre... Il faut vous dire que mes subalternes tirent bien: c'est moi qui les ai formés... Alors je suis obligé d'écourter mes vacances dans la capitale pour retourner là-bas rétablir une paix quelque peu compromise... Parti hier soir, j'ai roulé pendant la nuit et j'arrive... Oh ! je ne ferai pas une longue halte ici ! Juste le temps de me laver, de me raser, et je repars pour Yalinga où j'ai bien l'intention de; coucher ce soir: la route est possible jusque-là... Et demain, à l'aube, je m'enfonce dans la brousse, direction Zemongo où j'espère arriver d'ici quarante-huit heures... On n'avance pas vite dans la brousse, mais la jeep, ça passe partout !

— Yalinga ? répéta Yolande comme si le nom évoquait pour elle des souvenirs.

— Mais oui, jeune femme, Yalinga: la ville où votre mari a commencé ses études primaires...

— Mais, poursuivit Yolande, entre Yalinga et Zemongo se trouve bien Manjo ?

— C'est exact. Je constate que vous avez une excellente mémoire... Seulement la piste la plus directe pour moi ne passe pas par Manjo.

— Monsieur Boutières, accepteriez-vous de faire le détour nécessaire pour nous déposer, mon mari et moi, à Manjo ?

— Vous déposer, mes enfants ? Mais pour cela, il faudrait d'abord que je vous aie pris ici avec moi dans cette jeep ! Vous n'y seriez pas très à l'aise et croyez-vous que ce serait bien agréable pour vous de continuer ainsi votre voyage de noces en compagnie d'un vieil ours ?

— Vous nous rendriez un immense service...

— Moi, je veux bien... Seulement, quand je vous aurai laissés à Manjo, vous vous y trouverez isolés, sans aucun moyen de locomotion. Ne pensez-vous pas que c'est un peu hasardeux ?

— Jacques et moi, nous nous débrouillerons ! N'est-ce pas, chéri ?

— Je crois, comme ma femme, que ce serait très salutaire pour nous deux de vivre intégralement pendant quelques semaines l'existence de mon village natal. C'est une expérience que nous avons le devoir de tenter.

— Ça, mon garçon, dit Boutières, c'est le poète qui parle en toi ! N'oublie cependant pas que ta femme a été habituée, comme toutes les Blanches, à un certain confort, à certaines habitudes de vie qu'elle ne trouvera sûrement pas à

Manjo ! Si vous aviez une voiture, ce serait déjà un moyen plus rapide de rejoindre la civilisation quand Yolande serait saturée de « l'expérience »... Parce qu'il ne faudra pas vous attendre à me revoir avant des mois ! Quand je suis à Zemongo, je ne sors plus de ma réserve de chasse: je n'en ai ni l'envie ni le temps... Et les passages de « touristes » ou simplement de visiteurs doivent être plutôt rares à Manjo !

— Mgr Thibaut nous a laissé entendre qu'il viendrait peut-être nous y rendre visite dans trois ou quatre semaines...

— Il dit cela, l'évêque, parce qu'il est toujours pétri de bonnes intentions ! Seulement, avec tout le travail qu'il a sur les bras et la tournée d'inspection de ses missions du sud qu'il doit entreprendre maintenant, cela m'étonnerait ! Je sais bien que lui-même dirait qu'un miracle peut toujours arriver... Mais, une fois à Manjo, comptez plutôt sur vous-mêmes ! Dites-vous, Yolande, que, si vous y étiez souffrante, la ville la plus proche est Yalinga avec laquelle votre seul moyen de communiquer serait d'envoyer un messager qui n'aurait que ses

jambes pour avancer... Je sais bien que les gens de cette région courent vite... Mais, même pour le plus rapide d'entre eux, il faut deux jours et deux nuits de marche presque ininterrompue pour atteindre Yalinga, d'où on peut venir à votre secours. Quarante-huit heures, c'est très long quand on attend...

Après avoir regardé Jacques, Yolande dit, sûre d'elle:

— Je vous remercie, Henri, de nous avertir de ce qui peut nous attendre, mais notre décision est irrévocable: nous resterons à Manjo tout le temps nécessaire. Dieu, qui a permis notre rencontre et notre union, ne peut pas nous abandonner au moment où nous voulons nous aguerrir pour devenir, nous aussi, de vrais Africains.

— Soit ! acquiesça Boutières. Dès que le plein d'essence sera fait, nous irons d'abord à l'hôtel où je me laverai. Pendant ce temps, vous n'aurez qu'à charger vos bagages dans la jeep et nous partirons dans une heure.

Les 378 kilomètres de Bambari à Yalinga, sur une route dont le seul inconvénient était d'être — dans certains tronçons — excessivement poussiéreuse, furent franchis sans aucune difficulté. Les trois voyageurs firent deux courtes haltes dans les petites villes d'Ippy et de Bria, qui n'étaient que des marchés d'arachides et de manioc, les cultures vivrières du pays.

Pendant le trajet, Yolande put remarquer que la circulation était des plus réduites: on croisait quelques camions, transportant des balles de coton, mais aucune voiture de tourisme. La jeune femme constata également que Boutières était très connu, aussi bien à Ippy qu'à Bria. À chaque étape, il s'était entretenu longuement, en dialecte, avec les indigènes dont les visages s'étaient éclairés d'un large sourire dès qu'ils l'avaient aperçu... Quand ils eurent quitté Bria, elle lui dit:

— Je vois que vous êtes un personnage populaire...

N'exagérons rien ! C'est normal qu'un homme, qui passe régulièrement deux fois par an dans ces bourgades depuis vingt-cinq ans, y ait été repéré... Mais il est certain que plus nous irons vers l'Ouest et plus je me sentirai chez moi. Souhaitons qu'un jour vienne où il en sera de même pour vous et pour votre mari... À propos, Jacques, quelle impression ressens-tu à rouler ainsi sur « nos » routes ? À en juger par ton mutisme, on pourrait croire que ton émotion est grande !

— Elle l'est ! répondit doucement le Noir. C'est un peu comme si j'étais grisé par tout ce que je retrouve de mon enfance: la poussière de nos routes, leur silence, les senteurs de mon pays... Je me fais l'effet d'être l'enfant prodigue qui retourne vers la terre de son père... Mais j'ai la chance de ne pas être seul dans ce voyage inspiré ! Mon épouse est là, à mes côtés, déjà prête à partager mes étonnements, à encourager mon enthousiasme ou à m'aider à porter le poids de mes désillusions... Vous aussi, Boutières, vous êtes auprès de moi, prouvant en cela que vous êtes le meilleur des parrains...

— Pas d'attendrissement, négrillon de mon cœur ! Mais je suis quand même content que ton âme de rêveur impénitent vibre à ce contact plus intime avec ton pays... Le plus merveilleux, c'est que demain matin, aux portes de Yalinga, quand il n'y aura plus de route civilisée mais une piste, nous pénétrerons dans ton véritable empire: la brousse... Je suis sûr que ce moment rare l'inspirera un nouveau poème, peut-être le plus noble de tous !

— Ce poème est déjà en moi, dit Jacques avec une grande simplicité. Il est né dès les premiers kilomètres de ce voyage et, avec la distance qui augmente entre nous et la civilisation blanche que nous avons quittée délibérément, il n'a fait que mûrir...

Sa voix grave commença alors à scander des strophes pendant que la voiture continuait à rouler:

*Ce soir, j'ai l'impression que brûle autour de nous la pyramide d'arachides qui domine le pays...*

*Et que ressuscite aussi la rumeur que module le clair de lune de la flûte et des conques...*

*Que ressuscite la théorie des servantes sur la rosée...*

*... Et les grandes calebasses de lait, calmes, sur le rythme des hanches balancées...*

...Elle ressuscite aussi la caravane des ânes et dromadaires dans l'odeur du mil et du riz...

... Grâce à ce voyage, je ressuscite mes vertus terriennes !

La voix s'était tue et il sembla qu'aucun d'eux trois n'osait plus rompre le silence. La femme, assise entre son époux et l'« ami », ne pouvait s'empêcher d'établir, dans son esprit, un parallèle entre ce poème qui venait d'éclorre sur une route d'Afrique et celui qu'elle avait entendu sur une route de France, un jour de la Toussaint où Jacques l'avait entraînée dans la vallée de Chevreuse avec le désir de lui faire découvrir les beautés de l'Île-de-France. Si le poème d'Afrique était heurté, celui de France avait su être tempéré...

« L'ami », lui, continuait à tenir le volant comme si rien d'autre ne l'intéressait que de conduire, mais, malgré son flegme apparent, son cœur commençait à être imprégné d'une étrange inquiétude. Ce n'était pas ce qui pourrait se passer à leur arrivée à Manjo qui le tourmentait, mais la pensée qu'un moment viendrait où il devrait dire adieu à cette jeune femme qu'il sentait, frémissante, à ses côtés.

Depuis la première seconde où il l'avait vue, descendant de l'avion d'Air-France, Boutières — l'homme de la brousse, le protecteur des fauves, celui qui avait toujours su être plus dur pour lui-même que pour les autres — avait compris qu'il aurait mieux valu pour lui que Yolande ne vînt jamais en Oubangui ! La longue conversation qu'il avait eue avec elle dans l'arrière-salle du *Café de Paris* n'avait fait que renforcer en lui ce sentiment: cette jeune femme était devenue pour lui, le solitaire, le plus grand des dangers.

N'apportait-elle pas avec elle tout ce qui lui manquait depuis des années, ce à quoi il avait maintes fois rêvé pendant les longues nuits de Zemongo: la femme d'Europe, le parfum de France, la sensibilité et la sensualité à peine dissimulée de celle qui va à l'aventure ? N'était-elle pas de la même trempe que lui, cette fille d'ancien colonial ? Et sous son calme apparent, derrière les innombrables questions qu'elle ne cessait de poser, ne dissimulait-elle pas toutes les ambitions, toutes les audaces ? Si encore, elle était venue seule à Bangui, la communion immédiate se serait faite entre elle et lui, Boutières: ils auraient pu fondre dans le même creuset leur besoin réciproque d'aventure... Mais le destin — ou ce que l'évêque avait la rage d'appeler « la Providence » — avait voulu que Yolande fût déjà la compagne d'un Noir ! Et ça, c'était terrible...

Un Noir dont il s'était institué le protecteur vingt-cinq années plus tôt et qu'il n'avait pas le droit de trahir ! Il en arrivait presque à se reprocher de s'être aventuré sur la place d'un village en flammes où un bébé en pleurs hurlait de terreur en lui tendant les bras... La conscience de Boutières était torturée, son cœur déchiré... Il s'en voulait surtout d'avoir accédé à la demande de l'évêque: jamais il n'aurait dû rejoindre le couple à Bambari ! Et pourtant il ne savait plus, quand il avait accepté, s'il l'avait fait pour aider le couple ou uniquement pour retrouver la femme !

Il n'osait même plus regarder sa voisine, ni le mari qui devait continuer, dans le silence, à élaborer des poèmes... Il resta les yeux rivés sur la route qu'il connaissait pourtant par cœur.

Tel était le trio dans la jeep.

Ce fut elle qui parla la première.

— Croyez-vous que nous atteindrons Yalinga avant la tombée de la nuit ?

— Certainement, répondit le conducteur. Nous y serons dans une heure.

— Y a-t-il un hôtel à Yalinga ?

— Un hôtel, c'est beaucoup dire... Imaginez plutôt une sorte de relais auprès duquel les auberges les moins confortables d'Europe font figure de palais ! Mais cela n'a aucune importance en ce qui vous concerne: je vous conduirai directement à la mission catholique qui groupe l'orphelinat des Sœurs blanches et l'école des Frères.

— L'orphelinat auquel vous aviez l'intention de confier Jacques quand il n'était encore que le tout petit Yero ?

— Celui-là même où il n'a jamais été grâce à l'amour maternel de sœur Gertrud... Par contre, il a connu l'école des Frères, quand il est venu habiter à la cure de Thibaut... Te souviens-tu de tout cela, Jacques ?

— Je revois très bien la grande cour de l'école et les Frères des Écoles chrétiennes dont j'avais très peur.

— Vraiment ? Ils t'impressionnaient tant que cela ? Ils furent cependant pour toi de merveilleux professeurs.

— Je sais. Grâce à eux, j'ai appris la grammaire, le calcul élémentaire, les premières bases de l'histoire et de la géographie... C'est là que j'ai su que, tout en étant né en Oubangui, j'étais français... Je me souviens particulièrement de l'un des Frères qui était très gros et que l'on appelait « monsieur Anselme » : au moyen d'un long bambou, il nous montrait les pays d'Europe sur une carte coloriée qui était accrochée au mur. Mes

petits camarades et moi, nous aimions beaucoup la France parce qu'elle y était peinte en rose...

— « M. Anselme » est mort, dit doucement Boutières, et la France n'est plus tellement rose !

Yalinga ressemblait à Bambari et à toutes les petites villes qu'ils avaient traversées pendant la journée: la seule différence était que l'on sentait, sans pouvoir dire exactement pourquoi, qu'à Yalinga prenait fin l'influence de la civilisation blanche. Les quelques maisons bâties, qui dominaient un fouillis de huttes et de cases montées sur pilotis, semblaient presque un défi lancé à la brousse s'étendant à perte de vue à l'est. Parmi ces bâtisses blanches, celles de la mission formaient un ensemble assez homogène qui comprenait autour de l'église, la cure, l'orphelinat, le dispensaire, le collège. La route allait jusqu'à la place centrale; ensuite il n'y avait plus de route. Demain, Yolande le savait, ce serait enfin l'aventure: la vraie.

Quand la jeep s'arrêta devant l'entrée du collège, une nuée d'enfants noirs — allant de gamins de dix ans jusqu'à des bambins qui en avaient à peine trois et qui couraient de toute la force de leurs petites jambes pour imiter leurs aînés — entoura la voiture en poussant des cris de joie. Tous semblaient connaître Boutières qui confia à ses amis:

— Ça, c'est l'accueil de la génération en herbe ou, si vous préférez, de l'Afrique de demain... Je préfère la voir ainsi que malheureuse.

Yolande ne put résister à l'envie de prendre dans ses bras le plus petit des enfants, en disant à Jacques:

— Tu devais lui ressembler quand Henri t'a trouvé sur la place de Manjo...

Une Sœur blanche s'était avancée pour ordonner, en français, aux enfants:

— Laissez au moins M. Boutières et ses amis descendre de voiture ! Après vous pourrez grimper sur la jeep, mais défense de toucher à quoi que ce soit ! Sinon il y aura des punitions !

Cette sœur rappelait, étrangement, en plus jeune, Gertrud. A Yolande qui en faisait la remarque, Boutières répondit:

— Ces nonnes sortent du même moule ! C'est même à se demander si elles n'ont pas une seule âme pour elles toutes ! Ah, voici M. Marjot, le directeur du collège qui sera cette nuit votre hôte.

« M. Marjot » était en réalité un Frère des Ecoles chrétiennes: « frère Ludovic », mais les usages voulaient qu'on l'appelât, comme tous les membres de sa congrégation, « monsieur ». Ceci pour bien indiquer qu'ils n'avaient pas reçu la prêtrise.

Après avoir serré la main de Boutières, « M. » Marjot dit à Jacques: .

— Je connais enfin ce brillant élève qui a fait ses toutes premières études ici à une époque où je terminais mon noviciat en France. Avant sa disparition, M. Anselme m'a souvent parlé de vous, Jacques Yero, dont il était très fier ! À chaque fois aussi où Mgr Thibaut est passé par Yalinga, il nous a fait part du succès de vos études à Paris. Maintenant, c'est avec joie que nous vous appellerons « maître »...

Jacques sourit et présenta Yolande:

— Ma femme...

— Madame, répondit le directeur du collège, nous sommes très heureux de vous accueillir: votre chambre vous attend... Je vous préviens tout de suite qu'elle n'a rien de luxueux ! C'est cependant celle que nous réservons toujours aux personnalités de marque telles que Mgr Thibaut, M. l'inspecteur d'Académie qui vient rarement d'ailleurs, et tous nos missionnaires.

— Comment avez-vous pu deviner que nous vous demanderions de nous loger ? dit Yolande. Mon mari et moi ignorions encore ce matin à Bambari quelle serait notre prochaine étape !

— Mgr Thibaut nous avait, voici déjà une huitaine de jours, fait part de votre mariage à la cathédrale de Bangui ainsi que de l'éventualité où vous vous trouveriez peut-être de nous demander l'hospitalité au cours d'un voyage que vous alliez entreprendre aussitôt après votre mariage.

— Monseigneur pense à tout ! remarqua la jeune femme. Mais c'est M. Boutières qui nous a conseillé de loger au collège plutôt qu'au relais prévu pour les voyageurs.

— n a bien fait: ici vous serez chez vous...

— Jacques et moi acceptons bien volontiers votre charmante invitation, mais à la condition formelle que vous ne nous obligiez pas à faire chambre à part sous prétexte que nous sommes dans un établissement dirigé par un ordre religieux !

— Il n'en est pas question ! s'exclama le directeur en riant. Vous êtes mariés, maintenant... Et Dieu interdit que l'on sépare ceux qu'il a unis...

La chambre, dont les murs passés à la chaux n'avaient pour toute décoration qu'une croix de bois placée au-dessus du lit, était modeste. Et le lit n'avait jamais dû être prévu pour un couple.

— L'ennui, avait confié le directeur à Yolande pendant qu'il les conduisait vers leur chambre, sera que nous ne pourrons pas loger M. Boutières: d'habitude nous lui donnions cette chambre et nous n'en avons pas d'autre disponible en ce moment.

— Vous le lui avez déjà dit ? demanda la jeune femme.

— Oui. Il m'a répondu que cela n'avait aucune importance et qu'il trouverait facilement un gîte à Yalinga où il connaît beaucoup de monde. Mais il dînera avec nous.

Le repas fut servi au réfectoire à la table réservée aux professeurs. Pour faire honneur aux voyageurs, M. Marjot avait placé Yolande à sa droite, Boutières à sa gauche et Jacques en face de lui après avoir dit, au moment où ils s'asseyaient:

— Il est normal que nous rendions hommage à l'un de nos anciens élèves qui nous revient avec le titre, encore très rare en Oubangui, d'avocat !

La cuisine fut loin d'égaliser celle de sœur Gertrud: ce n'était qu'une cuisine de collègue... D'un pauvre collègue où les pensionnaires paraissaient cependant heureux de vivre: ils étaient sûrs d'y trouver toujours le manioc et le riz en quantité suffisante.

Le directeur était bavard, mais il était excusable: ce n'était pas tous les jours que semblable événement se produisait à Yalinga ! Quand il apprit que Yolande avait, elle aussi, réussi son doctorat, son enthousiasme ne connut plus de limites et il conclut:

— C'est assez émouvant pour nous, qui avons toujours été dans l'enseignement missionnaire, de penser qu'il y a des femmes telles que vous, madame, qui apportent en Oubangui la preuve que nos efforts n'ont pas été vains: votre désir de devenir la plus sûre collaboratrice de votre mari, qui a appris dans ce collège les premiers rudiments de tout, est un excellent encouragement ! Et comme nous vous approuvons de vouloir mieux connaître le pays avant d'y exercer votre profession ! Personnellement, je n'ai pu faire que de très courtes incursions dans la brousse, étant accaparé par ce collègue.

— Il y a cependant les vacances, monsieur le directeur ?

— Les vacances, chère madame ! Mais nous sommes obligés de garder nos élèves: si leurs familles nous les ont confiés, c'est d'abord parce qu'elles ne veulent plus les voir ! Rares sont celles qui tiennent à ce que leurs enfants soient instruits... Pour toutes ces peuplades de l'Oubangui, à partir du moment où l'un des leurs est pris en charge par les Blancs, il ne fait plus partie de leur communauté noire: il est même presque considéré comme un renégat ou un traître.

— Ces gens-là savent pourtant que vous, les éducateurs ou missionnaires blancs, vous n'êtes pas leurs ennemis, mais leurs plus grands alliés ?

— Ils l'ont appris... Malheureusement, vous constaterez vous-même avec quelle rapidité ils ont tendance à l'oublier...

Ces mots dissimulaient une certaine amertume, presque un découragement. Mais très vite le directeur reprit:

— Évidemment, il y a des hommes comme Jacques dont le retour nous console de beaucoup de déboires ! Mais combien sont-ils parmi les Noirs ceux qui, ayant connu la même chance et la même réussite que lui, cherchent réellement à revenir œuvrer dans leur pays natal ? La majorité n'a qu'une idée: trouver du travail en France, en Europe ou n'importe où dans le monde pour ne plus jamais remettre les pieds sur le continent africain !

— Je viens pourtant de rencontrer à Bangui un camarade de jeunesse de Jacques qui, après avoir fait ses études en France comme lui, n'a eu plus qu'un désir: revenir ici pour y exercer son métier.

— C'est possible: comment se nomme ce garçon ?

— Le Dr Kalidou Hamady. Il a déjà ouvert un cabinet qui est florissant.

— Il n'a pas été élevé dans ce collège primaire, n'étant pas originaire de la même région, mais j'ai déjà souvent entendu parler de lui... On m'a même dit que c'était un excellent praticien... Cependant on le considère surtout

comme ayant l'étoffe d'un futur politicien. Et je n'aime pas beaucoup ce genre d'individus ! Je ne puis m'empêcher d'éprouver une certaine méfiance à l'égard de ces jeunes gens que nous avons formés et dont la seule idée est d'utiliser leurs connaissances, ou la situation libérale qu'elles leur ont permis d'acquérir, pour jouer un rôle politique dans un pays qui ne demande qu'à rester tranquille.

— Monsieur le directeur, remarqua Yolande, vous me paraissez rejoindre-de très près les idées de notre ami Boutières...

— M. Boutières, avec qui j'ai eu le plaisir de converser à chacun de ses passages ici, m'a toujours paru être un homme plein de bon sens...

— Je vous sais gré de cette opinion sur moi, dit Boutières. Mais ne croyez-vous pas Superflu qu'à chaque fois que des Blancs — qu'ils soient prêtres, frères des Écoles chrétiennes ou simplement des hommes quelconques comme moi — se rencontrent, ils éprouvent le besoin de ressasser les idées qui les hantent sur un problème assez insoluble ? Laissons le temps, ou les événements, faire les choses... Laissons surtout nos deux amis se reposer: demain, la traversée de la brousse sera fatigante.

Yolande eut pour Boutières un regard de gratitude qui voulait dire: « Merci d'avoir fait comprendre à cet excellent directeur d'école que je n'aspirais qu'à une chose: continuer à vivre ma lune de miel... »

La fenêtre de leur petite chambre donnait sur la grande place, l'unique place où venait mourir la route de la civilisation. Après une soirée douce, la nuit s'annonçait prometteuse de tendresse, comme l'avait été celle de Bambari. Les lumières de l'orphelinat et du collège s'éteignirent. Quelques silhouettes passèrent, légères, mais une seule restait immobile, adossée à la jeep toujours arrêtée devant l'entrée du collège.

Silhouette que Yolande et Jacques reconnurent tout de suite, malgré l'obscurité, et dont le visage ne pouvait se deviner que quand la cigarette brasillait... Blottis dans l'encadrement de la fenêtre, le mari et la femme demeuraient silencieux, éperdus, emportés à nouveau par leur grand rêve d'Afrique qui ne faisait que commencer en se mêlant à leur soif d'amour qui, elle, ne tarirait jamais. La femme savait que l'âme de « son » poète était déjà à la recherche des mots' impossibles ou des images irréelles qui, seules, peuvent exprimer ce que ne parvient pas à dire le langage ordinaire. Mais le mari ne pouvait encore comprendre que, au fond de son cœur, sa compagne était en train de se poser une question, qui l'affolait:

« Pourquoi Boutières reste-t-il à attendre ainsi sur cette place déserte de la dernière ville avant la brousse comme s'il voulait protéger notre amour, ou, au contraire, comme s'il cherchait, par sa présence muette, à le détruire ? »

Pensée qui la fit frissonner.

Ce dont ni Yolande ni Jacques ne pouvaient se douter, c'était qu'avant de monter son étrange garde sur la place, devant le collège, Boutières avait eu une rapide entrevue avec le lieutenant qui commandait la brigade de gendarmerie stationnée en permanence à Yalinga. Dès qu'il avait vu le protecteur des fauves, l'officier avait demandé:

— Alors ? «L'héritier» du clan massacré à Manjo est en route pour le village de ses ancêtres ?

— Oui. Il est accompagné de son épouse blanche.

— On me l'a également dit. Et vous, Boutières, quel rôle jouez-vous dans tout cela ?

— Celui de l'ami ou du vieux parrain qui doit conseiller son filleul...

— Ce Noir a beaucoup de chance d'avoir un parrain comme vous !

— Croyez-vous ?

— Je me doute que vous n'êtes venu me voir que pour savoir comment les choses se présentent actuellement là-bas... Selon la demande de Mgr Thibaut, qui nous a été transmise il y a six jours, j'ai envoyé à Manjo un sous-officier et deux hommes avec la mission d'informer les habitants de la prochaine visite qu'allait leur faire le seul et authentique descendant des anciens chefs de ce village.

— Quelle a été la réaction ?

— De la part de la population, ce fut d'abord la stupeur qui tourna presque à la panique: certains habitants se sont même enfuis dans la brousse, craignant d'être victimes de la vengeance de ce Grand Chef qui les châtierait parce qu'ils avaient obéi depuis des années à des chefs d'un autre clan ! Mes envoyés ont eu beaucoup de peine à les rassurer en leur faisant comprendre que la visite de Jacques Yero serait toute pacifique et qu'il n'avait

nullement l'intention de prendre la place du chef actuel Diabira-Doul.

— Et ce Diabira-Doul, que je connais moins bien que son père auquel il a succédé, comment s'est-il comporté lorsqu'il a appris la nouvelle ?

— Il a immédiatement réuni le Conseil des Anciens du village pour leur expliquer que Jacques Yero, ramené par la police des Blancs, ne pouvait être qu'un imposteur et que le vieux chef, auquel son propre père avait succédé il y a vingt-cinq ans, n'avait laissé aucun descendant... Mais pourquoi diable, Boutières, n'avez-vous jamais fait savoir à cette peuplade l'existence de votre protégé ?

— Par prudence pendant les premières années, sinon le père de Diabira-Doul l'aurait recherché pour le tuer... Ensuite, il valait mieux attendre que Jacques fût devenu un personnage: aujourd'hui il l'est... Ce n'est pas tout le monde qui est avocat en Oubangui ! Vos hommes leur ont-ils expliqué que « l'héritier » revenait de France avec des diplômes qui lui permettraient, s'il le désirait un jour, de rendre la justice ?

— Vous savez aussi bien que moi que les diplômes ne disent absolument rien à ces gens-là ! Quant à la justice, elle ne les impressionne que si elle est rendue par les Blancs...

— Votre sous-officier leur a-t-il également annoncé que Jacques avait une épouse blanche ?

— Non.

— Tant mieux ! Je compte me servir de cet effet de surprise... Pendant les premiers jours, la femme de Jacques sera son plus sûr atout pour qu'on le respecte à Manjo... Après ce sera une autre histoire...

— Que voulez-vous dire ?

— Je puis me tromper mais je me demande si, à la longue, il ne regrettera pas d'avoir épousé une Blanche. Je crains plutôt que cela ne le desserve... Tout dépendra de la façon dont la femme s'y prendra avec les indigènes... Elle n'est pas sotte ! Malheureusement, elle ignore le dialecte africain: il faudra qu'elle l'apprenne vite si elle veut s'imposer.

— De toute façon, conclut l'officier, votre « filleul » a une certaine chance: la date de son retour coïncide avec les rites annuels de la circoncision à Manjo. La population sera beaucoup trop occupée par les innombrables cérémonies pour avoir le temps de se conduire en ennemie à son égard... Qui sait même si le fait qu'il apparaisse à un tel moment ne sera pas considéré par les sorciers comme un heureux présage ?

— Ce sera à moi d'essayer de les en persuader, répondit Boutières songeur. Je vous remercie, lieutenant, d'avoir ainsi fait préparer le « terrain d'accueil »... Ah ! un dernier point sur lequel il me paraît indispensable que vous soyez informé: je ne pourrai rester que deux ou trois jours au plus à Manjo... Juste le temps de voir comment tourneront les choses... Il est évident que si je sentais trop d'hostilité à l'égard de mes amis, je les obligerai à venir avec moi à Zemongo, mais si, au contraire, les événements leur sont favorables, je les laisserai seuls... S'il vous était possible, de temps en temps, d'envoyer dans la région une patrouille de police qui passerait simplement pour voir si tout va bien, je crois que ce ne serait pas inutile... Ne serait-ce que pour remonter le moral de la jeune femme qui ne sera pas fâchée de revoir un visage blanc, même si ce n'est que celui d'un sous-officier de carrière !

— J'essaierai d'y aller moi-même la première fois.

— Alors, ce sera pour elle un régal ! Sur ce, je me sauve...

— Où dormez-vous ici ? Au collège comme d'habitude ?

— Non. Cette fois on m'a mis à la porte du collège... Les bons Frères doivent estimer que j'ai passé l'âge et qu'il est grand temps que j'apprenne à me débrouiller tout seul !

— Dormez ici...

— Merci pour cette offre, mais, sincèrement, je crois que je n'aurai pas sommeil ce soir... C'est la faute de la brousse que je sens toute proche: à chaque fois que je la retrouve, je redeviens un fauve qui attend la nuit pour se réveiller... Et j'ai une furieuse envie de passer celle-ci à la belle étoile, en fumant et en rêvassant... C'est assez stupide de le dire, mais ce soir je dois avoir un peu de vague à l'âme...

Il y avait foule, le lendemain matin devant le collège, autour de la jeep. À chaque fois qu'un véhicule partait pour la brousse ou en revenait, il en était ainsi à Yalinga: c'était « l'événement ». Celui-ci n'était-il pas exceptionnel, étant donné la qualité des trois voyageurs: le dernier héritier d'une dynastie noire, son épouse de France et le maître des fauves de Zemongo ?

M. Marjot, le directeur, était là escorté de tout le corps professoral; les sœurs de l'orphelinat étaient entourées de la marmaille hurlante et remuante; le lieutenant de police lui-même était venu, poussé beaucoup plus par la curiosité de voir là femme que par les obligations de son service... Foule qui rappela à Yolande celle qui l'avait déjà acclamée quand elle était ressortie de la cathédrale de Bangui au bras de son époux. Et elle comprenait qu'aussi bien au centre de l'Afrique que sur la place de la Concorde à Paris, il ne pouvait pas y avoir de manifestation réussie sans grande foule. Heureusement, aujourd'hui, c'était une manifestation de sympathie.

Avant de se réinstaller dans la jeep entre Boutières et Jacques, elle avait dû embrasser tous les enfants qui lui avaient été présentés par les sœurs.

— Si c'était possible, avait-elle alors confié à son mari, je les adopterais bien tous ! Boutières avait raison quand il me disait qu'on ne peut pas résister à un bébé nègre qui vous tend ses petits bras potelés en roulant ses yeux comme des billes...

Enfin la voiture démarra, accompagnée par une dernière clameur, puis, presque aussitôt, ce fut le silence: ils étaient dans la brousse. L'étape à Yalinga ne serait bientôt plus qu'un souvenir... Il n'y avait eu aucune transition entre la ville et la pleine nature. Le même phénomène s'était produit quand ils avaient quitté Bambari, Yppy, Bria, chaque ville... La banlieue, qui s'étire désespérément lugubre et presque toujours laide aux sorties des cités de la métropole, est l'apanage des villes qui sont civilisées depuis des siècles: une plaie que les agglomérations d'Afrique auraient peut-être la chance de ne jamais connaître, si les nouveaux urbanistes voulaient bien en veiller. Cette idée enchantait Yolande.

Elle était éclatante de beauté et de joie de vivre ce matin, la jeune épouse... Son visage ovale et sa coiffure en catogan s'accommodaient très bien du casque blanc en liège qui serait désormais le couvre-chef indispensable sans lesquels une pointe d'élégance manque à l'aventure... Les lunettes noires, la chemisette au col échancré, le foulard de soie roulé autour du cou pour protéger la nuque, les culottes enserrées dans les bottes fauves achevaient de compléter l'appareil vestimentaire de celle qui se croyait déjà la plus authentique des amazones de la brousse.

En la voyant apparaître ainsi équipée, Boutières avait eu un léger sourire, mais il s'était bien gardé de faire la moindre remarque. Il n'avait d'ailleurs pas dit un seul mot depuis le départ. Ce fut elle, une fois encore, qui parla la première:

— Cher ami, vous paraissez taciturne ce matin ? Auriez-vous passé une mauvaise nuit ?

Le conducteur ne fut pas dupe: le ton était teinté d'ironie. Il fallait répondre sur le même diapason:

— Ma nuit a été excellente... Cependant je me doute qu'elle n'a pas pu être meilleure que la vôtre !

— Jacques et moi nous avons admirablement dormi... Le lit était un peu étroit pour deux, mais ce sont de ces petits inconvénients auxquels on s'habitue vite ! N'est-ce pas, mon amour ?

« L'amour » eut, lui aussi, un sourire, en signe d'approbation, mais il ne parla pas. Son visage s'était transfiguré depuis qu'il était en pleine brousse. Et Yolande ressentit la curieuse impression que ce n'était plus Jacques, l'enfant adopté et élevé par les Blancs, qui était à côté d'elle, mais uniquement Yero, le sauvage... Devant cette brusque transformation, elle comprit qu'il suffirait d'un rien pour réveiller en lui certains instincts de la race: c'était à la fois affolant et grisant.

Affolant de se demander si la brousse africaine ne serait pas plus forte que toutes les leçons de la civilisation blanche... Grisant de se dire que l'on ne pouvait bien connaître un Noir que si on le voyait dans son pays natal. Ce ne serait qu'à Manjo qu'elle découvrirait tout de son véritable époux: elle avait donc bien fait de tenter l'aventure.

Par une curieuse association d'idées, elle en vint à se demander si un Boutières — ce Blanc d'Afrique qui semblait ne plus pouvoir se passer de la brousse — serait aussi fascinant s'il vivait dans la métropole ? Certainement pas, conclut-elle.

Le phénomène de mimétisme jouait avec toute sa puissance mystérieuse: pour un Jacques Yero, né en Oubangui, ou un Boutières — qui y vivait depuis un quart de siècle — c'était normal qu'il fit sentir ses effets mais que se passerait-il pour elle, Yolande ? Certes, elle aussi était née au Gabon, mais de parents blancs qui avaient tout mis en œuvre, pendant des années, pour lui faire oublier le continent noir. Si le mimétisme devait s'affirmer un jour en elle, ce ne serait que beaucoup plus tard. Pour l'instant, elle se sentait toujours la femme blanche, uniquement blanche, qui s'était cependant laissé séduire par un Noir de la brousse...

La jeep, cahotée, avançait lentement. La chaleur était étouffante, la végétation avait une teinte uniformément jaunâtre comme si toute la poussière d'Afrique s'était accumulée dans cette région. Effet d'optique qui était encore accentué par la couleur gris sale du ciel, monotone lui aussi, pesant, lourd... Un ciel dans lequel, à perte de vue, on ne pouvait découvrir aucune percée vers un firmament bleu, et qui renvoyait vers le sol desséché une réverbération faisant mal aux yeux: celle d'un soleil qui reste caché derrière des nuages.

— Cette lumière est terrible ! finit par dire la jeune femme.

— Il faudra cependant vous y habituer, répondit Boutières. Vous n'en trouverez pas d'autre dans le centre de l'Afrique... Oui, je comprends très bien ce que vous ressentez: depuis votre arrivée à Bangui, vous n'avez jamais vu de ciel bleu et vous auriez été enchantée de le retrouver le jour de votre mariage... À moi aussi, les premiers temps où j'étais ici, il m'est arrivé bien souvent d'éprouver le besoin de revoir le bleu du ciel, cette merveilleuse couleur de la côte méditerranéenne ou celle, tellement plus délicate, de l'Ile-de-France ! Les années ont passé et il a bien fallu que je me résigne à oublier ce qu'était un bleu d'azur ou un bleu pastel pour me contenter de nos gris ! Mais je suis sûr que votre mari aime ce ciel d'Afrique, qui est le sien.

— Je crois, répondit doucement Jacques, que notre brousse perdrait beaucoup de sa poésie si elle nous apparaissait sous une autre lumière. Celle-ci convient à notre flore et à notre faune.

La voiture s'était arrêtée.

— Voilà déjà des heures que nous roulons sur cette piste, dit Boutières. Je vous propose une petite halte... Avez-vous faim ou soif ? J'ai tout ce qu'il faut dans mes coffres... C'est d'ailleurs indispensable pour l'étape que nous serons obligés de faire cette nuit.

— Vous ne pensez pas que nous pourrions arriver à Manjo ce soir ? demanda Yolande.

— Vous n'y songez pas ! Quand nous aurons franchi à ce rythme-là deux cents kilomètres, vous en aurez largement assez ! Nous camperons... J'ai une excellente tente que vous apprécierez... Cela ne vous attire donc pas de passer une nuit en pleine brousse ?

— Quel est l'homme ou la femme de nos pays qui n'a pas fait un tel rêve ? Si vous le permettez, ce sera moi qui ferai ce soir la cuisine puisque vous me dites avoir des provisions.

— Si vous n'aviez que ces provisions, votre cuisine ne serait pas très compliquée et se limiterait à ouvrir des boîtes de conserve ! Évidemment, sur un réchaud, nous pourrions faire à revenir » du corned-beef : ce qui n'est pas aussi mauvais que le pensent beaucoup de gens... Mais j'espère pouvoir améliorer votre menu à l'étape...

— Comment cela ?

Il désigna la carabine qui était toujours restée à portée de sa main dans la jeep :

— Il faut bien qu'elle serve de temps en temps ! Au dîner vous me direz des nouvelles d'un bon cuissot d'antilope ou de gazelle, rôti à la broche sur un feu de bois : un délice rare !

Jacques s'était penché sur une plante assez haute qu'il examinait avec curiosité.

— Elle ne te rappelle rien ? demanda Boutières. Il est vrai que tu étais si petit quand je t'ai expliqué à quoi pouvait servir cette plante... C'était à l'époque où je faisais la halte nocturne au « Palais » de Thibaut, quand j'allais de Zemongo à Bangui, ou l'inverse... Je te racontais tout ce que j'estimais devoir te dire sur les coutumes de ceux de ta race. Thibaut me le reprochait parfois et surtout ta nounou, sœur Gertrud ! Ils prétendaient que je bourrais ton petit crâne de choses inutiles... Ils avaient tort ! Toi, pourtant, tu m'écoutais avec toute la passion que peut avoir un enfant pour entendre des histoires surprenantes... Ces histoires, il faudra les réapprendre si tu veux bien connaître les tiens.

« Cette plante, qui t'intrigue, est une plante magique, qui se nomme l'asclépiadacée... N'oublie pas que ceux de ta race plantent autour de leur demeure certaines plantes au pouvoir magique qui jouent le rôle de sentinelles. Elles éloignent les esprits mauvais qui, la nuit venue, viennent rôder dans les villages, autour des cases. Elles mettent en fuite les mânes qui viennent troubler le sommeil des dormeurs. Parfois, des morceaux du gui de ces plantes sont, pour la même raison, suspendus à la porte des cases et des petites bulbilles de discorea — douées de la même propriété — sont portées en amulette, attachées au cou ou au poignet.

« La tige de l'asclépiadacée est surtout utilisée pour entourer le bois fétiche de *mbolchê* — désignation du balai en dialecte — quand on veut qu'un individu devienne fou.

— Vous avez été le témoin d'un tel résultat ? demanda Yolande.

— J'ai été le témoin de beaucoup de choses en Afrique, jeune femme ! Ne soyez donc pas sceptique ! Après un séjour de quelques mois ou même de quelques semaines à Manjo, vous serez plus accessible à la magie indigène...

— Qui entoure de cette plante un balai ? Pourquoi un balai ?

— Le balai joue un grand rôle en Afrique ! Ce modeste instrument de travail a une vie très active: donc il possède une force dynamique agissante... Dans l'officine d'un féticheur, le balai magique fait partie de l'attrail secret... Ne nous rapprochons-nous pas étrangement de nos vieilles sorcières blanches qui caracolaient la nuit, au clair de lune, sur des balais dans de fantastiques chevauchées ? En Afrique, pour attirer des bienfaits ou des maux sur un individu, le mage, après avoir évoqué un nom, balaye le sol en apportant la terre au pied d'un fétiche: il accomplit ainsi le geste d'attirer, d'accumuler, d'amasser... Au contraire, pour éloigner le danger ou la maladie, il balaye le sol en partant du pied du fétiche: il exécute alors le geste de rejeter, de disperser, d'éloigner...

— Henri a raison, dit Jacques avec conviction. Il faut respecter ces croyances...

— Mais enfin, chéri, s'écria Yolande, il est impensable qu'un chrétien baptisé puisse parler ainsi ! Henri ne croit à rien, alors pour lui c'est différent... Mais toi ? Mgr Thibaut serait le premier à te le -dire.

— L'évêque ? ricana Boutières. Heureusement pour lui, il est assez subtil et assez intelligent pour savoir qu'il y a des croyances du fétichisme africain auxquelles il ne faut pas toucher si l'on veut conserver un contact réel avec des indigènes... Et, en y réfléchissant, en quoi cela gêne-t-il la religion catholique qu'un coup de balai, donné dans un sens ou dans l'autre, éloigne ou rapproche les malédictions ? Si nous repartions ?

La jeep roulait à nouveau sur la piste bordée de plantes. Après quelques minutes de silence, la voix calme de Boutières reprit:

— Je conçois très bien, chère amie, que l'Afrique vous surprenne. Elle en a étonné d'autres — et moi tout le premier — avant vous ! Pour Jacques, ce n'est pas la même chose: ici il est chez lui. Il n'a pas besoin d'explications comme nous pour comprendre ce qui fait partie de l'âme même du continent noir. Il sent tout d'instinct: c'est un don qui lui vient de ses ancêtres. Vous n'avez pas le droit non plus de lui en vouloir s'il ne vous a pas tout expliqué quand vous étiez encore en France et avant qu'il ne vous ait amenée ici... Il ne le pouvait pas ! D'abord, ni lui ni vous n'aviez le temps de vous pencher sur ces problèmes: vous étiez déjà beaucoup trop absorbés par vos études. Et le tohu-bohu de la vie européenne moderne ne permet pas de réfléchir: pour y parvenir, il faut l'isolement de notre brousse...

« Maintenant que vous avez la chance de vous y trouver, vous devez avoir une grande reconnaissance pour Jacques. L'Afrique va se livrer d'elle-même à vous si vous savez ne pas oublier les paroles d'un des hommes que je considère comme ayant été l'un- des plus grands folkloristes des religions: James George Frazer. N'a-t-il pas dit: *« Le sauvage est au-dessus des entraves d'une logique pédantesque. En essayant de suivre sa pensée vagabonde à travers la jungle de l'ignorance et de la peur, il faut toujours nous souvenir que nous foulons un sol enchanté. Nous ne pouvons jamais nous replacer entièrement au point de vue de l'homme primitif, ni voir les choses avec ses yeux, ni sentir nos cœurs battre avec les émotions qui l'ont agité. Toutes nos théories concernant le sauvage et ses idées doivent donc rester loin de la certitude; tout ce que nous pouvons aspirer à atteindre en ces matières, c'est un degré raisonnable de probabilité. »*

Il se tut. Elle n'osa pas poser d'autres questions. Elle avait compris qu'aussi bien pour ce Blanc — qui, après des années d'existence au centre du continent noir, avait réussi à en assimiler certaines lois essentielles — que pour son époux noir — qui, lui, ne faisait que retourner tout naturellement aux croyances ancestrales — il n'y avait pas une seule des plantes, pas un seul des arbustes, qui n'eût une signification magique. Pour les uns, elle serait bénéfique; pour les autres, maléfique.

Et elle remercia la providence qui lui permettait d'accomplir ce que Kalidou Hamady avait appelé « le retour aux sources ». Elle commençait aussi à réaliser que l'on n'obtiendrait des populations de l'Afrique Noire une collaboration consentie au travail commun de l'humanité qu'en leur offrant des conditions de vie compatibles avec leur compréhension du monde extérieur. Le prélat et Boutières avaient eu raison de leur dire, à son mari et à elle, que seule la connaissance parfaite de l'organisation sociale, familiale, des traditions et des tendances des différentes peuplades leur permettrait d'éviter de nouvelles erreurs et de réparer, s'il en était encore temps, celles qui avaient été commises.

Mais elle se demandait avec angoisse si elle parviendrait un jour à une telle compréhension. Bien sûr, elle

avait déjà la chance d'avoir auprès d'elle, en Jacques, le plus sincère des intermédiaires entre un passé de civilisation blanche et un avenir de civilisation africaine. Elle avait aussi un grand allié dans l'évêque. Mais n'était-elle pas également entourée d'ennemis acharnés de cette compréhension entre les races: des Boutières, qui ne souhaitaient que voir les choses continuer à stagner le plus longtemps possible, ou des Kalidou Hamady, qui risquaient d'engendrer la catastrophe par désir de tout réformer trop vite ? Oui, ce problème de l'Afrique était beaucoup trop complexe pour pouvoir être résolu par le mariage d'une femme blanche avec un homme de couleur.

La jeep avait roulé à nouveau pendant des heures, sans qu'ils eussent aperçu aucun être vivant, ni homme ni animal, quand Boutières annonça:

— Nous approchons du lieu de notre étape de nuit. Il faut nous arrêter alors qu'il fait encore jour pour que je puisse « aller au ravitaillement ». C'est toujours avant la tombée de la nuit que passent, dans cette région, les troupes d'antilopes qui vont se désaltérer dans la rivière Mbari. L'endroit est propice pour abattre une belle pièce.

La voiture avança encore pendant quelques centaines de mètres avant qu'il ne demande à ses compagnons:

— Vous n'apercevez rien devant vous ?

— Je vois, s'écria Yolande, un drapeau tricolore qui semble émerger de la brousse... Il y a donc un poste militaire ?

— La présence de notre drapeau n'indique pas automatiquement la présence de nos troupes ! Auriez-vous oublié que les drapeaux sont placés sur les monuments officiels, sur les ministères, sur les ambassades, sur certains palais ? Ce dernier mot n'évoque-t-il rien dans vos souvenirs ?

— Oui, répondit-elle joyeuse, « Le Palais Résidentiel » du père Thibaut quand il n'était encore qu'un jeune missionnaire... Et c'est le mât, dont vous m'avez parlé, que l'on aperçoit d'aussi loin ?

— C'est le mât...

— Jacques ! dit la jeune femme de plus en plus exaltée, c'est merveilleux: dans quelques minutes nous serons enfin là où tu as été élevé par sœur Gertrud après qu'Henri t'eut confié à elle !

— Malheureusement, reprit Boutières, il ne reste plus rien des trois huttes qui servaient de chapelle, de dispensaire et d'habitation. Elles ont été démolies, voilà déjà quatre années, quand cette Mission a été supprimée.

— Pourquoi a-t-on fait cela ?

— L'évêque vous répondrait, ma petite Yolande, qu'il l'a déploré encore plus que vous et que c'est l'une des conséquences directes du manque d'effectifs missionnaires... N'ayant plus assez de prêtres, il a dû prendre la décision de répartir ceux qui lui restaient dans les agglomérations importantes. L'ère des « curés de brousse » est bien terminée en Oubangui ! Il est vrai que, grâce aux jeeps, le rayon d'action d'un missionnaire est beaucoup plus étendu aujourd'hui.

— On aurait pu au moins laisser la chapelle...

— Une chapelle catholique, qui n'est pas gardée, risque, dans cette région, de devenir très vite la demeure de Galé !

— Qui est Galé ?

— L'Être Suprême ou, si vous préférez, Dieu tel que l'imaginent les indigènes... Personnellement, je ne suis pas contre ce Galé qui ne me semble pas être un mauvais bougre ! Je trouve même que, par certains côtés, il ressemble au Dieu des chrétiens. Jugez vous-même ! Un indigène de ma réserve de Zemongo me l'a défini un jour ainsi: « Il est dans la brousse. Il est partout. Il est en moi. Il a tout donné aux hommes. Il est le Maître de la vie: c'est lui qui la transmet. » Seulement, comme il est très bon, on n'a pas à le craindre et on ne lui rend aucun culte... C'est ce qui ennuie l'évêque ! C'est pourquoi il a préféré faire tout démolir.

— Mais puisqu'on ne lui rend aucun culte, il n'y avait pas à craindre de voir la chapelle profanée ?

— Thibaut ne pouvait tout de même pas admettre que la croix, qu'il avait construite de ses mains, fût remplacée par le fétiche de Galé qui est un petit panier à fond carré constitué par deux parties qui s'emboîtent et qu'on suspend au plafond de la hutte... À l'intérieur de la boîte, on dépose quelques aliments en offrande... Vous n'imaginez tout de même pas cela dans une ancienne chapelle ?

— Alors plus rien ne reste de ce que vous appeliez « le Palais Résidentiel » ?

— Il reste le mât, avec son drapeau qui est changé une fois par an par les gendarmes de Yalinga parce qu'il a subi toutes les intempéries... Mais n'est-ce pas quand même un symbole ? On plante bien des drapeaux aux Pôles, sur la banquise... Pourquoi n'en hisserait-on pas dans la brousse ? Ce drapeau signifie que, pendant des années, à ce même endroit, il s'est passé quelque chose... Un jeune missionnaire et une jolie nonne, venus d'au-delà des mers, s'y sont installés pour répandre la bonne parole, pour soigner les déshérités, pour élever aussi un négrillon qui jouait les Enfants-Jésus... Et l'on oserait supprimer ce drapeau ? Mes bons amis, j'ai pensé que nul lieu ne nous conviendrait mieux pour établir cette nuit notre campement.

La tente était montée depuis longtemps: maison de toile bien conçue mais exiguë où ne pouvaient dormir que deux personnes.

— Ce sera pour les amoureux ! avait dit Boutières.

— Et vous ? demanda la jeune femme. Vous n'allez quand même pas veiller pendant toute la nuit comme vous l'avez fait à Yalinga ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi ! J'ai une certaine habitude des nuits en plein air... Je monterai la garde au pied du mât, qui porte le drapeau, comme un vrai petit soldat !

— Parce que vous estimez qu'il faut monter la garde ici ?

— C'est indispensable, chère Parisienne ! Il est rare qu'un campement de brousse ne reçoive pas deux ou trois visites pendant la nuit...

— Quelles visites ? dit-elle, inquiète.

— Cela dépend: tantôt des hommes, tantôt des fauves... C'est ce qui fait le charme de ces nuits tièdes...

— Et vous monterez cette garde avec votre carabine ?

— Pourquoi commettrais-je la sottise de m'en séparer aux heures où elle pourrait m'être le plus utile ?

— Mais Jacques peut très bien vous relayer, ou même moi !

— Vous savez tirer ?

— Un peu... Mon père m'a donné quelques leçons dans notre jardin d'Asnières: il avait placé une cible contre le mur du fond... Nos voisins étaient d'ailleurs furieux ! Ils prétendaient que c'étaient des habitudes de sauvages !

— Vos voisins n'étaient pas très intelligents ! Ils auraient mieux fait de dire que votre père, le colonel, connaissait très bien les sauvages... Si nous passions à table ?

Depuis longtemps, aussi, le cuissot d'antilope rôtissait sur la broche de fortune que Boutières avait installée devant la tente. Il avait ramené l'animal une heure à peine après leur arrivée à l'étape. Dès que le matériel de campement nécessaire avait été extrait de la jeep il avait dit:

— Pendant que vous achevez tous les deux l'installation, je vais à la chasse... Je ne serai pas long.

— Emmenez-moi ! avait demandé Yolande.

— Il vaut mieux que je sois seul... Je connais les pistes de passage fréquentées par les troupeaux et les antilopes sont très craintives: il est préférable qu'elles ne voient pas trop de monde si nous voulons qu'elles s'approchent à bonne portée de carabine... Mais je vous promets de vous faire assister un jour à une vraie chasse si vous me faites le plaisir de venir me rendre visite à ma réserve de Zemongo. Où je vais maintenant, ce ne sera même pas de la chasse, mais l'assassinat d'une bête destinée à corser notre menu. Au fond c'est très mal à moi, le défenseur de la faune, d'agir ainsi...

— Mais nous pouvons très bien nous contenter des boîtes de conserve !

— Non. Ce qui est promis est dû... Je veux que notre repas soit royal !

Il le fut, à la lueur du feu de bois. La nuit était tombée quand ils eurent terminé.

Aidé de Jacques, Boutières avait amassé une grande quantité de branchages pour pouvoir alimenter le feu pendant toute la nuit.

— Ce feu sera le plus sûr garant de notre tranquillité: les habitants de la brousse, quels qu'ils soient, redoutent le feu dont ils s'approchent rarement.

Tous trois étaient assis, à même le sol, sur des couvertures disposées autour du brasier, dont le crépitement était le seul bruit troublant le silence. Yolande finit par dire à voix basse, comme si elle s'en voulait de rompre le charme:

— Vous aviez raison, Henri... Ces nuits de brousse sont prodigieuses... J'imagine surtout les soirées que vous avez dû passer à ce même endroit, quand vous conversiez avec le père Thibaut pendant que sœur Gertrud égrenait son chapelet...

— Et le négrillon Yero, vous l'oubliez ? Lui, il dormait dans la hutte de la nonne.

— Où était-elle placée ?

— Approximativement à l'endroit où j'ai dressé la tente: je me suis dit qu'ainsi mon filleul se retrouverait en pays de connaissance...

— J'y suis en effet, dit Jacques. Mais pour que les illusions de mon enfance reviennent complètement ce soir, vous devriez, Henri, me raconter l'une de ces légendes de mon pays que j'aimais tant entendre et que je ne comprenais d'ailleurs pas toujours ! Vous étiez mon seul pourvoyeur de rêves ! Après votre passage, pendant des jours et des jours, je me racontais à nouveau les histoires à ma manière...

— J'ai la conviction que c'est du fond de ces récits qu'est venue, plus tard, ton inspiration poétique... Car je n'ai jamais rien inventé: je n'ai fait que puiser mes histoires dans la magie d'Afrique... Et puisque tu en manifestes le désir, je vais t'en raconter une qui pourra vous être utile à tous les deux: demain vous serez à Manjo et vous y arriverez en plein milieu des cérémonies de la circoncision. Il est bon que vous connaissiez la seule légende qui vous éclairera sur l'origine des rites de circoncision en Oubangui. Comme tous les contes de la vieille Europe, comme toutes les histoires de fées, comme n'importe quelle légende arabe ou un quelconque récit des Mille et une Nuits, celle-ci commence naturellement par cette petite phrase: « Il y avait autrefois... »

Il s'était arrêté de parler: son visage rude, éclairé seulement par les lueurs du feu de camp, avait une expression étrange, presque démoniaque:

— J'aurais préféré, reprit-il, te la raconter directement en dialecte mais ta femme ne comprendrait pas... Je vais donc essayer de traduire...

Et il commença:

— Il y avait autrefois, sur terre, deux hommes, dénommés, l'un Baganza — nom qui indique « celui qui a le cœur froid », l'homme courageux qui ne connaît pas la peur — et l'autre Yakoro — « celui dont le sexe est toujours sec et propre »... Ces hommes étaient frères.

« Un jour où ils avaient tué, comme moi ce soir, un animal à chair délicate et savoureuses ils décidèrent de l'offrir au fétiche *Bazafan* pour que leurs femmes ne puissent pas participer au festin... Mais oui, ma chère Yolande, tous les hommes noirs n'ont pas les qualités de Jacques ! Je pourrais même dire que la majorité d'entre eux est d'abord égoïste !... Donc les deux frères allèrent auprès du fétiche et, après avoir fait l'offrande rituelle, ils se mirent en devoir de consommer les abondants reliefs.

« Yakoro était gourmand: il mangeait très vite et sa main ne cessait de prendre de la nourriture. Aussi Baganza se fâcha-t-il. La dispute dégénéra et les deux frères se battirent. Au cours de cette lutte Baganza fut blessé: il eut le prépuce déchiré... Très affligé de cet accident, il appela le sorcier guérisseur Zoro pour le soigner. Après avoir examiné la blessure, celui-ci décida l'ablation du prépuce: ce qu'il fit aussitôt.

« Ainsi Baganza fut le premier de tous les circoncis.

« Trois jours plus tard, ayant constaté que Baganza n'était pas mort de cette opération et n'en souffrait pas, Zoro décida de circoncire aussi Yakoro par mesure de justice réciproque.

« Yakoro fut donc le deuxième circoncis.

« Zoro condamna les deux frères à rester auprès du fétiche *Bazafan* jusqu'à leur complète guérison, puisqu'ils lui avaient fait l'affront de se disputer et de se battre à côté de lui !

« Quand ils furent guéris, comme les femmes prenaient beaucoup de plaisir avec les deux frères et les recherchaient, les autres hommes demandèrent à Zoro de les faire *Ganzas* à leur tour, c'est-à-dire de les circoncire.

« Depuis, à chaque cérémonie de village coiri-me vous pourrez le constater à Manjo, le premier et le deuxième circoncis prennent respectivement les noms de Baganza et de Yakoro pendant que, au centre du camp

de circoncision, on installe le fétiche *Bazafan*.

« Ma petite histoire est terminée. Si l'évêque avait été là, il m'aurait certainement interdit de la raconter, ne serait-ce que pour ne pas troubler les chastes oreilles de sœur Gertrud ! Mais, ce soir, je suis avec des gens mariés que je sens bien décidés à s'intéresser à tout, n'est-ce pas, Yolande ?

— Pourquoi avoir choisi cette légende ?

— Pour que vous ne soyez pas trop surprise par les cérémonies auxquelles vous assisterez dans le village où est né votre époux...

Il cessa brusquement de parler et il saisit sa carabine qu'il arma aussitôt. Il avait fait signe à Jacques et à Yolande de ne pas bouger pendant que lui-même se levait et s'éloignait d'eux à pas mesurés. Puis il s'arrêta, aux aguets... Yolande, angoissée, retenait sa respiration pour essayer de percevoir ce que Boutières semblait avoir entendu. Mais elle eut l'impression que le silence de la brousse était encore plus pesant que d'habitude. Son regard croisa celui de Jacques, qui lui faisait vis-à-vis de l'autre côté du feu, accroupi sur le sol. Comme Boutières, le Noir avait dû deviner une présence insolite: l'infailible instinct de sa race lui faisait flairer un danger subit... Le visage tendu, il écoutait... Une seule journée avait suffi pour le rendre aussi africain qu'un Boutières, qui n'avait pas quitté le pays depuis des années !

Celui-ci reprit la marche lente qui l'éloignait du feu quand un hurlement rauque déchira la nuit, suivi de quelques craquements de brindilles. Puis ce fut à nouveau le silence.

Sans bouger, Jacques avait dit à Yolande:

— Un lion...

Boutières, qui n'avait pas tiré, revint en disant, très calme:

— Elle ne reviendra pas... Elle a trouvé ce qu'elle cherchait: les restes de l'antilope, dont nous avons savouré le cuissot et que j'avais laissés à une centaine de mètres après l'avoir découpée.

— Pourquoi dites-vous « elle » ? demanda Yolande.

— C'est une lionne... Jamais un lion ne se contenterait de nos restes ! Sa technique de chasse est très différente: il ne s'attaque qu'aux animaux vivants. Il repère d'abord sa proie pendant un patient affût, puis il charge. L'animal qu'il a choisi est jeté à terre d'un coup de patte très précis qui lui brise les vertèbres cervicales. Alors la gueule intervient pour ouvrir la veine jugulaire et faire craquer les os. Le zèbre est son morceau de roi et aussi toutes sortes d'antilopes. Mais quelques-unes sont capables de lui résister, spécialement l'oryx, une grande gazelle dont les cornes ou « étuis » ont plus d'un mètre. Elle les porte très droits et elle s'en sert comme sabres pour pointer devant la charge du fauve. À Zemongo, j'en ai trouvé une morte, un lion empalé sur ses pointes... La lionne, qui vient de nous rendre visite, était affamée pour venir rôder autour d'une charogne. A moins qu'elle n'ait des lionceaux à nourrir...

— Il y a donc des fauves ailleurs que dans les réserves ?

— Pourquoi n'auraient-ils pas le droit de se promener ? L'Afrique est leur domaine... Le danger, quand ils s'aventurent loin des réserves où ils sont protégés, est beaucoup plus grand pour eux que pour les hommes ! Si le fauve n'a pas faim, il n'attaque pas et ne tue pas tandis que l'homme, même repu, est sans pitié ! Je dois cependant reconnaître qu'il est assez rare de rencontrer une lionne dans ces parages... Celle-ci devait être très courageuse pour s'approcher aussi près de notre feu de camp.

— Comment avez-vous pu la voir, dans l'obscurité, ou même l'entendre avant qu'elle n'ait poussé son cri ? questionna Yolande.

— Je ne l'ai pas vue, mais seulement flairée... Jacques a été comme moi... Il vous dira que c'est une question d'habitude. Tout devient perceptible dans la brousse pour peu que l'on y soit né ou que l'on y ait vécu longtemps... En tout cas, vous reconnaîtrez que je vous avais avertie que nous aurions des visites ! La première a été une dame: je m'en serais voulu de lui faire du mal... Si elle n'était pas repartie aussi vite, je l'aurais presque remerciée d'être ainsi venue apporter un commencement de pittoresque à votre première nuit de brousse.

— Vous aimez les fauves, avouez-le ?

— Vous pouvez dire « mes fauves »... Je les plains, surtout ! Aujourd'hui, n'importe quel chasseur qui n'est pas trop maladroit peut s'offrir son lion sans grands risques grâce aux fusils modernes, équipés de lunettes de tir, et à leurs munitions. Pourtant celui qui blesse un lion et qui ne l'achève pas immédiatement est un homme mort s'il doit subir l'assaut de la bête.

– Quelle autre surprise nous réserve encore cette nuit ?

– Certainement pas la visite d'êtres humains ! S'il y en avait qui rôdaient dans les parages, le seul cri qu'a poussé la lionne a suffi pour les mettre en fuite. Cette lionne a donc été utile.

– Mais quel genre d'hommes aurait pu venir ainsi ?

– Des curieux ou plutôt des observateurs envoyés en avant-garde par Diabira-Doul, le chef actuel de Manjo, pour savoir quelle est l'escorte de ce chef légitime que les Blancs ramènent avec son épouse et qui se nomme Jacques Yero... Yero, ça pourrait encore passer pour eux, mais le prénom de Jacques, ça ne doit pas trop leur plaire ! Ils seraient même capables, ces sauvages... Pardonne-moi, filleul, d'appeler ainsi les habitants de ton village natal, mais il faut bien nommer les gens selon leurs véritables qualités... Ces sauvages seraient très capables de - nous déléguer quelques hommes-panthères.

– Vous voulez parler de ces hommes qui se revêtent le corps d'une peau de bête et qui portent aux doigts des griffes pour déchirer comme de véritables fauves ceux qu'ils ont reçu l'ordre de tuer.

– Mes félicitations, Yolande ! Je vois que vous les connaissez... Qui donc vous a si bien renseignée sur leur compte ?

– Jacques, la première fois où je lui ai rendu visite à son domicile du Quartier Latin.

– Eh bien ! Quelle étrange conversation pour nouer une idylle !

– C'est de votre faute, Henri ! affirma le Noir. C'est vous qui m'avez fasciné, quand j'étais enfant ici et à l'orphelinat de Yalinga, avec ces récits d'hommes-panthères... Je n'en dormais plus ! J'imaginai tous mes ancêtres ainsi vêtus, se cachant dans la brousse à l'affût d'une proie humaine... Pour un peu, je me serais volontiers déguisé comme eux si j'avais trouvé la peau de bête ! Je reconnais que c'est assez stupide de ma part, mais n'est-ce pas vous le véritable responsable de ces cauchemars ?

– Si je t'ai parlé des hommes-panthères, répondit doucement l'ami des fauves, c'est bien parce qu'ils existent. Ne crois surtout pas qu'ils soient en voie de disparition ! Il y en aura pendant des années encore en Afrique... Si jamais il t'arrivait d'en rencontrer un, tu peux te dire qu'il l'a été envoyé par l'ordre de celui qui t'accueillera demain à Manjo avec les honneurs dus à un héritier de ta qualité.

– Diabira-Doul ?

– Diabira-Doul et tous ceux de son clan... J'ai pensé qu'il était grand temps de te prévenir... Mais il ne faut surtout pas, mes enfants, que cette perspective vous empêche de dormir... Vous devez reprendre des forces pour la dernière étape de demain qui sera dure. Nous n'atteindrons pas Manjo avant 4 ou 5 heures de l'après-midi, et il est indispensable que vous ayez tous les deux des mines reposées, détendues et souriantes pour y faire votre entrée... La tente vous attend, relativement douillette. Profitez bien de votre dernière nuit de solitude...

– Mais vous ?

– Pourquoi vous préoccupez-vous toujours de moi, Yolande ? Cette nuit, je fais partie du paysage, auquel je vais m'intégrer comme une touffe de liane, comme les plantes magiques, comme la lionne affamée, comme ce drapeau qui est là-haut... Dans quelques instants, je ne serai plus qu'un vieux caméléon de la brousse. Bonsoir...

Il y avait plus de deux heures que Jacques s'était endormi à côté d'elle. Plusieurs fois elle l'avait regardé: le visage avait la sérénité de ceux dont le cœur n'a rien à se reprocher. La tiédeur de la tente s'était transformée en une chaleur étouffante. Yolande ne parvenait pas à trouver le sommeil. Mille pensées la tourmentaient.

Était-ce parce que c'était sa première véritable nuit de brousse ou parce qu'elle sentait la présence toute proche, séparée seulement par une frêle paroi de toile, de Boutières ? Une présence qui la gênait ? Jacques ne l'avait pas faite sienne comme les nuits précédentes, à Bambari et dans la chambre du collège de Yalinga. Très vite, il s'était assoupi comme s'il avait été assommé par la moiteur du climat. Elle n'avait d'ailleurs pas cherché à se faire adorer. C'était comme si leur lune de miel était déjà sur le point de se terminer. La jeune femme ne parvenait même pas à réaliser l'étrange sentiment qui l'avait envahie peu à peu pendant cette veille prolongée, à côté de l'époux. Confusément, elle lui était presque reconnaissante de ce qu'il ne l'eût pas touchée. C'était à peine s'il lui avait murmuré un bonsoir et elle ne lui en voulait quand même pas.

Tout ce qu'elle avait entendu pendant cette journée lui revenait en mémoire: le pouvoir des plantes magiques, la légende du premier circoncis, le cri de la lionne... Et celui qui lui avait fait connaître tout cela était l'homme qui, une fois de plus, veillait dans la nuit pour protéger son bonheur d'épouse. Il y avait dans l'attitude de Boutières quelque chose de paradoxal: tantôt il semblait tout mettre en œuvre pour lui faire comprendre que

son rôle de femme pouvait et devait être immense auprès de Jacques, tantôt il donnait l'impression de rechercher le moyen de la détacher de son amour.

Cette deuxième tactique était employée avec une prodigieuse habileté. Boutières était beaucoup trop rusé pour attaquer de front. À l'entendre, le premier de ses devoirs d'homme était de défendre son « filleul » mais, tout en l'affirmant, il n'hésitait pas à mettre progressivement en garde la jeune femme contre les dangers qu'elle allait courir et ceux qu'elle frôlait déjà parce qu'elle avait épousé un Noir. Et avait même poussé le raffinement de cruauté jusqu'à laisser croire qu'il se pourrait que, un jour prochain, un homme-panthère surgît pour tuer Jacques ! Cette menace cachée, Yolande ne pouvait l'admettre. Dix fois, vingt fois depuis qu'elle était sous cette tente, elle avait eu envie d'en sortir et de profiter du sommeil de son mari pour rejoindre « le parrain » auquel elle devait demander, une fois pour toutes, une explication franche. Mais à chaque fois elle s'était retenue, craignant de ne pas être assez forte pour tenir tête seule, hors de la présence de Jacques, à celui pour qui elle ne pouvait s'empêcher d'avoir une certaine admiration... Admiration qui n'avait fait que grandir depuis la première conversation du *Café de Paris*.

En réalité, Yolande était bouleversée. Se pouvait-il qu'elle eût renoncé délibérément à ceux de sa race, qui l'avaient tant déçue en France, pour devenir la compagne d'un homme de couleur qui l'avait emmenée au centre de l'Afrique où elle venait de découvrir un autre Blanc, tellement différent de ceux qu'elle avait connus ? Évidemment, ce n'était pas cela qu'avait voulu Jacques, dont l'âme n'était qu'honnêteté et poésie. Mais les faits étaient là, avec leurs conséquences qui risquaient d'être insensées. Yolande ne savait plus...

Dans ce subconscient, situé à mi-chemin du sommeil et du rêve éveillé, son cœur était rempli d'angoisse. Ses tempes étaient martelées par une fièvre sourde, lancinante... Et elle avait l'impression que les coups ne s'arrêtaient plus, qu'ils étaient réels... Réels ? Elle s'était brusquement redressée, écoutant. Le martèlement, qui s'interrompait à certains moments pour reprendre ensuite, ne bourdonnait pas seulement dans sa tête... Il n'y avait plus aucun doute: le bruit était très lointain, mais vrai. Il ne se rapprochait cependant pas... Un moment elle pensa réveiller Jacques pour lui demander si, lui aussi, il entendait les coups sourds. Mais elle le laissa dormir: pourquoi rompre ce sommeil dont il avait besoin, ce repos bénéfique à même la terre de son enfance ? Pourquoi troubler la merveilleuse paix qui était en lui quand elle avait la chance d'avoir, à quelques mètres de la tente, un autre témoin qui lui dirait si, oui ou non, elle était le jouet d'une hallucination ?

Elle se leva avec précaution pour ne pas éveiller Jacques et sortit de la tente.

Le feu de camp avait toujours la même intensité: Boutières n'avait pas dû cesser de l'alimenter en combustible. Le tas de branchages, amassé à la tombée de la nuit, avait sensiblement diminué.

Elle regarda aussitôt dans la direction du mât: la silhouette de Boutières y était adossée, debout, se terminant à hauteur du visage par une cigarette qui brasillait comme cela s'était déjà produit sur la place de Yalinga... C'était l'éternelle cigarette, c'était la même silhouette de celui qui semblait ignorer le sommeil...

Il ne bougea pas quand elle s'approcha en demandant à voix basse:

— Vous entendez ?

— J'entends, répondit la voix de l'homme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La musique qui m'enchant: celle du tam-tam...

— Le tam-tam à cette heure ?

— Seul le dieu Galé doit savoir pourquoi retentit ce tam-tam ! Il y a mille raisons... Bientôt ce sera l'aurore: peut-être annonce-t-il le retour du jour ? Peut-être aussi scande-t-il quelque sacrifice ou cérémonie funèbre ? De toute manière, ça vient de l'Est... Si c'est de Manjo, cela signifie que ses habitants veulent propager une grande nouvelle et avertir les villages voisins et tous ceux qui errent dans la brousse qu'un événement extraordinaire se prépare... Vous ne connaissez pas la puissance du tam-tam ! Elle m'a toujours émerveillé ! Le tam-tam ne sert pas qu'à rythmer les danses, c'est d'abord un instrument de paix ou de guerre. Comme les cloches en Europe, il annonce tout ! N'est-il pas le plus extraordinaire et le plus rapide des moyens de communications auditifs ? On pourrait l'appeler « le télégraphe de la brousse »... Car il existe en Afrique un phénomène dont vous vous rendrez vite compte: les nouvelles s'y propagent avec une vitesse déconcertante à des distances énormes sans qu'il soit nécessaire d'utiliser la radio ou les inventions de transmissions électromécaniques des Blancs ! Cela se produit aussi bien dans le désert du Sahara que dans la brousse centrafricaine. On sait toujours qui s'y déplace et quand le voyageur arrive à une étape perdue, le premier indigène

qu'il y rencontre est déjà paré pour l'accueillir avec sympathie ou antipathie. C'est prodigieux ! Pour moi c'est là l'un des plus grands mystères du continent noir.

« Comment se propagent ces nouvelles ? Par des coureurs rapides et toujours invisibles qui se cachent derrière les dunes de sable ou rampent dans la savane ? C'est vraisemblable... Par des ondes inconnues que les sorciers ont le secret de lancer dans leurs imprécations ? C'est également possible... Mais les deux véritables moyens de transmission sont les feux qui s'allument la nuit d'horizon en horizon, ou le tam-tam qui a des relais dans chaque agglomération d'êtres humains...

Le martèlement sourd continuait, irrégulier, fait d'une série de coups répétés interrompus par de courtes pauses. Après avoir écouté, Boutières reprit :

— Un vieux dicton, qui contient une part de vérité, affirme : « Quand les tam-tam résonnent à Zanzibar, toute l'Afrique danse... » Ce qui est certain, c'est que le tam-tam joue un rôle essentiel dans la vie africaine. Il n'y a pas une cérémonie ou une fête qui ne s'y déroule sans accompagnement de tam-tam, dont le rythme sait être tour à tour rapide ou lent et les sons gais ou tristes.

— Jusqu'à quelle distance peut-on l'entendre ?

— Certains prétendent que, près des chutes du Zambèze, on a pu communiquer entre deux villages situés à trente kilomètres l'un de l'autre. Cela me paraît beaucoup... Peut-être qu'un pareil record a été établi dans des circonstances exceptionnelles, par temps très calme et sur une étendue où ne se trouvait aucun obstacle. Mais, pratiquement, la portée moyenne — qui est de sept à huit kilomètres pendant le jour — peut, dans le silence de la nuit, en atteindre dix. Cependant, ce n'est pas la distance qui constitue la principale difficulté pour sa propagation, mais plutôt les innombrables barrières linguistiques dues à la multitude des dialectes qui changent parfois trois ou quatre fois sur une distance de cent kilomètres !

« Il a donc fallu trouver, pour son utilisation pratique, un véritable langage à part, avec ses voyelles et ses consonnes. Contrairement à ce que les Blancs ont cru pendant longtemps, il ne s'agit pas d'une sorte d'alphabet morse composé de brèves et de longues. Quand vous aurez la possibilité d'observer de près un joueur de tambour », vous serez frappée par l'extraordinaire mimique de ce Noir qui — en même temps qu'il tape sur son instrument — tremble, crispe ses muscles, remue ses lèvres... Et vous pourrez constater qu'il existe une concordance parfaite entre ces mouvements des lèvres et les sons du tam-tam... Donc le tam-tam parle ! Son vocabulaire, qui n'est pas très étendu, ne se compose que de mots usuels permettant d'annoncer les naissances, les mariages, les décès, les incendies de brousse, les invasions de sauterelles, les grandes fêtes aussi...

« Mais tout le monde n'a pas le droit de faire parler le tam-tam, dont l'usage est réservé aux seuls initiés. Ceux-ci jouissent d'ailleurs, dans chaque tribu, d'une considération particulière, comme celle dont sont entourés les sorciers ou les féticheurs. Leurs instruments sont sacrés et sont mis sur le même rang que les divinités. Le tam-tam et son joueur ne font qu'un : à la mort de ce dernier, son âme va se réfugier dans l'instrument...

« Cette langue étrange et mystérieuse, j'ai appris à la connaître, mais il m'a fallu beaucoup de temps ! Par exemple, je comprends à peu près ce qu'ils sont en train de se dire en ce moment à l'Est...

Et il commença à traduire, dans des phrases entrecoupées, le langage de la brousse :

— « *Un nouveau chef arrive de l'Ouest... C'est un ami des Blancs... Bien qu'il soit de notre race, c'est un étranger... Il ignore nos dieux et n'a pas de fétiches... Ce n'est pas notre ami...* »

— Mais c'est faux ! Jacques est leur ami, leur plus grand ami ! Son retour parmi eux le prouve ! Moi aussi, je suis leur amie... Vous le savez bien, Boutières !

— Que vous et Jacques soyez sincères, j'en suis persuadé... Seulement accepteront-ils l'amitié que vous leur apportez ? Pensez que vous êtes blanche, que vous appartenez à la race qu'ils détestent le plus au monde parce qu'ils ont été contraints de la subir depuis plus d'un siècle ! Pour beaucoup d'entre eux vous représentez la terreur, les machines à tuer, des lois dont ils n'ont que faire...

— Mais nous représentons aussi l'amour !

— L'amour ? Pour eux votre union est la plus grande trahison que Jacques Yero pouvait faire...

S'il paraît flatteur pour un Noir qui habite une ville complètement européanisée comme Dakar d'avoir une épouse blanche, il n'en est pas de même au centre de l'Afrique : c'est le pire des affronts ! N'oubliez pas non plus que le matriarcat y est solidement implanté dans chaque village, chez la moindre peuplade... Vous aurez pour ennemies toutes les femmes noires ! Ce seront elles qui monteront les hommes contre vous et contre votre

mari... Pour elles, vous êtes à la fois une insulte et un défi !

— Pourtant, à Bangui, ce n'étaient pas les femmes noires qui m'en voulaient ! C'étaient celles de la colonie blanche !

— Je ne voudrais pas porter atteinte au bonheur que vous avez choisi, mais je me dois de vous dire qu'aucune femme au monde, qu'elle soit blanche ou noire, n'aime votre union.

— Et les hommes ?

— Lesquels ? Les Blancs ou les Noirs ?

— Tous puisque nous vidons enfin cet abcès que vous avez envie de crever depuis notre arrivée à Bangui, vous qui vous prétendez le parrain de Jacques et mon ami !

— Je suis votre ami, Yolande...

Elle le dévisagea avec méfiance. Mais il sut soutenir le regard: ses yeux clairs restaient toujours impénétrables. Il répéta plus doucement encore:

— Je suis votre plus grand ami... Le seul qui vous dira la vérité.

— Alors parlez ! Vous n'avez pas répondu à ma dernière question.

— Sur l'opinion que les hommes ont de votre couple ?... Eh bien, je pense sincèrement que les Noirs envient Jacques d'avoir une femme telle que vous: c'est donc la preuve qu'ils ne sont peut-être pas complètement vos ennemis. Dans chacun d'eux existe le désir de la femme blanche qui prime tout ! Quant aux Blancs, ceux qui vous estiment ont la conviction que votre mariage est une erreur.

— J'étais sûre que vous diriez cela ! À mon tour de vous révéler ce que je pense de vous... Tous ces reproches que vous mettez dans la bouche des autres, parce que vous êtes habile, ne cachent qu'une vérité: c'est vous — et vous seul — qui ne pouvez pas supporter de me voir mariée avec Jacques ! Ce qui se passe en vous, je ne veux même pas le savoir, mais quelqu'un qui prendrait tout son temps pour étudier le vrai Boutières s'apercevrait sans doute qu'il est avant tout un homme... Par là j'entends celui qui désire la femme...

— Ne dites donc pas de sottises, ma petite Yolande ! Je pourrais être votre père...

— Ça, c'est exact: vous êtes comme lui... ' Il n'aurait jamais voulu de mon mariage si je lui avais demandé son avis ! Mais lui au moins, c'était mon père... Tandis que vous, vous n'êtes rien pour moi ! Ou plutôt si: vous êtes comme le fauve qui rôdait tout à l'heure... Vous aussi, vous êtes affamé, mais c'est de la femme ! Oh ! Vous avez des proies, bien sûr... Seulement ce sont des femmes noires... Et, après des aimées d'Afrique, vous êtes saturé de cette nourriture, vous êtes gavé ! Il vous faut à nouveau de la chair blanche... Ces « dames de la colonie », que vous semblez regarder avec mépris, ne vous ont sûrement pas été toutes indifférentes... Mais il vous faut du nouveau, parce que vous êtes l'aventurier pour qui toute conquête est bonne... L'oie blanche qui débarque ! Croyez-vous que je n'ai pas remarqué votre regard à l'aérodrome quand je suis descendue de l'avion qui m'amenait de France ?

« Si j'avais été seule ou même mariée avec n'importe qui d'autre que Jacques, j'aurais incarné pour vous le morceau de choix ! Seulement il y a Jacques, qui est votre filleul et pour lequel vous avez une réelle tendresse... C'est bien le côté le plus sympathique de votre personne: ce n'est que pour cela que vous me plaisez et pour rien d'autre ! Vous me comprenez ? Dites-vous aussi que je suis assez femme pour deviner des sentiments qui se heurtent et qui se contredisent: votre cœur est déchiré et de cela, je vous plains... Mais c'est tout ce que je puis faire !

Ce fut presque dans un cri qu'elle termina:

— J'aime Jacques, j'aime mon mari ! Ni vous ni personne au monde n'aura jamais aucune chance avec moi !

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Tout.

— Ne craignez-vous pas d'avoir éveillé Jacques en parlant aussi fort ?

— Si cela était, au moins, il saurait...

— Il saurait quoi ? Que vous l'adorez et que je l'aime ? Ne croyez-vous pas qu'il en est convaincu depuis longtemps ?

Cette fois, elle le regarda étonnée, incapable de répondre.

Il prit son temps avant d'ajouter:

— De tout ce que vous venez de me dire, je ne retiendrai qu'une chose: vous m'avez traité d'aventurier... Mais cela ne me vexe nullement ! J'irai même jusqu'à vous avouer que cette épithète m'enchanté... Si l'on n'est pas missionnaire, fonctionnaire ou militaire, que pourrait-on être d'autre dans ces parages ?

Les martèlements du tam-tam avaient cessé. La lueur encore indécise de l'aurore commençait à se dessiner à l'Est. Après l'avoir contemplée pendant quelques instants, il dit de sa voix toujours douce:

— Même le jour vient de Manjo...

Jacques sortit de la tente. Yolande courut vers lui:

— Chéri, tu es bien reposé ?

— Mais oui, mon amour, et toi ? Déjà debout ?

— Je n'ai guère dormi, je l'avoue: il y avait ce tam-tam... L'as-tu entendu ?

— Au moment. Et cela m'a été agréable... Je crois me souvenir que quand j'étais enfant ici, il y avait des soirs où je ne voulais pas dormir. Alors sœur Gertrud frappait sur une sorte de tambourin, fait en peau de chèvre, en me disant: « Dors... C'est la musique de ton pays. » Il paraît que je m'endormais presque aussitôt bercé par le rythme...

Elle l'avait écouté, stupéfaite. Boutières dit en regardant son filleul avec tendresse:

— Toi, tu es bien d'Afrique, négrillon !

La jeep était repartie pour la dernière étape: le paysage était le même que la veille, mais il semblait que plus l'on avançait vers l'Est et plus la brousse se faisait sauvage. La végétation devenait de plus en plus rare. Les trois voyageurs étaient silencieux: Yolande se demandait si Boutières lui en voulait pour ce qu'elle lui avait dit pendant la nuit, mais elle l'estimait suffisamment intelligent pour qu'il n'attache pas trop d'importance à ses paroles.

Ce ne fut qu'après plusieurs heures de piste que ce dernier demanda:

— Voulez-vous que nous fassions une halte ou bien vous sentez-vous capables de faire l'étape d'une seule traite ?

— Plus tôt nous serons à Manjo et mieux cela vaudra, répondit Yolande.

— Il y a un point sur lequel je me dois cependant d'attirer votre attention: il faudra peut-être que nous stoppions quand même si Jacques décide de changer de costume.

— Pourquoi changerais-je ?

— Tu n'as pas l'impression que les habitants de Manjo vont trouver que tu es un chef beaucoup trop européenisé sous ces vêtements ?

— Vous ne voudriez tout de même pas que je me mette tout nu avec un simple pagne ?

— Ce serait cependant la tenue qui te conviendrait le mieux pour être accueilli favorablement par les gens de ton village... Si l'idée ne te paraît pas tellement sotté, j'ai dans l'un de mes coffres un pagne.

— Qu'il vous arrive de porter ? demanda Yolande, ironique.

— Non. Moi, je suis blanc: mon déguisement habituel me suffit ! Il doit d'ailleurs en être de même pour vous puisque nous sommes de la même race... Mais pour Jacques c'est autre chose: il est de Manjo... Vous saisissez la nuance ? En n'arrivant pas vêtu comme ses frères de la brousse, il risque d'avoir l'air de les mépriser... Au contraire, s'il s'habille comme eux, il peut leur faire honneur...

Le Noir ne répondit pas tout de suite. Ce fut elle qui parla:

— Mais, chéri, tu serais parfaitement ridicule dans cette tenue ! Ce retour volontaire à la sauvagerie me paraît inutile, surtout quand tu arrives en compagnie de ta femme qui, elle, reste vêtue à l'europpéenne !

Jacques dit alors:

— Ne répète jamais que les costumes de ceux de ma race sont ridicules... Ils se justifient tout autant, dans la brousse, que ceux que nous portons actuellement. Peut-être même sont-ils plus logiques. En tout cas, ils s'harmonisent avec nos rites. La nudité presque totale n'est pas une preuve d'infériorité chez l'homme primitif... Je comprends très bien le sentiment qui a animé notre ami quand il nous a fait sa remarque: je ne lui en ai encore jamais parlé, mais je sens qu'il est assez inquiet sur l'accueil qui va nous être réservé... N'est-ce pas,

Henri ?

— Inquiet est un adjectif un peu exagéré. Tout se passera bien, j'en suis sûr... Seulement je voudrais que la première prise de contact soit une pleine réussite...

— C'en sera une ! affirma Jacques. Je connais le dialecte, c'est l'essentiel... Et je crois que ce serait une erreur d'avoir l'air de renoncer aux attributs vestimentaires d'une civilisation qui m'a transformé. Certes, je respecte les coutumes et les habitudes de ceux de ma race qui n'ont jamais quitté notre brousse, mais il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas fier de vivre à l'européenne.

— Je crains que tous deux vous ne puissiez pas mener longtemps ce mode d'existence à Manjo ! dit Boutières. Pour peu que vous séjourniez dans ce village pendant quelques mois, comme vous en avez l'intention, vous serez dans l'obligation absolue de vous adapter à la\* façon de vivre des autres concitoyens ! L'absence même de tout confort vous y contraindra.

— Elle ne nous fait pas peur ! répondit Yolande.

— Jamais, ma chérie, je ne t'aurais emmenée dans un pareil voyage si je ne te savais pas la plus étonnante des compagnes... Je sais que tu sauras faire exactement ce qu'il faudra quand le moment sera venu... Il est possible en effet — et peut-être même certain — que très rapidement nous soyons contraints de faire un retour complet à la nature pour ne pas décevoir ceux qui nous observeront... Mais cela nous gênera beaucoup moins que certaines exhibitions de Blancs sur les plages européennes ! En brousse, l'impudeur n'existe pas.

— Dommage ! conclut Boutières en souriant. J'aurais aimé te revoir en pagne... C'est pourquoi je m'étais muni d'un costume de secours à ton intention.

— Vous avez l'habitude de tout prévoir ainsi ? demanda Yolande.

— Mais oui ! Et permettez-moi de vous dire que vous avez eu tort tout à l'heure de dire à votre époux qu'il serait ridicule en pagne: moi, je l'ai déjà vu vêtu ainsi, quand il avait deux ans... Sœur Gertrud trouvait même que c'était le costume qui lui allait le mieux ! Enfin, les des sont jetés: il se présentera en Européen à Manjo... Si seulement il avait eu sa robe d'avocat, ça aurait pu faire beaucoup d'effet ! J'ai toujours cru au pouvoir du costume... Voyez l'évêque: il perdrait beaucoup de son prestige s'il rasait sa barbe et s'il se présentait aux populations de l'Oubangui en pantalon ! C'est même l'une des raisons pour lesquelles les missionnaires protestants ont moins bien réussi que les catholiques dans ces parages...

Vers 1 heure de l'après-midi, Boutières arrêta le moteur de la voiture pendant quelques instants en disant:

— Vous entendez ? Le tam-tam a repris...

Les martèlements sourds étaient beaucoup plus rapprochés.

— Que dit ce tam-tam cette fois ? demanda Yolande.

— Peu importe, puisque nous serons à Manjo d'ici trois heures au plus.

Après avoir remis le contact, il embraya.

Le tam-tam ne cessa plus.

Ils roulaient depuis deux heures peut-être quand ils aperçurent à leur droite une colline sur laquelle s'agitaient des êtres humains.

— Les premiers que nous voyons depuis le départ de Yalinga, remarqua la jeune femme.

Une nouvelle fois, Boutières arrêta la jeep et prit ses jumelles. Après avoir observé pendant quelques instants le sommet de la colline, il tendit les jumelles à Yolande en disant:

— Voyez vous-même...

Elle resta un bon moment les yeux rivés sur la vision avant de demander:

— Qu'est-ce que c'est que tous ces hommes ? Que font-ils ?

— C'est le campement des futurs circoncis de Manjo... Selon la coutume, celui-ci a été installé loin du village, en pleine brousse. Depuis des mois déjà, les néophytes y ont observé la règle du silence et fait preuve de l'obéissance la plus passive envers ceux qui dirigent leur initiation. Dans ce camp ils doivent supporter sans murmure et sans défaillance les brimades des Anciens. Ils n'y vivent que de légumes et s'abstiennent de viande. Vous remarquez le costume spécial qu'ils portent ? Il est fait de robes en feuillage et de bracelets de liane torsadée aux chevilles.

« Le but de cette période d'initiation est de leur faire perdre leur personnalité primitive pour subir sans broncher les sévères épreuves de leur agrégation à la vie d'homme. Quand ils quitteront le camp, ils seront transformés, rénovés et porteront un nouveau nom: ce seront des hommes. C'est une très rude école d'ascétisme, d'endurance physique, et de maîtrise de soi. On pourrait même dire que c'est d'un camp d'initiation que devrait surgir le vieil axiome: « On s'élève par la souffrance. » Et l'on traite ces gens-là de sauvages ! Ils ont une force de caractère que pourraient leur envier beaucoup de nos ascètes !

« Les opérations ont généralement lieu à cette époque. L'opérateur est toujours un homme âgé: il se nomme le *WanZoro*. Le camp est loin du village pour que les femmes ne puissent pas entendre les cris et les pleurs des *ganzas* ou néophytes que l'on fait souffrir.

« Il y a longtemps déjà que les vieux ont dû choisir le lieu où est installé ce camp: pour cela ils ont enfoncé dans le sol l'anneau de cuivre sur lequel a été planté ensuite le fétiche *Bazafan* autour duquel les néophytes exécutent leurs danses au clair de lune. Vous voyez ces femmes qui montent et qui descendent de la colline ? Elles apportent les aliments qu'elles déposent devant l'entrée du camp dans lequel elles n'ont pas le droit de pénétrer.

— Et moi, le pourrai-je ? demanda Yolande.

— Pas plus que les autres femmes ! Ce serait le plus grand des sacrilèges ! Il pourrait vous coûter la vie...

Yolande, qui avait toujours les yeux appliqués contre les jumelles, s'écria:

— Mais c'est affreux, Boutières ! J'aperçois des hommes qui flagellent ces jeunes gens...

— C'est l'indication que la circoncision est proche... Bientôt, cette nuit sans doute, les jeunes gens chanteront une étrange mélodie... Mais peut-être notre poète la connaît-il ?

— Je la connais en effet, répondit simplement Jacques. Et je n'ai même pas besoin de l'entendre pour pouvoir te la traduire, chérie...

Sa voix, devenue grave, psalmodia:

*Aujourd'hui, c'est le grand jour*

*Pour nous jeunes enfants...*

*Parmi nous, il n'y a pas de femme.*

*Nous ne connaissons pas l'amour aujourd'hui*

*Ce soir notre maîtresse sera seule dans la*

[case...

*Celui qui couchait au village*

*Aujourd'hui dormira dans la forêt*

*Et l'amante pleurera son amant...*

— Ces jeunes gens ont donc des maîtresses ? dit Yolande étonnée.

— Les jeunes gens et les jeunes filles peuvent avoir des relations sexuelles avant de subir les - opérations de la circoncision ou de l'excision clitoridienne. Dans ces rapports, la jeune fille doit veiller à ne pas devenir mère... Ce serait la pire des hontes ! Mais une jeune fille ne peut être mariée sans avoir subi l'exercice génitale. Celle qui doit se marier est déflorée par un proche parent, généralement un oncle, qui utilise un phallus familial, en bois, soigneusement conservé et caché dans la case... C'est le futur mari qui doit le rechercher et le trouver.

Le visage de Yolande eut une expression de dégoût pendant qu'elle rendait les jumelles à Boutières.

— Cela vous choque ? demanda-t-il. Rassurez-vous: nous ne commettrons pas l'erreur d'entrer dans le camp ! On doit d'ailleurs nous attendre à Manjo. Il est temps que Jacques Yero y fasse son entrée solennelle.

Avant de remettre la voiture en marche, il arma sa carabine qu'il plaça contre le tableau de bord. Dès que la voiture fut repartie, Yolande désigna l'arme:

— Vous croyez qu'elle est également indispensable ?

— Vous ne voudriez pas, chère amie, que l'illustre héritier des vrais chefs de Manjo pénétrât dans « sa » capitale sans avoir une escorte armée ? Et le prestige, qu'en faites-vous ? Je reconnais que l'escorte est des plus réduites, puisqu'elle se résume à moi... Mais j'espère suffire... Vous, vous ne comptez pas puisque vous êtes de la famille du Chef.

— Vous n’avez tout de même pas l’intention de tirer ?

— Sur qui, grands Dieux ! À mon premier coup de feu, tous les indigènes s’éparpilleraient et il n’y aurait plus personne pour nous souhaiter la bienvenue ! Soyez tranquille: je saurai conserver mon calme... Considérez que cette arme jouera simplement pour nous le rôle d’en-cas...

La voiture roula pendant un bon quart d’heure avant que son conducteur ne s’écriât en désignant une trentaine de cases qui venaient d’apparaître au creux d’une petite vallée:

— Manjo !

Puis sa voix reprit:

— Eh oui, nous y sommes... C’est là où j’ai découvert, bien avant vous, Yolande, votre époux... La minute n’est-elle pas émouvante ?

Si je ne m’abuse, il semble qu’il y ait beaucoup de monde pour nous recevoir... Alors ne lésinons pas ! Faisons bien les choses et utilisons les deux accessoires de cette voiture qui puissent rivaliser avec le tam-tam pour impressionner les foules... Allumons les phares et appuyons sans arrêt sur le klaxon !... Jacques, fais-moi un grand plaisir: lève-toi dans la voiture, agrippe-toi au pare-brise pour ne pas perdre l’équilibre et souris de toute ta hauteur selon la mode inventée par les chefs d’États modernes qui ont découvert depuis quelques années que la position debout était la plus indiquée pour recevoir les hommages...

Après une courte hésitation, Jacques fit ce qu’il lui demandait. Pendant que la voiture fonçait vers le terre-plein, ceinturé de cases, qui constituait « la place » du village, Boutières murmura à Yolande:

— Ils nous attendent, disposés en arc de cercle selon le cérémonial voulu par les grandes réceptions... On aperçoit même d’ici Diabira-Doul qui est assis, en costume d’apparat, sur son trône installé devant la plus grande case: la sienne... Le tam-tam paraît déchaîné... Voici les cris d’accueil qui commencent... Tout va bien: c’est grandiose !

Ils étaient peut-être une centaine, ces habitants de Manjo... Hommes et femmes portaient pour tout vêtement un pagne en paille de riz. Les corps, nus jusqu’à la ceinture, étaient recouverts de tatouages au kaolin. À côté du tam-tam qui se tut quand la voiture s’arrêta au centre du village, se tenaient, méfiants et hostiles, les féticheurs facilement reconnaissables grâce aux liens et aux multiples torons de corde qui leur entouraient le cou.

Diabira-Doul se leva de son trône, fait d’un tronc d’arbre peinturluré lui aussi au kaolin, pour venir à la rencontre de Jacques qui était descendu seul de la voiture sur les conseils de Boutières. Ge dernier, debout dans la jeep à côté de Yolande à qui il avait dit de rester assise, attendait, la carabine en mains.

Lentement Diabira-Doul et Jacques Yero s’avancèrent l’un vers l’autre, à pas mesurés, dans un silence complet: les clameurs d’accueil avaient cessé en même temps que le martèlement du tam-tam. Le contraste entre les deux chefs noirs était saisissant: tous deux étaient très grands, presque des géants, mais Diabira-Doul dépassait la taille de son visiteur grâce à sa coiffure, qui était la figuration sculptée d’une tête de buffle. Alors qu’il portait le pagne — mais un pagne multicolore évoquant encore toute la sauvagerie de l’Afrique — Jacques, dans son costume de tergal blanc, incarnait le Noir façonné par la civilisation européenne.

Yolande, affolée, se demandant ce qui allait se passer, avait saisi le bras de Boutières. Mais celui-ci lui dit à voix basse:

— Surtout, conservez votre flegme... Regardez-les tous les deux: leurs visages sont impassibles... Jacques a la seule attitude qu’il faut pour imposer immédiatement le respect... C’est un coup de baccara...

— Pourquoi ?

— De deux choses l’une: ou son calme impressionnera Diabira-Doul et celui-ci s’inclinera: l’amitié sera alors scellée... Ou Diabira-Doul a pris la décision de le tuer tout de suite, sous les yeux de ceux qu’il considère comme étant ses sujets, pour réaffirmer sa puissance et ce sera le massacre.

— Le massacre ?

— Cette secte-là manie très bien le *pa*, ou couteau de la circoncision, que ses adeptes lancent à distance avec une précision infailible... Pour le moment Diabira-Doul a le couteau fixé dans la ceinture de son pagne: on le voit briller d’ici et ses deux mains ne tiennent aucune arme. Avant qu’il n’esquisse un geste pour saisir le couteau, je l’aurai descendu. Je vous ai dit que j’avais pour habitude de tirer vite... Si je l’abats, ce sera la confirmation de la puissance des Blancs... Quand ils verront s’écrouler leur chef, il y aura un moment de panique parmi tous les habitants... Mais, très vite, ils se reprendront et se rueront dans la direction de Jacques

en poussant le cri de guerre. Ma carabine à répétition me permettra d'en tuer deux ou trois: ça suffirai. Tous les autres s'enfuirent dans la brousse et nous serons maîtres de Manjo...

Cela venait d'être dit par une voix hachée, rapide, décidée.

Les deux Noirs n'étaient plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre. Boutières reprit:

— Je ne pense pas que Diabira-Doul osera lancer le couteau... La visite que lui ont faite des gendarmes français, il n'y a pas si longtemps, pour le prévenir que les représailles seraient terribles s'il ne reconnaissent pas l'autorité du vrai chef de Manjo, a dû le faire réfléchir.

— Une fois de plus, vous aviez tout prévu ?

— Il le fallait... Mais promettez-moi de ne jamais le révéler à Jacques par la suite.

Elle ne répondit pas.

Jacques s'était arrêté. Diabira-Doul en fit autant. Yolande comprit que l'instant décisif était venu.

Jacques croisa ses deux mains sur sa poitrine: geste indiquant qu'il apportait l'amitié et l'alliance. Après une courte hésitation, Diabira-Doul répéta le geste. Il y eut alors, montant de la foule bariolée, une immense clameur.

— C'est la paix ! murmura Boutières en abaissant vers le sol le canon de sa carabine.

Les cris de joie ne cessaient plus, le tam-tam avait repris et, pendant que les habitants commençaient la danse de paix, Jacques et Diabira-Doul plaçaient chacun leur main droite sur l'épaule de celui qui venait de renoncer à être l'adversaire.

D'un geste, Diabira-Doul fit taire les clameurs et le tam-tam. Dans un nouveau silence, un dialogue en dialecte, que Boutières traduisit au fur et à mesure à Yolande, commença entre les nouveaux alliés:

— Je pensais que tu pouvais être mon ami, puisque tu es de notre race, dit Diabira-Doul.

— Ce n'est pas parce que je n'étais pas parmi vous que je n'étais pas resté ton ami, répondit Jacques.

— Les Blancs disent que tu es Yero, le quatrième fils du chef tué par les Pygmées.

— Je suis Yero mais je ne reviens pas pour reprendre le trône de mes ancêtres ! Ton père, qui a succédé à mon grand-père, fut un grand chef de Manjo... Toi aussi tu es un grand chef parce que tu es courageux et juste... Donc tu dois rester sur le trône où te remplaceront ensuite tes descendants...

— Alors pourquoi es-tu revenu d'au-delà des mers ?

— Pour te prouver, ainsi qu'à tous les tiens, que je n'ai appris chez les Blancs que l'amour de mes frères de race.

— C'est vrai aussi que tu es juge de par la volonté des Blancs ?

— Je pourrais être juge, mais je préfère défendre mes frères quand ils sont opprimés ou dans le malheur.

— Fasse le *Grand Lingou* que Galé, qui est bon, ainsi que les mânes de tes ancêtres t'entendent ! Pour fêter ton retour, nous allons faire des offrandes à son *fétiche*.

Tous deux se dirigèrent vers un piquet central, entouré de trois piquets plus petits, fiché en terre à l'entrée de la place. Le sommet du piquet était entouré d'un collier de perles blanches, l'ensemble était oint d'huile et de poudre de bois rouge. Un féticheur s'avança, portant dans ses mains un poulet vivant qui fut sacrifié: le sang se répandit tout autour du fétiche et les reliefs de l'animal furent donnés par Diabira-Doul à des enfants.

Boutières expliqua, toujours à voix basse, à Yolande:

— Le bois employé pour la confection de ce fétiche est celui d'un arbuste qui produit de très nombreuses petites graines: un symbole de prospérité. Maintenant, ils vont sacrifier un deuxième poulet devant le fétiche de Kolo... Celui-ci, c'est l'orage personnifié avec toutes ses manifestations: les nuages, le tonnerre, les éclairs, les pluies... C'est de cette divinité que tous attendent le bien-être matériel. La pluie ne fait-elle pas croître les plantes et ne règle-t-elle pas la sortie des termites ailés ? La pluie est formée par les larmes des enfants de Kolo qui pleurent... Tandis que le ronflement de l'orage est dû à leurs cris... Kolo possède un immense réservoir dans le ciel: ses enfants lui demandent souvent de s'y baigner, mais, comme ils sont très nombreux, l'eau déborde et tombe sur la terre... Alors Kolo se fâche et invective ses enfants: c'est le grondement de l'orage... Quand Kolo se fâche, il lance des jets de salive qui sont les éclairs et la foudre qui s'abattent sur la terre... S'il arrive que l'on découvre du cristal de roche, en fouillant l'endroit où la foudre est tombée, ce cristal est une dent de Kolo... Une

telle divinité, qui peut être aussi bienfaisante que malfaisante, a droit à un sacrifice.

Quand le sang du deuxième poulet fut répandu, Diabira-Doul revint avec Jacques au centre de la place et leur dialogue reprit:

— Pourquoi as-tu choisi une épouse blanche ? Nos femmes ne sont-elles pas belles et dignes de toi ?

— Les femmes de ma race ont toutes les qualités des bonnes épouses mais j'ai estimé qu'une femme blanche me conviendrait mieux.

— Comme première épouse peut-être, mais tu dois choisir tes autres épouses parmi les filles de Manjo.

— Je ne veux qu'une seule épouse... Et aucun homme sur terre n'a le droit d'en avoir plusieurs.

— Ce sont les Blancs qui t'ont enseigné cela ?

— Oui... Et ils ont raison.

— Les missionnaires mentent... Galé et nos dieux ont de nombreuses épouses: tu dois faire comme eux, sinon les femmes de Manjo seront tes ennemies.

— Je verrai ce que je devrai faire, Diabira-Doul... Pour le moment, je vais te présenter mon épouse blanche et n'oublie pas qu'elle est l'égale des tiennes puisque, moi aussi, je suis chef.

Ils se dirigèrent vers la jeep. En les voyant s'approcher, Boutières descendit de la voiture, l'arme toujours à la main, après avoir dit à Yolande:

— Restez assise. Vous êtes de race blanche et ce sauvage vous doit le respect. Quand il s'inclinera devant vous, croisez vos mains sur la poitrine comme l'a fait Jacques. Diabira-Doul répétera votre geste et l'alliance s'établira aussitôt entre lui et vous... Mais prenez garde de conserver toujours vos distances: plus vous saurez rester hautaine, et plus ces gens-là vous respecteront !

Elle suivit ses conseils. Dès que le geste de paix eut été accompli de part et d'autre, Jacques dit en dialecte à Diabira-Doul:

— Mon épouse peut, comme moi, exercer la justice... Mais elle n'est venue qu'en amie.

Le visage peinturluré de Diabira-Doul exprima un réel étonnement. Une femme-juge, cela ne s'était jamais vu dans la région ! Jacques continua en dialecte:

— Tu connais Henri Boutières ?

— Tous connaissent le grand chef de Zemongo, répondit Diabira-Doul en renouvelant pour la troisième fois le geste de paix. Il est aussi rapide que la gazelle, courageux comme le lion et plus fort que l'éléphant mâle.

— Avec un tel compliment, murmura Boutières à Yolande, je suis gâté ! Vous allez voir: je vais lui faire plaisir à mon tour...

Il plaça sa carabine dans les mains de Diabira-Doul en lui disant en dialecte:

— Je te la prête pour que tu puisses t'en servir une fois devant tous les habitants de ton village... Ainsi ils verront que, toi aussi, tu sais te servir de l'arme-qui-crache-le-feu.

Diabira-Doul regardait, avec une inquiétude mêlée d'admiration, l'arme qui lui avait été confiée. Après avoir dirigé le canon vers la terre, Boutières plaça l'index droit du Noir contre la détente en lui disant:

— Tire, puisque je te le permets...

Mais comme le sauvage, tremblant, hésitait encore, il cria d'une voix forte, cette fois:

— Montre à Yero que tu es un vrai chef !

L'index de Diabira-Doul eut une réaction immédiate et le coup partit, labourant le sol. Il y eut un court moment d'affolement dans les rangs des villageois, mais très vite ils comprirent que c'était leur chef qui venait de cracher le feu. Ce fut un enthousiasme indescriptible, scandé par des onomatopées gutturales et le martèlement du tam-tam.

— Profitons vite de ces bonnes dispositions ! confia une fois encore Boutières à la jeune femme.

Aussitôt, il fit monter Diabira-Doul dans la jeep où celui-ci se tint debout, à côté de Jacques, agrippé comme lui au pare-brise. Boutières prit le volant et la voiture commença, lentement, un tour d'honneur sur la place. L'enthousiasme devint du délire. La jeep passa à quelques centimètres des faces, peinturlurées au kaolin, qui hurlaient de joie et de plaisir. Hommes, femmes, enfants, tous étaient en transes. Imitant son mari, qui

paraissait très à l'aise, Yolande souriait... Mais c'était un sourire de commande, voulu par les événements: en réalité la fille du colonel Hervieu se demandait si un jour elle ne verrait pas les mêmes faces peinturlurées hurler la haine et la mort. Alors la vision deviendrait dantesque.

La jeep s'arrêta devant la case la plus élevée, celle du chef. Diabira-Doul recommença à parler avec volubilité, ponctuant son discours d'innombrables gestes qui désignaient sa demeure. Boutières traduisit au fur et à mesure à Yolande.

— Il dit à Jacques qu'il lui offre l'hospitalité dans sa case pendant toute la durée de son séjour à Manjo... C'est une excellente intention mais votre mari commettrait une erreur en acceptant

Jacques répondit à Diabira-Doul:

— Je te remercie, Diabira-Doul, mais si je m'installais dans ta case, où logerais-tu, toi, tes femmes et tes enfants ?

— Je resterai avec toi parce que je suis chef comme toi... Mes épouses et mes enfants iront dormir dans la case que tu vois à l'entrée du village et qui est inoccupée.

— Je ne veux pas que tu chasses tes épouses et tes héritiers ! Mon épouse et moi, nous habiterons dans la case libre...

Le visage de Diabira-Doul s'éclairait de plus en plus: décidément, ce grand chef qui revenait à Manjo était bien son ami...

— Mais tu viendras, reprit-il, avec ton épouse partager ma nourriture ?

— Cela, je l'accepte...

Boutières dit à Yolande:

— Jacques vient de faire preuve d'un sens diplomatique étonnant. Je n'en attendais pas moins de lui, mais vous me voyez quand même rassuré ! Je crois infiniment plus à sa façon d'agir qu'aux méthodes brutales de civilisation que voudrait imposer le Dr Kalidou Hamady... Vous habiterez dans la case que Diabira-Doul a désignée et vous y serez tranquilles. Je vous imagine mal, partageant vous, Jacques et Diabira-Doul, la case royale ! Les ménages à trois n'engendrent que des catastrophes: c'est aussi vrai chez les Blancs que chez les Noirs ! Pour qu'une communauté d'existence puisse être valable, il est indispensable qu'il n'y ait qu'un seul homme. La multitude des épouses ou des concubines n'est pas un inconvénient majeur. Ce qui est toujours dangereux, c'est une femme pour deux hommes ! Les habitants de l'Oubangui l'ont compris depuis longtemps...

La jeep se dirigea, avec ses quatre occupants, vers la case libre. Dès qu'il eut stoppé, Boutières tendit la main à Yolande pour l'aider à descendre en lui murmurant dans un sourire où revenait l'ironie:

— Nous voici devant votre demeure... Elle est charmante... Montée sur pilotis, son aération sera parfaite... C'est plutôt mieux que la hutte qu'avait construite Thibaut devant le mât et où il a quand même vécu pendant des années...

Diabira-Doul désigna à Jacques l'échelle de bambou qui permettait d'accéder à la case surélevée:

— Tu es chez toi... Personne n'aura le droit de pénétrer dans ta demeure si tu ne l'invites pas... Cependant mes épouses vont venir aider la tienne à procéder à ton installation...

Il poussa un cri étrange et, aussitôt, du lot de femmes qui étaient restées groupées devant la case royale, se détachèrent trois d'entre elles qui vinrent en courant pour transporter les bagages de la jeep à l'intérieur de la case libre.

— Et vous ? demanda Yolande à Boutières, où logerez-vous tant que vous serez ici ?

— Décidément, chère amie, le problème de mon domicile vous préoccupe à chaque étape ! Croyez bien que je vous suis infiniment reconnaissant d'une telle sollicitude à mon égard... Mais ne vous tracassez pas trop ! Ici, comme ailleurs, je me débrouillerai... L'important était que vous et Jacques soyez installés ! On peut dire maintenant que vous êtes adoptés par Manjo... C'est un grand succès !

Yolande et Jacques étaient depuis quelques instants à l'intérieur de leur case quand le buste de Boutières, qui était encore sur l'échelle de bambou, s'encadra dans l'ouverture pour demander:

— On peut entrer ?

Yolande eut un éclat de rire avant de répondre:

— Je me demande comment on pourrait empêcher un visiteur de pénétrer ici s'il le désire ! Je vous en prie, cher ami, continuez votre ascension...

Dans la case, Boutières s'exclama :

— Mais c'est charmant ! Un véritable perchoir d'amoureux. Ça pourrait presque rappeler les arbres de Robinson dans la banlieue parisienne... Je ne suis venu que pour vous annoncer un cortège qui s'approche : celui des sorciers et des féticheurs... Ne vous affolez surtout pas : ils ne vous veulent que du bien... Ou, plus exactement, ils vous réservent une grande surprise : c'est notre ami Diabira-Doul qui l'a voulu. Je viens de comprendre l'ordre qu'il a donné... Et je dois reconnaître que ses sujets ne badinent pas quand il commande : ce Diabira-Doul sait commander... On apporte en ce moment, en grande pompe, un fétiche sculpté qui va être planté à l'entrée de votre case après avoir été déterré en dix secondes là où il était depuis vingt-cinq années devant une tombe : celle de ton grand-père, Jacques... Ce fétiche, dont je l'ai souvent parlé et dont j'ai révélé l'existence à ta femme au cours de la conversation que nous eûmes à Bangui, est censé représenter ton aïeul... Surtout, ne proteste pas ! On te fait là un très grand honneur ! Maintenant, mes enfants, descendez vite de votre perchoir pour assister à la cérémonie...

Après avoir suivi ce conseil, Yolande et Jacques virent s'avancer vers leur case une étrange procession précédée par Diabira-Doul. Les principaux acteurs du défilé étaient les féticheurs qui psalmodiaient une complainte tout en tournant sans cesse autour de deux d'entre eux, auxquels incombait la charge de porter le fétiche de l'ancêtre. Les autres habitants de Manjo suivaient, mais à une certaine distance et avec un grand respect, presque avec crainte.

Arrivé au pied de l'échelle, servant d'escalier, Diabira-Doul présenta à Jacques un couteau *pa*. Dès que celui-ci s'en fut emparé, le chef des féticheurs s'avança pour lui présenter un troisième poulet vivant. Jacques eut une seconde d'hésitation pendant laquelle son regard alla de Yolande à Boutières : tous deux surent rester impassibles. Alors, sans hésitation et comme s'il avait accompli ce geste toute sa vie, Jacques plongea le couteau dans l'animal qu'il ouvrit en deux avec la même rapidité dont avait fait preuve Diabira-Doul pour les immolations précédentes. Le sang du poulet coula sur le sol : l'endroit où il se répandit fut choisi par le grand féticheur pour y planter le piquet, grossièrement sculpté, représentant le grand-père.

Dès que ce fut fait, le groupe de féticheurs reprit sa danse autour du piquet, non plus en chantant, mais en sifflant. Chaque homme soufflait dans son « sifflet magique », fait de trois morceaux de bois d'une longueur de quinze centimètres environ, et de l'épaisseur d'un doigt, taillés en forme de corne et réunis ensemble par une corde qui passait dans un trou pratiqué en leur milieu. Cela produisait une musique étrange, ressemblant à une longue plainte qui viendrait du fond d'une forêt.

— Maintenant dit à mi-voix Boutières à Yolande, vous n'avez plus à craindre ici l'animosité de personne... Et si jamais quelqu'un vous en voulait réfugiez-vous dans votre case : vous y serez à l'abri de tout protégée par les mânes du grand-père de Yero...

Comme elle le regardait avec surprise, il ajouta pour elle seule et toujours à voix basse :

— Le fait que vous soyez de race blanche va même vous servir... Quand les premiers Blancs ont apparu en Oubangui, ils furent considérés comme des mânes justement parce qu'ils étaient blancs ! Tous ces habitants de Manjo considèrent l'Europe comme étant le bout du monde et le pays des mânes par excellence, appelé *Ngoïo* dans leur dialecte ! Pour eux, les mânes ont la peau blanchâtre. N'est-il pas curieux de penser qu'au centre de l'Afrique on attribue aussi la blancheur aux fantômes des revenants ?

La danse s'était enfin arrêtée, les féticheurs épuisés de siffler s'étaient tus. Diabira-Doul s'avança vers Jacques pour lui dire quelques mots en dialecte.

Boutières les traduisit pour Yolande :

— Il l'invite à prendre un peu de repos dans sa case en votre compagnie avant que ne commencent les festivités qui vont marquer le retour au village des circoncis que nous avons aperçus dans leur camp... Il ajoute — ce que j'espérais un peu — que votre arrivée à Manjo un soir pareil constitue le plus heureux des présages...

Diabira-Doul, les féticheurs et tous les villageois s'éloignèrent de la case pour se diriger, au rythme du tam-tam, vers le chemin qu'utiliseraient les circoncis pour descendre de leur colline. Bientôt, il n'y eut plus un seul être vivant sur la place : c'était comme si Manjo avait été brusquement déserté par tous ses habitants. Seul, le martèlement du tam-tam de la procession, qui s'éloignait de plus en plus, indiquait qu'il y avait encore un peu de vie...

— Alors ? Que penses-tu de l'effigie de ton grand-père ? demanda Boutières à Jacques, qui était resté immobile, perdu dans la contemplation du fétiche.

Celui-ci fut long avant de répondre, comme s'il sortait d'un nouveau rêve :

— Où se trouve la vérité des disparus ? Dans la croix qui surmonte une tombe ou dans ce fétiche ? La seule chose dont j'ai la certitude, c'est que mes ancêtres me protégeront maintenant..

Il s'était retourné vers Yolande.

— Toi aussi, chérie, tu seras protégée par eux...

— Mais je n'ai pas besoin de leur aide, Jacques ! La tienne me suffit... Et comment voudrais-tu que je puisse croire à toute cette sorcellerie enfantine ?

Elle adressa à Boutières un regard de reproche qui semblait dire: pourquoi ne me soutenez-vous pas, vous qui connaissez ces rites mieux que personne au monde et qui ne croyez à rien ?

Mais l'aventurier préféra dire:

— Vous devriez suivre les conseils de Diabira-Doul et prendre un peu de repos avant la tombée de la nuit... Ensuite cela vous sera impossible, tellement le vacarme sera grand à Manjo...

— Ça durera longtemps ?

— Plusieurs nuits et plusieurs jours...

— Ces gens-là ne se reposent donc jamais ?

— Ils estiment que le repos est du temps perdu... Comme je les approuve !

On n'entendait plus le tam-tam. Le silence était complet.

— Je retrouve Manjo, murmura Boutières, tel que je l'ai découvert, voici vingt-cinq années: sans aucun être vivant !... Oui, je sais: il y en avait bien un... Mais il était si petit et il comptait si peu !

Yolande profita du moment d'accalmie pour procéder à une première installation sommaire de leur nouveau logement. Mais très vite, plus tôt qu'elle ne l'aurait souhaité, le tam-tam recommença, se rapprochant rapidement: c'était l'indication que les habitants de Manjo revenaient en escortant les nouveaux circoncis. La nuit était venue et le long cortège s'avança sur la place, à la lueur de torches. Sous les reflets mouvants de cette lumière irréelle, les faces peinturlurées au kaolin prenaient une apparence menaçante.

Une nouvelle fois les habitants s'égalèrent en demi-cercle avant de s'arrêter. Deux troncs d'arbre furent apportés sur lesquels Diabira-Doul et Jacques Yero — qu'il avait fait convier à cet honneur par un émissaire — prirent place côte à côte.

— C'est la façon la plus royale de rendre hommage à votre mari, expliqua Boutières à Yolande: cela signifie que Diabira-Doul le considère comme étant son égal en noblesse et en puissance.

— Et moi, n'ai-je pas droit aussi à un trône ?

— Votre seul droit d'épouse d'un chef tel que Jacques est de rester enfermée dans votre case, si cela vous plaît... Autrement dit, vous n'êtes pas dans l'obligation, comme tous les habitants de Manjo, de vous montrer à la fête qui va commencer... Mais si vous désirez y assister, vous devez aller vous placer dans le groupe des épouses de Diabira-Doul que vous voyez debout derrière les deux trônes. Car les bonnes épouses restent debout dans ce pays...

— Mais je ne suis pas l'épouse de Diabira-Doul !

— Vous êtes celle de Jacques, tout le monde le sait... Cependant ce serait d'une excellente politique pour vous, la compagne de Jacques Yero, que d'accomplir le geste de vous mêler aux épouses de l'autre chef... Cela prouverait que vous les considérez comme vos égales et pourrait contribuer à diminuer sensiblement leur animosité à votre égard.

— Et vous, où serez-vous pendant cette fête ?

— Vous n'avez donc pas remarqué ce troisième siège rustique que l'on vient d'apporter à la gauche de Diabira-Doul ? Il m'est destiné... Certes, il est moins imposant que les deux trônes réservés aux chefs, mais c'est quand même la place d'un invité d'honneur ! Je serai le seul à être assis avec Diabira-Doul et votre mari.

Après une très courte hésitation, Yolande rejoignit le groupe des femmes désigné par Boutières pendant que ce dernier s'installait à côté des deux chefs. La fête pouvait commencer...

Les circoncis, conduits par d'anciens *ganzas*, s'avancèrent au centre de la place. Ils pouvaient être une vingtaine. Yolande, qui les avait très bien observés à la jumelle alors qu'ils étaient encore dans leur camp, remarqua que leur costume avait changé. Ils avaient abandonné la robe de feuillage pour vêtir une sorte de « tutu » fait d'écorce d'arbre battue. Sur leur corps étaient dessinés, à l'argile blanche, des points et des lignes. Leur coiffure enfin était ronde, ornée de plumes blanches et garnie de longues pointes en bois qui se terminaient par un cône pointu: le tout était censé représenter un phallus stylisé.

Et leur danse, qui durerait trois jours, commença... Danse étrange, réglée par des coryphées — néo-circoncis de la promotion précédente ou *ganzas* de l'année — qui portaient dans chaque main une houppe faite d'un morceau de bois dont l'une des extrémités avait été pilonnée jusqu'à être réduite en fibres.

Un chant revenait tout le temps, accompagnant la danse, et dont Yolande, isolée dans le groupe des épouses, ne pouvait comprendre le sens. Chant qui aurait pu se traduire ainsi:

*Autrefois je disais: il n'y a pas de ganzal Mais maintenant j'ai vu le couteau !*

*J'ai vu le couteau et je n'ai pas eu peur.*

*Car, quand le couteau blesse, c'est boni S'il ne blesse pas, ce n'est pas bon Car tous les hommes, voyant ton sexe,*

*Se moquent de toi et disent que tu es comme les femmes...*

Cela dura pendant des heures, martelées par le tam-tam et les sifflements des féticheurs... Yolande n'en pouvait plus. Sa tête dodelinait... Elle ne savait plus très bien si elle était encore sur terre ou en enfer. Saoulée de rythme et de lumière crue, elle se sentait prête à défaillir... Bientôt, elle s'écroulerait, épuisée de fatigue et inanimée sur le sol devant les épouses de Diabira-Doul... Ce serait la plus grande des hontes pour Jacques: son épouse, ramenée de France, ne pouvait rivaliser d'endurance avec les épouses qu'il aurait pu trouver en Afrique ! Elle devait tenir, coûte que coûte, le temps qu'il faudrait, pour montrer sa force physique: toute la nuit si c'était nécessaire.

Mais, entre la volonté et l'acte, il y a la défaillance plus forte que tout. Au moment même où elle sentit ses jambes se dérober, elle fut saisie à la taille par une poigne d'acier pendant qu'une voix, qu'elle connaissait bien maintenant, lui soufflait à l'oreille:

— Vous allez accomplir un dernier effort en allant saluer Diabira-Doul devant son trône. Quand vous serez devant lui, vous mettrez vos deux mains sur vos épaules: cela voudra dire que vous lui demandez la permission de vous retirer... Dès qu'il vous aura répondu par le même geste, vous irez devant Jacques où vous répéterez ce cérémonial... Je ne vous aiderai pas à tenir debout, mais je serai tout près de vous pour vous soutenir en cas de nécessité.

Elle obéit, accomplissant les gestes comme un automate.

Après que Jacques lui eut répondu en mettant, lui aussi, ses mains sur ses épaules, elle se dirigea vers sa case en contournant le groupe des circoncis qui continuaient à danser et à psalmodier leur chant de triomphe comme s'ils étaient possédés par le démon du mouvement.

Arrivée au bas de l'échelle de sa case, elle crut défaillir à nouveau mais les bras vigoureux de Boutières la soulevèrent et il lui dit, en la portant pour la monter :

— Évidemment, ce serait plutôt à Jacques, le jeune époux, de remplir ce rôle ! Mais le pauvre ne peut pas faire à son nouvel ami l'affront d'abandonner la fête pour ramener son épouse exténuée chez lui... Ce sont de ces choses qui ne se font pas en Oubangui ! Diabira-Doul et les gens de Manjo ne le lui pardonneraient jamais...

Dès qu'ils furent à l'intérieur de la case, il déposa avec d'infinies précautions la jeune femme sur l'une des deux paillasses qui tenaient lieu de lit en disant:

— J'ai l'impression que ce soir le tam-tam ne vous empêchera pas de dormir... Vous verrez que vous finirez par vous y habituer et même que vous ne pourrez plus vous en passer !

Elle répondit d'une voix lasse:

— Je suis tellement ennuyée pour Jacques... J'aurais voulu pouvoir rester, mais je n'en puis plus ! C'est inhumain de contraindre les femmes à être debout pendant ces danses interminables...

— Vous commencez à vous apercevoir qu'il n'y a pas qu'en Europe qu'on laisse les dames debout... La seule différence est que là-bas, c'est par manque de galanterie tandis qu'ici, c'est par obligation ! Maintenant reposez-

vous... Dès que vous serez endormie, j'irai rejoindre ma place d'honneur... « Si ce spectacle vous amuse, cm va le recommencer ! »

— Henri... Pardonnez-moi les paroles que j'ai dites hier soir: je les regrette sincèrement...

— Vous avez tort: la *vérité* ne m'a jamais offensé... Et n'avez-vous pas exprimé le fond de votre pensée ?

Elle eut un vague sourire avant de balbutier encore:

— Merci pour toute votre gentillesse...

— Il faut bien que les amis servent à quelque chose, ma petite Yolande...

Il attendit encore pendant quelques minutes. Elle s'endormit. Après l'avoir longuement contemplée, celui qu'elle avait traité d'aventurier s'en alla doucement et comme à regret. Le tam-tam continuait sur la place, accompagnant cette fois les rêves de la jeune femme. Ils devaient être heurtés et décousus, ces rêves, allant des visages peinturlurés et grimaçants des circoncis au sourire calme de Jacques, de Diabira-Doul au groupe de ses épouses, du fétiche en bois planté devant la case à la silhouette d'un Boutières qui était devenue immense et qui semblait dominer toute la brousse...

Quand elle rouvrit les yeux, le jour était revenu depuis longtemps. Ce n'était plus Boutières qui la regardait, mais Jacques et il y avait, dans son regard, une immense tendresse. Il lui dit en lui caressant le front:

— Chérie, je suis heureux que tu te sois enfin reposée. La nuit dernière, tu n'avais pratiquement pas dormi.

— Cette nuit, c'est toi qui n'as pas pu le faire...

— N'est-ce pas très bien que nous veillions ainsi l'un sur l'autre à tour de rôle ? Je ne pouvais pas désertier la fête...

— Je n'entends plus le tam-tam et les sifflets... Tout est donc terminé ?

— Non... Si tu veux bien jeter un regard vers la place, tu y verras les nouveaux circoncis qui dorment, épuisés d'avoir tellement dansé, allongés les uns à côté des autres à même le sol... Tout le monde, dans le village, respecte leur sommeil... Mais même quand ils se réveilleront, ils n'auront pas le droit de parler aux gens du village. Ils pourront seulement correspondre entre eux par signes ou au moyen d'un langage sifflé. Et, dès que la lune réapparaîtra, ils recommenceront à danser: cela durera, comme cette nuit, jusqu'au lever du jour. Une nouvelle fois, ils tomberont sur le sol, presque morts de fatigue... Ils dormiront à nouveau jusqu'au commencement de la troisième nuit. Car il leur faut trois nuits complètes de danse et de chant.

« Quand la troisième aura pris fin, ils pourront connaître enfin une femme à condition d'absorber le médicament qui lève l'interdit... Ce sera une jeune fille qui viendra le leur apporter sur la place. La composition de ce médicament n'est pas très ragoûtante ! On fait cuire ensemble dans une marmite un petit crapaud, des mille-pattes et des racines de *dounga*; après avoir écrasé le tout, on mélange avec des arachides et pour que le breuvage soit un peu moins amer, on y ajoute du sel...

— Quelle horreur ! dit Yolande en faisant la grimace. Mais, chéri, comment sais-tu tout cela ?

— C'est Henri qui m'a renseigné ce matin, quand nous revenions ici.

Elle se leva brusquement sur sa paillasse:

— Henri ? Mais où est-il ?

— Il dort, lui aussi...

— En plein jour ? Cela m'étonne de lui... Tu ne vas tout de même pas me dire qu'il s'est allongé au milieu des circoncis ?

— Cela ne le gênerait nullement... Mais il a préféré dormir dans sa jeep... Et sais-tu où il l'a placée pour être à l'abri de la trop grande lumière du jour ? Sous notre case, entre les quatre pilotis qui la supportent. Avant de me quitter, il m'a dit tout à l'heure: « Bonne nuit... Tu vas dormir au premier étage de l'immeuble et moi au rez-de-chaussée: j'ai toujours eu un côté concierge... »

— C'est un homme extraordinaire...

— J'étais sûr qu'il te plairait...

Elle répondit vivement:

— Mais j'aime également beaucoup Mgr Thibaut !

— On les imaginerait mal l'un sans l'autre: ils se complètent.

Désireuse de changer de conversation, elle demanda:

— Que se passera-t-il quand les circoncis auront bu l'horrible breuvage ?

— Avant de se ruer sur les femmes qu'ils ont déjà choisies, ils devront regagner leur campement sur la colline. Là, après avoir quitté leurs tutus et leurs coiffures, ils brûleront le camp et ses huttes pour qu'il ne reste plus que des cendres. Ensuite ils rentreront définitivement au village.

— Maintenant, chéri, comme Boutières, essaie de prendre du repos parce que je me doute qu'il te faudra encore veiller cette nuit.

— Cette nuit et la troisième.

— J'essaierai de te tenir compagnie le plus longtemps possible en restant auprès des épouses de Diabira-Doul.

— Je te remercie de l'avoir déjà fait: tu ne peux te douter à quel point tu t'es valorisée dans l'esprit des femmes de mon village natal !

La troisième nuit de fête avait pris fin. Les circoncis ne s'étaient pas laissés tomber sur le sol et avaient su trouver encore des réserves de force suffisantes pour se diriger vers leur campement qu'ils devaient incendier. Le tam-tam s'était définitivement tu. Il ne retentirait à nouveau qu'à une prochaine fête ou si un événement important se produisait pour la communauté. La place de Manjo avait retrouvé son calme; chaque habitant avait repris ses occupations. Diabira-Doul lui-même avait abandonné son costume d'apparat pour aller travailler aux champs. Quelques heures à peine s'étaient écoulées et il semblait que rien ne pourrait plus troubler la vie paisible du village.

Ce fut le moment que Boutières choisit pour annoncer à ses amis:

— Il est grand temps pour moi de rejoindre Zemongo. Mon rôle ici est terminé: tout s'est admirablement passé grâce à la diplomatie dont vous avez su faire preuve l'un et l'autre... Manjo vous a adoptés: vous y êtes chez vous et vous pourrez y séjourner tout le temps que vous le désirez.

— Vous n'allez tout de même pas nous quitter aussi vite ? supplia Yolande.

— Il le faut...

— Mais... Quand reviendrez-vous ?

— En principe, je ne repasserai pas ici avant une année, à l'époque où je retournerai me distraire à Bangui ! Comme je ne pense pas que vous resterez ici pendant tout ce temps, je crois que ce sera dans la capitale que nous nous retrouverons... Sans doute serez-vous déjà à ce moment-là de brillants avocats installés ?

— À moins que nous n'ayons pas pu nous arracher à la brousse ? répondit Jacques.

— Tu t'y plais dans ta brousse, négrillon ! Seulement tu ne dois pas oublier que ton épouse n'y est pas née et qu'elle éprouvera; tôt ou tard. Le besoin de retrouver un semblant de civilisation... Mais trêve de discours ! Plus les départs sont rapides et mieux c'est pour tout le monde... Ma jeep est parée, j'ai une longue journée de piste en perspective, tout va bien !

Il s'était déjà installé dans la voiture.

— Enfin, Henri, vous ne pouvez pas partir ainsi ? s'écria Yolande avant de s'adresser à son mari: Mais dis quelque chose pour le retenir !

— Je le connais trop, répondit Jacques,- pour savoir qu'aucune force au monde, morale ou physique, ne serait capable de le faire changer d'avis !

Yolande regarda Jacques d'une étrange façon. Son regard remplaçait les paroles et semblait vouloir dire: « Peut-être existe-t-il une force nouvelle, que ni toi ni personne n'avait prévue et qui pourrait décider ce Boutières à modifier ses décisions... Cette force, je la connais mieux que personne puisque c'est mon pouvoir de femme... Seulement, je ne l'utiliserai pas car je veux rester ton épouse, Jacques... Certes, cet homme m'attire, mais c'est toi seul que j'aime... »

Boutières, qui venait de mettre le moteur en marche, dit encore:

— Une dernière recommandation pour vous... S'il vous arrivait le moindre ennui — j'entends par là: si l'un de vous tombait malade — dites à votre ami Diabira-Doul qu'il expédie immédiatement pour Yalinga deux de ses meilleurs coureurs de la brousse. C'est la seule ville où vous pourrez trouver des secours médicaux presque immédiats... C'est-à-dire dans les trois jours qui suivront. Je vous signale que j'ai laissé dans votre case une caisse de pharmacie qui contient tous les médicaments de première nécessité et spécialement de la quinine.

N'hésitez pas à en prendre si vous vous sentez fiévreux: c'est le remède souverain dans ces régions ! Jacques, approche pour que je puisse te donner l'accolade: celle du vieux parrain à son filleul... Voilà qui est fait... Quant à vous, chère amie, je n'ai pas à vous confier mon protégé, puisque vous me l'avez pris depuis longtemps à Paris sans me demander mon autorisation ! Ce serait plutôt vous que je confierai à lui... Occupe-toi bien d'elle, sinon tu auras affaire à moi quand nous nous retrouverons ! J'embraye en disant cette vieille phrase qui arrange si bien les choses: « Ce n'est qu'un au revoir... »

Un léger nuage marqua le démarrage de la voiture. Poussés par le même instinct, Yolande et Jacques coururent après la jeep qui s'enfuyait, dans l'espoir de la rejoindre et en criant: « Henri !... Boutières !... » Mais ce fut inutile. Ils se retrouvèrent, exténués, à l'entrée du village après avoir regardé une dernière fois la voiture qui s'enfonçait dans la brousse. Très vite le bruit du moteur déclina. Il ne resta plus, comme trace de son passage, qu'une tramée de poussière blanche qui semblait refuser de retomber sur la piste de l'Est...

Avec douceur Jacques enlaça les épaules de sa compagne et ils revinrent lentement vers Manjo... Pendant cette marche, il dit:

— Henri a raison: ce n'est qu'un au revoir...

Une amitié affectueuse comme celle qui nous lie à lui ne pourrait même pas prendre fin dans la mort ! Maintenant qu'il ne sera plus là pour nous expliquer tout ce que nous ignorons encore de mon pays, ce sera à nous de faire des découvertes.

La nuit qui suivit fut calme: le village semblait plongé dans la torpeur qui succède aux heures d'exaltation et de transes. Blottis l'un près de l'autre, Yolande et Jacques redevinrent ces amants qu'ils avaient déjà su être dans la mansarde du Quartier Latin, à l'hôtel de Bambari, dans la chambre du collège de Yalinga... La brusque venue d'un protecteur de fauves dans leur existence amoureuse n'avait été qu'un intermède sans conséquences. Pour une jeune femme comme Yolande, l'intelligence, le courage, le cynisme même d'un Boutières pouvaient présenter une certaine fascination, mais qu'était-ce en comparaison de la générosité, de la poésie, de la sensualité de Jacques ?

Après s'être abandonnée une fois de plus à l'amant noir dont elle avait fait son époux, elle se reprochait d'avoir pu croire pendant quelques jours qu'un Blanc pourrait à nouveau l'attirer. Elle saurait réparer cette erreur de pensée en collaborant totalement avec celui dont elle portait le nom, dans la tâche qu'il s'était fixée: redécouvrir ses frères de race pour pouvoir mieux les aider. Aussi incroyable que cela aurait, pu paraître à des Européens — s'ils avaient pu connaître ses sentiments du moment — Yolande était très heureuse de se trouver à Manjo, vivant dans une simple case, entourée d'Africains qui avaient réussi à résister à l'emprise des Blancs et à conserver leurs rites primitifs.

Ce qui l'étonnait le plus était que l'influence du christianisme — qu'elle avait sentie encore réelle à Yalinga — paraissait s'être arrêtée à la brousse. De même qu'il ne restait pas les moindres ruines de la chapelle construite jadis par le père Thibaut à mi-chemin entre cette ville et Manjo, de même on ne trouvait plus trace dans le village du travail qu'avaient dû y faire les missionnaires: les cérémonies auxquelles elle venait d'assister le prouvaient. Quand elle avait fait part de sa déception à Jacques, celui-ci avait répondu:

— Boutières t'a déjà expliqué que, par manque d'effectifs, les Missions avaient dû se regrouper comme cela s'est produit à Yalinga. Ce n'est d'ailleurs pas plus mal: ceux qui le désirent viennent d'eux-mêmes au christianisme. Leurs conversions sont plus solides et surtout plus durables que celles des gens que le christianisme a été trouver chez eux... Il ne faut jamais rien forcer dans le domaine des consciences et des âmes. C'est le premier principe que Mgr Thibaut s'est ingénié à faire respecter dans le district religieux qui a été placé sous sa juridiction. Il a sagement agi: cela permet à tous les missionnaires d'être bien accueillis quand ils arrivent dans les villages comme Manjo. On les y reçoit avec tous les honneurs, parce qu'ils sont considérés comme étant les grands chefs de la religion des Blancs. Dans l'esprit des populations, ce sont même des sorciers blancs: ce qui leur permet de se faire écouter.

— Et ils parviennent à arracher tous ces êtres à leur fétichisme ?

— Jamais complètement, mais est-ce nécessaire ? Ne penses-tu pas que notre religion catholique est assez souple et possède des rites suffisamment visuels pour pouvoir amalgamer d'anciennes croyances à condition que celles-ci n'aillent pas à l'encontre de l'enseignement de l'Évangile ? Moi-même, ne me suis-je pas accommodé ces deux religions: celle de mes ancêtres et celle que la charité des missionnaires m'a fait aimer ?

— Jacques, dit-elle sur un ton grave, je te demande de répondre avec une entière franchise à la question que je

vais te poser... Comment es-tu venu au catholicisme ?

— Mais par la force des événements, chérie ! Tout simplement parce que j'ai été confié, enfant, à une Mission catholique... Si celle-ci avait été une Mission protestante, peut-être serais-je protestant ? Bien que j'en doute un peu; ce que tu appelles « le fétichisme noir » — qui est ancré en nous depuis des siècles et qu'aucune religion ne pourra complètement déraciner, même après nous avoir convertis — a du mal à comprendre la rigueur et la froideur du culte protestant... Le catholicisme a la chance de pouvoir remplacer nos fétiches, par des statues: en Afrique, nous aimons beaucoup les statues ! Nous les vénérons même...

— Chéri, tes convictions religieuses m'inquiètent terriblement.

— Tu as tort, car elles n'ont jamais inquiété Mgr Thibaut et mes éducateurs ! Ils savent que si cela était nécessaire, je saurais très bien faire la part de chaque croyance, la chrétienne et la païenne, en ne m'écartant jamais des grands principes de justice qui régissent tout Cette dualité, qui est en moi et dans la plupart de mes frères convertis, est normale: nous avons connu simultanément, à l'époque où nous avons besoin de croire, des missionnaires qui nous vantaient Dieu et des fonctionnaires qui étaient libres-penseurs... Comment veux-tu, quand on a été élevé entre un évêque et un « mécréant », que l'on ne se soit pas fait une opinion personnelle sur ce que les Blancs nous enseignaient ?

— C'est précisément cela que je trouve terrible ! Je vais finir par croire que Boutières avait raison quand il disait que l'on aurait aussi bien fait de te laisser la religion de tes ancêtres !

— Dis-toi que, chez lui, c'est là une boutade.

Il sait très bien que si l'on veut faire d'un Noir de cette région un homme évolué, il est indispensable de lui donner une religion qui soit en harmonie avec les croyances des êtres civilisés. Ensuite, quand le Noir atteint l'âge de comprendre et de raisonner, c'est à lui-même de décider s'il reste fidèle ou non à cette religion.

— Comment peux-tu dire une chose pareille puisqu'un enfant baptisé reste toujours un chrétien !

— Je pourrais te répondre que si je suis fier d'être baptisé, je n'ai pas demandé à l'être... Et la plupart des enfants de l'Afrique Noire, recueillis et élevés dans des Missions, sont dans le même cas. C'est pour cela qu'on ne peut pas leur demander d'oublier complètement certaines croyances de leurs ancêtres. C'est ce qu'ont très bien compris les prêtres intelligents comme Mgr Thibaut... À notre époque, dans le domaine religieux, il faut savoir faire preuve d'une largeur de vue exceptionnelle: ce ne sera qu'à ce prix que la religion catholique — qui, pour moi, est de loin la plus belle et la plus humaine de toutes — pourra continuer à se répandre.

Elle le regarda avec curiosité: c'était la première fois, depuis qu'ils se connaissaient, qu'il abordait un tel problème. Et il le faisait avec sa sérénité habituelle, s'exprimant sans passion, en homme lucide qui est parfaitement conscient de sa propre façon de penser et d'agir.

— Tout à l'heure, continua-t-il, tu as manifesté ton inquiétude au sujet de la solidité de mes convictions religieuses: c'était ton droit le plus absolu d'épouse chrétienne... Seulement il y a un point qui me surprend dans ton comportement: jusqu'à ce jour tu ne m'as jamais paru être une femme qui attachait une telle importance à la religion. Ta grande franchise, dont je te suis infiniment reconnaissant, la même incitée à tout me révéler de tes aventures passées, quand nous sommes devenus des amants... Et il ne semble pas que ta conduite d'alors ait été celle d'une jeune fille ayant la ferme résolution d'obéir aux lois de l'Église catholique. Depuis que nous vivons ensemble, l'unique fois où nous avons assisté à une messe a été le jour de notre mariage à la cathédrale de Bangui ! Enfin, tu ne m'as jamais paru être tellement tourmentée par tes aspirations religieuses... Et voilà que tu me reproches presque, sinon ma tiédeur catholique, du moins mes hésitations bien compréhensibles entre deux croyances que je respecte: celle qui me reste par atavisme et celle que l'on m'a enseignée. J'avoue ne pas comprendre...

— Jacques, changeons de conversation. Nous n'avons jamais eu la moindre discussion entre nous. Aussi serait-ce navrant si la première était *motivée* par des dissentiments religieux. Ce doit être Mgr Thibaut qui a raison: il faut voir large... Maintenant, si je t'ai posé de telles questions, c'est uniquement parce que je veux mieux te connaître de jour en jour... Comment veux-tu, chéri, que je sois pour toi la vraie compagne si tes sentiments les plus essentiels m'échappent ? Heureusement j'ai appris déjà beaucoup de choses sur toi !... Par exemple, je sais que ta es un vrai poète, que tu as du cœur, que ta sensibilité est frémissante et que tu es pour moi le plus merveilleux des amants... Je m'estime déjà une femme comblée ! C'est pourquoi je t'aime.

